
Ex libris
A MENDELSSOHN BARTHOLDY
Theatre François

ŒUVRES
DE THÉATRE
DE
M. DE BOISSY,
DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE;

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SIXIEME.



A PARIS,

Chez la Veuve DUCHESNE, Libraire, rue Saint-Jacques, au-dessous de la Fontaine Saint-Benoît, au Temple du Goût.

M. DCC. LXXIII.

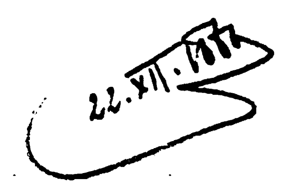
Avec Approbation & Privilege du Roi.

TABLE

Des Pieces contenues dans le Tome sixieme.

THÉATRE ITALIEN.

THÉATRE FRANÇOIS.



LES TALENS A LA MODE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

GERONTE, partisan de la vieille Musique.

ISABELLE, }
LUCINDE, } Filles de Géronte.
MÉLANIE, }

LÉANDRE, qui aime & réunit tous les Talens.

L'ÉPINE, valet de Léandre.

LISETTE.

La Scene est dans la Maison de Géronte.



LES TALENS A LA MODE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LUCINDE.

LUCINDE.

J'ATTENDS de vous, ma sœur, un grand service.
Vous possédez le don charmant
De faire des Vers aisément.
J'ai recours à votre art propice.

ISABELLE.

C'est-à-dire qu'en ce moment,
Livrée à la fureur du chant,
Vous me demandez des paroles
Pour les mettre en musique.

LUCINDE.

Oui, ſervez mon talent.

ISABELLE.

Les voulez-vous ſérieuſes ou folles ?
Expliquez-moi votre goût nettement.

LUCINDE.

Je ne les veux ni triſtes ni bouffonnes.

ISABELLE.

Tendres ?

LUCINDE.

Non, non, galantes ſans fadeur ;
Et qui plus eſt, je les veux bonnes.

ISABELLE.

Mais je n'en fais jamais d'autres, ma ſœur,
Perſonne ne me le conteſte.

LUCINDE.

Votre diſcours eſt tout à fait modeſte.

ISABELLE.

Songez vous-même à faire de bons airs.

LUCINDE.

Ils ne gâteront pas vos Vers.

ISABELLE.

En bonne opinion on voit que chaque art brille.
Eſt-ce un air ſimplement que vous me demandez ?

LUCINDE.

Non, en forme de Cantatille
Faites un Dialogue.

ISABELLE.

Entre qui ? Répondez.

LUCINDE.

Mais entre Daphnis & Sylvie.

ISABELLE.

Quel ſera le ſujet d'un pareil entretien ?

LUCINDE.

Mais un dont j'ai la tête encor toute remplie,
Et qui doit exercer votre art comme le mien.
Ce ſont les jeux, dont la magnificence

Vient d'étonner & d'amuser la France.

ISABELLE.

Oui, le feu surprenant qui vient d'être tiré,
Est digne d'être célébré.
J'approuve votre idée, elle sera remplie.
Je sens que cette image échauffe mon génie.

LUCINDE.

Que par le chant tous vos Vers soient coupés,
Et soient féconds en arietes.

ISABELLE.

Et que vos airs moins escarpés,
Soient de nos sentimens les images parfaites;
Qu'ils soient agréables, touchans.

SCENE II.

ISABELLE, LUCINDE, MÉLANIE.

MELANIE.

Et qu'ils soient sur-tout bien dansans.
Point de récitatif, il assomme, il ennuie.
Le plus beau ne vaut pas un simple rigaudon.
Vive les airs de violon!
Tout Paris, comme moi, les aime à la folie.

ISABELLE.

Comme la danse est ses amours,
Elle voudroit que l'on dansât toujours.

MELANIE.

Oui, le chant langoureux me fait mal à la tête.
Je voudrois qu'on ôtât les scenes tout à fait.
Il suffiroit d'un seul couplet
Pour bien amener chaque fête,
Et faire briller le Ballet.

ISABELLE.

Ma petite sœur Mélanie,
Vous moquez-vous ? Sur ce pied-là
L'on feroit donc des Opéra,
Sans conduite, sans art, sans esprit, sans génie ?

MELANIE.

Ma grande sœur, quelle manie !
On les fait tels malgré cela.

LUCINDE.

Que deviendra donc l'harmonie ?

MELANIE.

Je vous permets, à la rigueur,
Trois arietes, un grand Chœur,
Avec deux airs de symphonie.

LUCINDE.

Ah ! Grand merci de la faveur.

MELANIE.

Vous mettrez tout le reste en danses expressives,
En pas nouveaux, & des plus fins,
En musettes tendres, naïves,
En sourdines, en tambourins,
En contredanses des plus vives,
Et le succès sera des plus certains.

ISABELLE.

Pour regle sûre, & pour parfait modele,
Chacun toujours donne son goût.
Qui veut bien réussir, y met un peu de tout.

LUCINDE.

C'est ce que je ferai. J'ai là dans ma cervelle,
Le plan d'un Ballet fort joli.
Il sera dans un goût de Musique nouvelle.



SCENE III.

ISABELLE, LUCINDE, GÉRONTE, MÉLANIE.

GERONTE.

Moi, je prétends qu'il soit dans le goût de Lully :
Entendez-vous, Mademoiselle ?

LUCINDE.

Mon pere, j'ai pour vous un respect infini ;
Mais le vieux goût me désespere ;
Et tout l'effort que je puis faire,
Est de donner pour vous un morceau dans l'uni.

GERONTE.

Qu'est-ce à dire, un morceau, je veux être obéi.
J'entends que vous suiviez le ton de la nature.
La musique du tems me met à la torture,
Jusqu'à me rendre convulsif.
Je vous défends un chant dont la raison murmure,
Qui ne dit rien au cœur, ou qui le défigure.
Je veux du bon, du vieux récitatif,
Qui, par sa mélodie égale, mais touchante,
Lentement m'attendrisse, & par degré m'enchante.

LUCINDE.

C'est une psalmodie, un vrai soporatif!

MELANIE.

Lorsque j'entends chanter sur un ton si plaintif,
Pour moi, je crois danser une courante.

GERONTE.

Osez-vous bien tenir, petite impertinente,
Un discours si peu circonspect ?
Parlez avec plus de respect,
D'une danse auguste & décente
Que votre grand'mere dansoit.

D'une façon qui raviſſoit.
Imitez-la plutôt.

MELANIE.

Moi ? Je ſerois la ſeule ;
Et tout Paris de moi riroit certainement,
Si je danſois ainſi que mon aïeule.

GERONTE.

Mais tout Paris auroit grand tort vraiment :
Du vieux tems il a beau médire,
On danſoit autrefois, & l'on ſaute à préſent.

MELANIE.

Vous me permettrez de vous dire
Qu'à peine ſavoit-on jadis former ſes pas.
On marchoit, on couroit ; mais on ne danſoit pas.
Ce n'eſt que de nos jours qu'on a cette ſcience,
Et qu'un prodige au milieu de la France
A porté ce talent à ſon point le plus haut.
C'eſt le vrai ſiecle de la danſe.

GERONTE.

C'eſt celui de l'extravagance.
Cette profeſſion devient même un défaut.
Des femmes, ſans garder la moindre bienſéance,
Avec des hommes font aſſaut
D'entrechats & de bonds, de gambade & de ſaut.
O ſiecle ! O tems ! O mœurs ! Quelle indécence !

MELANIE.

C'eſt où de ce grand art conſiſte l'excellence.

GERONTE.

Gardez-vous bien d'en imiter la fin,
Je vous en fais une expreſſe défenſe.

MELANIE.

Mon pere, quel ordre inhumain !

GERONTE.

Aux nouveaux pas je déclare la guerre.
Le beau ſexe eſt formé pour danſer terre à terre.

MELANIE.

A ſauter à vingt ans on a le cœur enclin.

GERONTE.

Danſez le menuet, mais point de tambourin.

MELANIE.

Mais, mon Pere, ſachez....

GERONTE.

Mais apprenez, ma fille,
Qu'on n'a jamais ſauté dans ma famille.

ISABELLE.

On peut élégamment & décemment ſauter.
D'ailleurs, Monſieur, à ne point vous flatter,
On n'aime plus la danſe unie.
La danſe haute eſt la danſe du jour.
Elle gagne à la Ville, elle prend à la Cour.

GERONTE.

Elle gagne, elle prend, danſe du jour; j'enrage.
Tout devient neuf pour moi, juſqu'au langage.
De tant de changemens je demeure ſurpris.
Je ne connois plus rien à la langue, à l'uſage,
Aux mœurs, au goût, au ton de mon pays.
J'y redeviens écolier à mon âge,
Et je ſerai bientôt étranger dans Paris.

ISABELLE.

A mon tour, je ſuis étonnée.
Mon Pere, vous aimez l'eſprit;
Votre ame cependant ſemble être conſternée,
Quand notre langue s'enrichit.

GERONTE.

Cette richeſſe l'appauvrit.
Le jargon uſurpe ſa place.
Je vois, pour comble de diſgrace,
Je vois mon ſang, que l'exemple ſéduit,
Suivre du mauvais goût la dangereuſe trace.
Non, non, il ne ſera pas dit
Que chacune de vous, dans le bel art qu'elle aime,
Se laiſſant entraîner aux torrens des abus,
Donne dans les appas que la nouveauté ſeme,
Ni que vos dons naiſſans ſoient ternis ou perdus.

De quelque injuste nom qu'un sot orgueil les nomme,
J'estime & chéris les Talens,
Et quoique je sois Gentilhomme,
J'aime à les voir briller dans mes enfans.
Mais dans leur pureté je veux qu'il les conservent,
Tels qu'ils étoient du tems de nos aïeux.
Les Talens mal conduits nuisent plus qu'ils ne servent.
C'est pourquoi j'ai tourné les yeux
Vers trois époux, dignes sur tous les autres,
Par leurs clartés de diriger les vôtres,
Et d'entretenir sains toujours dans ma maison,
L'esprit, la danse & la musique,
Au fort de la contagion,
Qui s'étend malgré la critique.

ISABELLE.

Mon pere, de ses droits mon esprit est jaloux,
Et de briller sans aide, a la délicatesse.

LUCINDE.

Oh ! Des frais d'un mari, pour moi, dispensez-vous.
L'hymen gâte la voix, & tout maître me blesse.

GERONTE.

Mes filles, les Talens ont des charmes plus doux,
Quand ils sont cultivés par la main d'un époux.

MELANIE.

Ces Messieurs, la plupart ont tant de mal-adresse !

GERONTE.

Quand vous les connoîtrez vous changerez de ton.
J'ai pris soin à vos goûts d'assortir leur personne.
J'ai dans ces divers choix consulté la raison,
Et chacune aimera l'époux que je lui donne.
Isabelle, pour vous j'ai fait choix d'un trésor,
D'un Auteur d'un mérite rare,
Qui semble fait exprès pour modérer l'essor
De votre esprit trop jeune, & que la mode égare.
Du langage moderne il est ennemi né;
Et par cette raison je vous l'ai destiné.
Son goût vous guérira, quand vous serez sa femme,

De la fureur de l'épigramme;
Proscrira le jargon maudit,
Et vous montrera l'art d'écrire sans esprit.

ISABELLE.

Pour apprendre cet art il ne faut point de maître,
Malgré soi l'on y réussit,
Sans compter que Paris tous les ans nous fournit
Des modeles nouveaux qui ne pensent pas l'être.

GERONTE, *à Lucinde.*

J'ai pour vous un mari dont vous me saurez gré:
C'est un homme de poids, amateur éclairé
De la musique de nos peres.
Il vous ramenera par ses conseils sinceres
Au sein de la nature & du goût épuré.

LUCINDE.

Un partisan de la vieille musique,
Monsieur, n'aura jamais ma foi.
Son goût avec le mien est trop antipathique.

GERONTE.

Tu t'en trouveras bien, va, Lucinde, crois-moi.
(*à Mélanie.*)
Je vous destine, à vous, un militaire,
Et qui possede vos talens.
C'est l'homme, sans que j'exagere,
Qui dansoit le mieux de mon tems

MELANIE.

Ah! C'est une raison, mon pere,
Pour qu'il danse mal aujourd'hui.

GERONTE.

Il étoit du Ballet du Roi, chose assurée,
En six cens quatre-vingt, il dansoit une entrée.
Personne, il m'en souvient, n'y brilla plus que lui.
Il seroit encor très-ingambe,
S'il n'avoit pas perdu par malheur une jambe
A la prise de Lérida.

MELANIE.

Je serois bien pourvue avec ce mari-là;

Moi, qui saute toujours! C'est une raillerie.

GERONTE.

C'est pour calmer l'excès de cette frénésie.
Comme à fond de la danse, il fait la théorie,
Il vous fera danser comme Balon, Pécour.

MELANIE.

La danse de la vieille Cour.
Peut-on savoir son nom ?

GERONTE.

Ma fille, c'est Nicandre.

MELANIE.

Mon pere, il est bien laid.

GERONTE.

Le mérite est son lot.

LUCINDE.

Comment appellez-vous le mien ?

GERONTE.

Mais, Périandre.

LUCINDE.

Mon pere, il est bien vieux.

ISABELLE.

Votre troisieme gendre ?

GERONTE.

Damis.

ISABELLE.

Mon pere, il est bien sot.

GERONTE.

Oh! Que de discours inutiles ?
Il est bien sot! il est bien vieux!
Il est bien laid! Vous êtes difficiles.
Reposez-vous sur moi, je fais tout pour le mieux;
Et je ne veux point de replique.
Je vous laisse, & je vais au café de ce pas,
Défendre le parti de la bonne musique,
Contre les novateurs, gens amis du fracas,
Qui l'attaquant par ignorance,
Veulent définir son essence,

Et qui ne la connoissent pas.

(*Il sort.*)

SCENE IV.

LUCINDE, ISABELLE, MÉLANIE.

ISABELLE.

MEs sens sont révoltés contre ce mariage.

LUCINDE.

Mon pere se moque de nous,
De vouloir nous forcer à prendre pour époux
Trois hommes qui sont de son âge,
Et qu'il nous donne encor pour combattre nos goûts!

MELANIE.

Ah! Fussent-ils jeunes, aimables,
Dès qu'à nos sentimens leur cœur s'opposeroit,
Ce trait seul les enlaidiroit,
Et les rendroit désagréables.

SCENE V.

LUCINDE, MÉLANIE, ISABELLE, L'ÉPINE.

L'EPINE, *à part.*

SAns doute, voilà les trois sœurs.
Je ne les connois pas. Je ne sai comment rendre
Ces trois billets. Je crains de me méprendre.
(*Il lit le dessus d'un des Billets.*)
A Mélanie.

ISABELLE.

Il faut le rapport des humeurs.

L'EPINE, *à part.*

Celle qui parle est, je crois, Mélanie.

LUCINDE.

Pour le coup, j'ai perdu l'envie
De chanter ut, sol, re, mi, fa.

L'EPINE, *regardant Lucinde.*

Plus je regarde celle-là,
Et plus il me paroît qu'elle a l'air d'Isabelle.

LUCINDE, *à part.*

Ce valet inconnu viendroit-il de la part
Du jeune homme qui m'a trouvé la voix si belle ?

L'EPINE, *bas à Lucinde, la tirant à l'écart.*

Pardon, rien qu'un mot à l'écart.
N'est-ce pas vous, Mademoiselle,
Qu'on appelle Isabelle ?

LUCINDE.

Non.
Je me nomme Lucinde.

L'EPINE.

Un moment pour raison.

(*Il se détourne, & lit le dessus d'un autre Billet.*)

A Lucinde. Prenez cette lettre en secret.

MELANIE.

De danser maintenant je n'ai plus le courage.

ISABELLE.

Ni moi de rimer un couplet.

L'EPINE, *à Mélanie, à part.*

Mademoiselle est, je le gage,
La charmante Isabelle ; oui, c'est vous en effet.

MELANIE.

Non, je suis Mélanie.

L'EPINE, *à part.*

Ah ! ventrebleu, j'enrage.

(*bas à Mélanie.*)

Daignez recevoir ce billet.

(*Dans le tems qu'il donne par devant une lettre à Mélanie, il en présente une autre par derriere, à Isabelle, qui la reçoit.*)

(*à part.*)

Je respire à la fin. Chacune a son poulet.

MELANIE *bas.*

Voyons ce qu'il m'écrit.

LUCINDE,

Sachons ce qu'il demande.

ISABELLE.

Instruisons-nous à part de ce qu'il me demande.

(*Chacune s'éloigne pour lire à l'écart, & n'être point apperçue des autres.*)

ISABELLE *lit.*

Ce matin, à onze heures précises, j'irai versifier avec vous. LÉANDRE.

(*Après avoir lu.*)

Ne nous éloignons point, l'heure approche déja.

(*Elle sort.*)

SCENE VI.

LUCINDE, MÉLANIE, L'ÉPINE.

LUCINDE *lit.*

Attendez-moi sur les trois heures, je me rendrai chez vous, pour chanter ensemble un Duo. LÉANDRE.

(*à part.*)

Le tems va me durer jusqu'à ce moment-là.



SCENE VII.

MÉLANIE, LÉPINE.

MELANIE *lit.*

A Cinq heures sans faute, comptez sur moi. J'irai vous donner une leçon d'entrechats.

LÉANDRE.

(*Après avoir lu.*)
Ce mot réveille en moi la fureur de la danse,
Et je m'en vais l'attendre avec impatience.

SCENE VIII.

L'ÉPINE, *seul.*

Un autre eut échoué dans un pareil emploi.
Ah ! Quand on a de l'esprit comme moi,
On se tire toujours d'affaire.
Dans ses projets mon maître est heureux, sur ma foi,
D'avoir fait choix d'un si bon émissaire.
Il a besoin.... Mais je le voi.

SCENE IX.

LÉANDRE, L'ÉPINE.

LÉANDRE.

Parle, à chacune as-tu remis ma lettre?

L'EPINE.

Oui, par l'effet d'un fortuné hazard,

Ou bien plutôt par un coup de mon art,
Comme vous souhaitiez, je viens de tout remettre.

LÉANDRE.

N'as-tu point fait de *qui pro quo?*
Ne me déguise rien; je tremble.

L'EPINE.

Non, quoiqu'elles fussent ensemble,
Chaque sœur a reçu la sienne *incognito.*
Mais daignez, s'il vous plaît, m'éclaircir sur un doute,
Prétendez-vous, Monsieur, les aimer en *trio?*

LÉANDRE.

Je ne sai.

L'EPINE.

Comment?

LÉANDRE.

Ecoute.
Je viens les voir ici pour la premiere fois.
Je veux les mieux connoître avant de faire un choix;
Me fixer est d'ailleurs un pas que je redoute.
Mon cœur est indécis, & mon esprit les goûte
Egalement toutes les trois.
Une certaine sympathie,
Que font naître chez moi leurs charmes differens,
Entr'elles tient mon ame & mes desirs errans.
Je veux, & j'ai de quoi soutenir la partie.
Comme je réunis en moi tous leurs talens.
Je sai les amuser toutes en même tems,
Je me retourne & me replie,
Et selon leur goût je les sers.
Isabelle l'ainée, aime la Poésie,
Avec elle je fais des Vers.
Avec Lucinde je solfie;
Et je bats l'entrechat auprès de Mélanie.

L'EPINE.

Vous êtes un Acteur parfait,
Et ce commerce est plaisant tout à fait.
L'une, par son charmant génie,

Enchante votre esprit coquet;
L'autre, tient par ses sons votre oreille ravie;
Et la troisieme enfin par sa jambe jolie,
Et les pas brillans qu'elle fait,
Charme votre œil qui s'extasie.
Ah! C'est dommage, il faudroit, entre nous
Que vous pussiez des trois être l'heureux époux.
Pour bien faire, Monsieur, menons-les en Turquie.

LEANDRE.

Mon embarras, dans des plaisirs si doux,
Est de bien ménager mes divers rendez-vous:
Comme de ces trois sœurs j'ai fait la connoissance,
Séparément, en différens endroits,
Et ne leur ai parlé seulement que deux fois,
L'Epine, je les veux laisser dans l'ignorance,
Et les voir en particulier.

L'EPINE.

Votre esprit a besoin d'un art bien singulier.
Par ma peur je conçois la vôtre.
L'une pourra fort bien vous surprendre au moment
Que vous parlerez avec l'autre.
Un pere, elles en ont un vraisemblablement,
Peut encor vous troubler plus incivilement.

LEANDRE.

Je me suis embarqué, je dois braver l'orage.
Isabelle paroît, elle rêve.

L'EPINE.

Courage.
Devant l'ennemi point d'effroi,
Et courez vîte à l'abordage.

LEANDRE.

Laisse-nous seuls, retires-toi.

L'EPINE.

Au revoir, Monsieur, bon voyage.

SCENE X.

LÉANDRE, ISABELLE.

LÉANDRE, *à part.*

ELle regarde ſans me voir,
Dans ſa profonde rêverie.

ISABELLE *déclame.*

Eſt-ce l'effet de la Magie?
Ou de l'art des mortels eſt-ce l'heureux pouvoir?

LÉANDRE.

Bon, la voilà qui verſifie.
Jouiſſons un moment du ſpectacle enchanteur
De voir un ſi charmant rimeur,
Dans les accès de ſa douce manie.

ISABELLE.

Il me faut une rime en *ie.*
Pour le coup je la tiens. Non, je ſuis dans l'erreur,
Et je la vois qui fuit cette rime ennemie,
Mais la plume pourra ſervir mieux mon ardeur.
Commençons toujours par écrire
Les Vers que m'a dictés la premiere chaleur.
(*Elle écrit dans un fauteuil.*)

LÉANDRE, *à part.*

Qu'elle a de grace en ſon délire!
Le Sexe embellit tout juſqu'aux tranſports d'Auteur.

ISABELLE.

J'ai beau me tourmenter, je ne puis rien produire.
Cela me met au déſeſpoir.
(*Elle lit les Vers qu'elle a faits.*)
Eſt-ce l'effet de la Magie?
Ou de l'art des mortels eſt-ce l'heureux pouvoir?

Des clartés de la nuit la vue eſt éblouie....
(*en s'interrompant.*)
Ma ſéchereſſe excite mon courroux.
Marchons pour réchauffer ma veine refroidie.
(*elle s'éloigne.*)

LÉANDRE.

De ce moment faiſiſſons-nous
Pour marier mes Vers avec ſa Poéſie.
(*Il écrit ſur le même papier qu'Iſabelle a laiſſé ſur la table.*)
Je l'entends qui revient, mettons-nous à l'écart.
(*Il ſe cache en un coin.*)

ISABELLE, *revenant ſur ſes pas.*

Un Démon envieux vient de tarir ma veine,
Que je demeure aſſiſe, ou que je me promene,
De mon cerveau maudit, rien ne ſort, rien ne part.
Sur ce papier, il faut que je me venge.
Que vois-je! juſte Ciel! par quel prodige étrange,
A la ſuite des miens, ces Vers ſont-ils écrits?
Mon cœur en eſt ému, mes yeux en ſont ſurpris.
(*Elle lit.*)
Et des globes des Cieux, je vois l'Onde embellie.
Un ſpectacle plus beau jamais ne ſe fit voir.
Dieux! qu'il eſt doux pour moi!
J'y ſuis près de Sylvie.
(*après avoir lu.*)
Ce que je lis ne peut ſe concevoir!
Ma ſurpriſe redouble, & je ſuis bien ſervie.
On ne peut mieux me ſeconder.
Eſt-ce un eſprit, eſt-ce un génie,
Qui, ſenſible à ma peine, & qui, prompt à m'aider;
M'a fait cette galanterie?
Léandre que j'attends eſt le ſeul aujourd'hui
Que d'un pareil trait je ſoupçonne.
Mais je ne vois, ni je n'entends perſonne.
Il paroîtroit ſi c'étoit lui.
Je ſuis ſeule en ces lieux, & voilà qui m'étonne?

Qui que tu puisses être, homme, esprit, ou démon,
Je sens qu'en ce moment tu me sers d'Apollon.
Oui, tu m'inspires, tu m'animes.
Ecrivons, écrivons, je tiens déja trois rimes.
(elle écrit, & récite tout haut.)
Fixez vos yeux sur ce Palais charmant,
Et regardez, Daphnis, cette étincelle,
Vous l'allez voir dans un moment....
Y répandre l'éclat d'un vaste embrasement.

LÉANDRE, *derriere le fauteuil d'Isabelle.*
Ainsi le regard d'une belle
Met tout en feu dans le cœur d'un amant;
Des jeux d'amour c'est l'image fidelle.

ISABELLE.
Dieu! quel surcroît d'étonnement!
Mais, que vois-je? C'est vous, Léandre?

LÉANDRE.
Pardon, j'ai voulu vous surprendre.

ISABELLE.
Le tour est trop galant pour ne pas l'excuser.
Vous êtes donc l'Apollon qui m'inspire,
Et qui vient me favoriser?

LÉANDRE.
Vous êtes, vous, la Muse qui m'attire;
D'exciter mes transports, vous avez la vertu.
Signalons tous les deux le feu qui nous anime,
Et prenons un chemin qui ne soit point battu.

ISABELLE.
Conversons en Vers impromptu;
Et dans cet entretien n'employons qu'une rime.

LÉANDRE.
Soit. Il me sera doux d'être par vous vaincu.
Quelle rime choisir?

ISABELLE.
Faites ce choix vous-même.

LÉANDRE.
Mais sans chercher plus loin, prenons la rime en *ème*.

ISABELLE.

Elle est pour les Rimeurs d'une ressource extrême.

LÉANDRE.

D'elle j'attends mon bien suprême.

ISABELLE.

Pour surprendre mon cœur, elle est un stratagême.

LÉANDRE.

La chanter de concert est le plus doux systême.

ISABELLE.

Je sens qu'elle m'arrête, & devient un embléme.

LÉANDRE.

Par elle, vous pouvez résoudre le probléme.

ISABELLE.

Le serpent est caché sous les fleurs qu'Amour séme.
Je suis....

LÉANDRE.

Je vous suivrai, fussiez-vous en Bohême.
J'arracherai l'aveu....

ISABELLE.

Grace au nom de Barême.

LÉANDRE.

Non, je cours après vous à pas de Poliphême.
Rimez.

ISABELLE.

Pour vous répondre, il faut que je blasphême.

LÉANDRE.

Un mot, de mes tourmens peut être l'aposême.
Prononcez.

ISABELLE.

Je ne puis, je rougis, je viens blême,
Comme un jeune Ecolier qui n'a pas fait son thême.

LÉANDRE.

Hé quoi! Me ferez-vous languir jusqu'au Carême.

ISABELLE.

Dieux! Pour me secourir je ne vois que Teléme.

LÉANDRE.

Pour vous réduire à sec, je saisis Harpagême.

ISABELLE.

Ah ! La rime me force à dire , *je vous aime.*

LÉANDRE.

O rime desirée , & qui fait mon bonheur !

ISABELLE.

Modérez ce transport flatteur.
Dans un tel badinage où votre art me surmonte ,
Ce n'est que de l'esprit que vous êtes vainqueur.

LÉANDRE.

Non, je compte sur votre cœur.

ISABELLE.

A le donner je ne suis pas si prompte....
Mais, j'entends mon pere qui monte.
Le cruel contretems ! J'en ai le cœur saisi.
O Ciel ! Que va-t-il dire en vous voyant ici !

LÉANDRE.

Mais ne pouvez-vous pas me soustraire à sa vue ,
Et me cacher dans quelque coin ?

ISABELLE.

Non , je voudrois en vain prendre ce soin.
Il entre. Le voilà. Je demeure éperdue.

SCENE XI.

LÉANDRE , ISABELLE , GÉRONTE.

GERONTE, *s'emportant seul.*

OH ! Je le soutiens hautement.
Ce chœur est volé de Roland.
Je suis sûr de gagner la gageure à bon compte.

LÉANDRE, *à part.*

O Ciel ! Que vois-je ? C'est Géronte.
Oui , je le reconnois. Oh , bonheur sans égal !

GERONTE.

De m'y connoître je me pique.

LÉANDRE, *à part.*

Nous sommes grands amis, & j'ai parlé Musique
Trente fois avec lui dans le Palais Royal.

GERONTE.

Un jeune homme est chez moi seul avec Isabelle :
A qui parlez-vous là, dites, Mademoiselle ?

LÉANDRE.

C'est à votre humble serviteur.

GERONTE.

Quoi ! Léandre, c'est vous ! Par quel hazard flatteur
Reçois-je ce matin de vous une visite ?

LÉANDRE.

C'est un devoir dont je m'acquitte.

GERONTE.

Depuis long-tems je vous en ai prié.
Et de vous voir chez moi, je suis extasié.

ISABELLE, *à part.*

Je respire !

GERONTE.

Je suis enchanté que ma fille
En mon absence en ait fait les honneurs.
J'estime votre esprit, je fais cas de vos mœurs ;
Et dans tous vos discours le bon goût toujours brille.
Un ami de Lully, de Pécour, de Balon,
Ne sauroit trop souvent venir dans ma maison ;
Et c'est un bien pour ma famille.
A vous voir, à vous fréquenter,
Elle ne peut que profiter.

(*à Isabelle.*)

Vos sœurs & vous, prenez-le pour modele ;
Il peut vous donner des leçons ;
Et vous instruira mieux que beaucoup de barbons.

ISABELLE.

J'en suis persuadée, & comptez qu'Isabelle
A remplir vos desirs sera très-ponctuelle.

GERONTE.

GERONTE.

Elle ſera fort bien.

ISABELLE.

Vous ſerez obéi.

LÉANDRE.

Je ne puis témoigner trop de reconnoiſſance ;
Monſieur m'oblige, vrai, beaucoup plus qu'il ne penſe.

GERONTE.

Non, je me fais plaiſir à moi-même en ceci.

ISABELLE.

Vous m'en faites beaucoup auſſi.

GERONTE, *à Léandre.*

Mais, écoutez, mon ame eſt doublement charmée
De vous trouver préſentement ici.
La diſpute au café s'eſt très-fort allumée,
C'eſt au ſujet d'un chœur d'un ballet tout récent ;
Par un petit Abbé, qui crioit plus qu'un grand,
Il étoit porté juſqu'aux nues.
Il mettoit au-deſſous le beau chœur de Rolland.
Au blaſphême de l'inſolent,
Mes entrailles ſe ſont émues ;
Je me leve, & je dis : Monſieur l'Abbé, tout beau,
Par moi qui m'y connois, apprenez, je vous prie,
Que ce chœur-là que vous trouvez ſi beau,
N'eſt de Rolland pillé qu'une foible copie.
Notre petit collet redoublant ſon fracas,
Veut alors parier, d'une audace effrenée,
Tout le revenu d'une année
D'un bénéfice qu'il n'a pas.
Ennuyé du fauſſet de ſa voix déteſtable,
Je lui réponds : Par la corbleu !
Il faut ſe taire, ou mettre argent ſur jeu.
Je jette en même-tems dix louis ſur la table.
A cet aſpect, l'Abbé rapetiſſé
Totalement s'eſt éclipſé.
Un petit-maître ſubalterne,
Dont le ton & l'accent décelent le cauſis,

S'écrie alors, va pour lé chant *moderne*,
Contre Monſſu, les dix plus beaux louis,
Qui ſoient jamais ſortis dé mon pays.
Les boilà. Jé ſuis ſur dé gagner quand jé gage.
Ce qui m'a de ſa part étrangement ſurpris,
De l'argent, à ces mots, il fait un étalage.
Je ſoutiens le pari, le café ſe partage.
Pour confondre la mode, & le parti qu'elle a,
Pour prouver que j'ai l'avantage,
Je viens prendre chez moi l'un & l'autre Opéra.

LÉANDRE.

C'eſt un pari que Monſieur gagnera.

GERONTE.

Je veux que vous ſoyez le témoin de ma gloire,
Vous m'aiderez vous-même à gagner la victoire.

LÉANDRE.

Je ſerai de moitié. Comptez bien ſur cela.

GERONTE.

Vous, ma fille, rentrez. Et vous, mon cher Léandre,
Vous ſavez mon bon droit, venez pour le défendre;
Avec un tel ſecond, j'oſe les braver tous.

LÉANDRE, *à part.*

Pour mieux me l'aſſurer, entrons dans ſon courroux.
(*à Géronte.*)
Je ſuis prêt à vous ſuivre, attaquons les profanes;
Faiſons-les reculer aux yeux de tout Paris.
Allons, des chants nouveaux, faire un vaſte débris.
Et ſur leurs Sectateurs, courons venger les mânes
De l'Auteur de Cadmus, de Théſée & d'Atis.
(*Ils ſortent tous deux en chantant ce qui ſuit.*)
Pourſuivons juſqu'au trépas
L'ennemi qui nous offenſe.
Qu'il n'échappe pas
A notre vengeance.

Fin du premier Acte.

ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LÉANDRE, L'ÉPINE.

L'EPINE.

Vous voilà bien content !

LÉANDRE.

J'ai lieu de le paroître ;
Mes affaires sont en bon train
Près d'Isabelle....

L'EPINE.

Hé bien !

LÉANDRE.

Par mon esprit badin,
Je suis aussi bien qu'on peut l'être,
Et, par un coup du plus heureux destin,
Le pere des trois sœurs est de ma connoissance.
Au Spectacle je l'ai plusieurs fois rencontré.
Comme il est du vieux goût un Partisan outré,
J'ai flatté sa manie, &, par ma complaisance,
Depuis long-tems je me suis attiré
Son estime & sa confiance,
Pour mieux gagner sa bienveillance,
Je viens, dans un pari bouffon,
Je viens, tout haut, de prendre sa défense.
J'ai fait, en plein café, voir qu'il avoit raison.
Je dois tout espérer de sa reconnoissance,
Et je me vois, par là, l'ami de la maison.

L'EPINE.

Monsieur, pour vos desseins l'heureuse circonstance!

LÉANDRE.

Ce n'est pas tout. Apprends un bonheur inouï.
J'ai rendu raisonnable un fat, un petit-maître,
Mais des plus pétulans que Bayonne ait vu naître.

L'EPINE.

Vous avez fait, Monsieur, un chef-d'œuvre aujourd'hui!

LÉANDRE.

Géronte, c'est le nom du pere des trois belles
Dont les divers talens m'ont attiré chez lui;
Géronte sur les bras avoit cet ennemi.
J'ai terminé leurs burlesques querelles.
Son Adversaire a payé le pari.
La douceur que j'ai fait paroître
A subjugué cet étourdi;
Et j'ai tant fait, que du parti
Qu'il défendoit, sans le connoître,
Il est passé dans le camp de Lully.

L'EPINE.

Cet avantage est remarquable.

LÉANDRE.

Ce qui va te paroître encor plus incroyable,
Lui-même à tous les deux il nous donne à dîner.

L'EPINE.

De la part d'un Gascon cela doit étonner!

LÉANDRE.

Notre homme impatient de couronner la fête,
Est allé commander le dîner qui s'apprête.
Géronte a saisi ce tems-là
Pour reporter chez lui ses livres d'Opéra,
Et pour écrire une lettre pressante,
D'où dépend le succès d'une affaire importante.
Comme je l'ai suivi, j'attends dans cet instant
Qu'il ait fait, pour nous rendre où Monsu nous attend.

L'EPINE.

Je ne puis m'empêcher de faire

Une réflexion sur votre état présent.
Vous arborez tout haut l'étendard du vieux chant,
Que Géronte idolâtre tant :
Mais, par malheur, Lucinde est du parti contraire.
Le pas me paroît très-glissant ;
En faisant votre cour au pere,
A la fille, Monsieur, vous risquez de déplaire.

LÉANDRE.

Apprends, L'Epine, à me connoître bien.
Je prends de tout le bon & l'agréable,
Et je n'épouse aucun parti sur rien.
Chaque chose ici-bas a sa face estimable,
Je la saisis toujours, pour en dire du bien.
Par ce tempérament, & par cet art aimable,
Je sais à l'indulgence allier l'équité.
Sans être adulateur, je sai me rendre aimable.
J'approuve tout, & dis la vérité.

L'EPINE.

Mais, Monsieur, il n'est pas possible
Que vous ne penchiez pas d'un ou d'autre côté.

LÉANDRE.

Non, je fuis avec soin la partialité.
A nos amusemens elle est toujours nuisible.
Chaque musique a sa beauté.
A leurs accords divers mon oreille est sensible.
Je trouve mon bonheur dans cette égalité.
Et mon plaisir par elle est augmenté.
Du tendre Atys, de l'aimable Thesée,
J'adore la simplicité.
Oui, par leur mélodie, aussi tendre qu'aisée,
Le sentiment est imité.
Jusques au fond de mon ame attendrie
Son doux pouvoir se fait sentir.
Mon cœur est le premier toujours à l'applaudir ;
La nature est par-tout si bien peinte & saisie,
Qu'il en soupire de plaisir,
Et se méprend à la copie.

Mais de ces Opéra quels que soient les attraits,
Leurs graces douces & touchantes
Ne ferment point mes yeux sur les beautés frappantes,
Sur les coups pleins d'audace, & les sublimes traits
Dont brillent Hyppolite & les Indes galantes.
Quelle harmonie! O Ciel! Quels accompagnemens!
Quels tourbillons! Quels éclairs surprenans!
Des nouveautés si transcendantes
Font murmurer l'ignorant spectateur,
Et tiennent en suspends les oreilles savantes
Qu'étonnent tant de force & tant de profondeur.
Pour moi j'admire & bénis le génie,
Dont les hardis travaux & la mâle vigueur
Enrichissent Paris des trésors d'Italie.

L'EPINE.

L'Auteur est fort heureux de n'être pas tombé.

LÉANDRE.

Il a tout réuni dans ses Fêtes d'Hebé;
Et le savant s'y marie à l'aimable.
Il étoit fort, hardi, profond, harmonieux.
Dans ce dernier Ballet il devient agréable;
Il est tendre, amusant, doux, léger, gracieux;
Mais, que dis-je? Il est plus, il est voluptueux.
Il remplit mes esprits d'une ivresse nouvelle,
Et je me sens plonger dans des ravissemens....
Il est, quand je me les rappelle,
Certains momens, Dieux! Quels momens?
Où suis-je? Et qu'est-ce que j'entends?
Ah! C'est un Dieu qui chante. Ecoutons, il m'enflamme.
Jusqu'où vont les éclats de son gosier flatteur?
De la voûte des Cieux, ils percent la hauteur!
Sur l'aile de ses sons je sens voler mon ame;
Je crois des Immortels partager la grandeur!
La voix de ce divin Chanteur,
Est tantôt un Zéphyr qui vole dans la plaine,
Et tantôt un Volcan qui part, enleve, entraîne,
Et dispute de force avec l'art de l'Auteur.

L'EPINE.

Tout Paris avec vous est son admirateur:
Mais on me vante en vain la musique nouvelle,
Je lui déclare une guerre mortelle.
Je suis, jusqu'à la mort, serviteur de Lully.
Il suffit qu'il l'ait fait, pour avoir mon appui,
L'air de *Charmante Gabrielle*,
Je ne vois rien de si joli.

LÉANDRE.

Bon, la chanson est du tems d'Henri IV.

L'EPINE.

En ce cas-là, tant pis pour lui;
Je suis obligé d'en rabattre.

LÉANDRE.

Tu n'est qu'un ignorant, tais-toi.

L'EPINE.

Beaucoup d'honnêtes-gens s'y trompent comme moi.

LÉANDRE.

Mais Géronte est long-tems. Ses trois filles, j'en tremble,
Peuvent ici se rendre ensemble.
Un pareil contre-tems me déconcerteroit,
Et mon dessein avorteroit.
Dans le Palais Royal, où je m'en vais descendre,
Je songe que je puis plus sûrement l'attendre.
Toi, pour l'en informer, ne quitte point ces lieux.
Il faut d'ailleurs que tu demeures,
Tandis que je serai d'un repas ennuyeux.
Je dois voir Lucinde à trois heures,
L'Epine, parles-lui, prends soin de t'éclaircir
Si le rendez-vous doit tenir.
Quand elle aura pris les mesures
Les plus sages & les plus sûres,
D'abord tu viendras m'avertir
De l'instant, où je puis seule l'entretenir.

L'EPINE.

Il suffit. Mais voilà Géronte qui s'avance.

SCENE II.

LÉANDRE, GÉRONTE, L'ÉPINE.

GERONTE.

LÉandre, pardonnez; partons en diligence.
Mais non; auparavant, je veux vous présenter
A ma famille réunie.

LÉANDRE.

Je craindrois de vous arrêter.

GERONTE.

Je veux que vous voyez Lucinde & Mélanie.
Aux graces d'Isabelle, elles ne cedent pas.

L'EPINE, *à part.*

Pour mon maître, quel embarras!

GERONTE.

Je suis forcé, quoique je sois leur pere,
De convenir qu'elles ont des appas,
Et des talens sur-tout, dont je fais plus de cas.

LÉANDRE.

Votre sang est formé pour plaire.
Mais, Monsieur, pour les voir, je prendrai mieux mon tems.

GERONTE.

Hé! Pourquoi voulez-vous reculer ces instans.
Venez.

LÉANDRE.

Monsieur, l'heure est peu convenable.
Ces Dames doivent être à table.

GERONTE.

Non, elles ont dîné; & quand même, Monsieur....

LÉANDRE.

C'est un manque d'égards que je ne puis commettre.

GERONTE.

Mais, étant avec moi, pourquoi cette frayeur ?

LEANDRE.

C'est un bien que je dois remettre,
Je n'en pourrois jouir qu'un seul instant.
Il se fait tard, notre Gascon attend.

GERONTE, *à part.*

Ce jeune homme a pour moi des façons qui m'entraînent !
Voilà ce qui s'appelle un véritable ami !
Ce ne sont point mes filles qui l'amenent,
C'est pour moi seul qu'il vient ici:
Je serois trop heureux d'avoir un pareil gendre.
Et préférablement il doit être choisi.

(*à Léandre.*)

A vos raisons il faut se rendre:
J'ai mon dessein quand je vous presse ainsi.
Mon estime pour vous ne peut trop loin s'étendre,
Partons, venez; de ce projet, Léandre,
Tout en chemin faisant, vous serez éclairci.

(*Ils sortent.*)

SCENE III.

L'ÉPINE, *seul.*

PAr bonheur, à la fin, mon maître se dégage
D'un pas qu'il n'avoit pas prévu;
Mais il ne peut long-tems jouer ce personnage;
Et quelqu'art qu'il emploie, il sera superflu.
Viser en même tems à courtiser trois filles
Dans la même maison, du pere étant connu,
L'une à l'insu de l'autre, oh, c'est du tems perdu !
Egalement, dit-il, il les trouve gentilles,
Et leurs divers talens le divertissent fort.

Il voudroit conserver cette bonne forune.
Vraiment il n'a pas tout le tort ;
Je pense comme lui, trois amusent plus qu'une.
Mais c'est trop pour un homme entreprendre à la fois.
On ouvre, les voici qui viennent toutes trois.
Parlons ; mais, non, il faut attendre
Que Lucinde soit sans témoin.
Pour épier l'instant qu'il faudra prendre,
Ecartons-nous, mais sans aller trop loin.
(*Il s'en va.*)

SCENE IV.

ISABELLE, LUCINDE, MÉLANIE.

ISABELLE.

J'Aurois, à toutes deux, quelques choses à dire.
Mon cœur, pour s'épancher, cherche votre enretien.

MELANIE.

Je voudrois aussi vous instruire
D'un grand secret qui pese fort au mien.

LUCINDE.

Moi, j'ai de mon côté, tout examiné bien,
Une confidence à vous faire.

MELANIE.

Isabelle, courage, ouvrez-nous votre cœur ;
Vous avez parlé la premiere.

ISABELLE.

Je ne me ferai pas beaucoup prier, ma sœur.
Le ridicule hymen, qu'a proposé mon pere,
Me force à cet aveu sincere :
L'une & l'autre, écoutez. Dans cet appartement
Nous sommes seules.

LUCINDE.

Oui, dévoilez hardiment

Vos sentimens à notre vue.

ISABELLE.

Je ne veux pas au moins que la chose soit sue.

MELANIE.

Votre secret sera gardé fidélement,
Puisque le nôtre aussi demande un grand silence.

ISABELLE.

J'ai depuis peu de jours, fait, non pas un amant
Car ce n'est pas chez moi l'ouvrage d'un moment,
Mais une aimable connoissance.
C'est un jeune homme plein d'esprit,
Qui joint les agrémens à beaucoup de science,
Et fait des vers les plus jolis de France.
Il m'a parlé pour la premiere fois.

MELANIE.

Où ?

ISABELLE.

Dans un spectacle bourgeois,
Où je l'ai vu jouer la Comédie,
Et la jouer, mais dans un vrai parfait.
Même il n'est rien qu'il ne copie.
Il fait tout ce qu'il veut, l'amoureux, le valet,
D'une façon à s'y méprendre.

LUCINDE.

Voilà des talens merveilleux !

ISABELLE.

Du reste, il est galant, & plus badin que tendre.

MELANIE.

Je vous en félicite, Isabelle, tant mieux,
Il doit vous plaire davantage,
Et rien n'affadit plus qu'un langoureux hommage.

ISABELLE.

Aussi n'est-il pas de mon goût.
Notre amour pour l'esprit, & pour les vers sur-tout,
Est dans le fond le seul nœud qui nous lie :
S'il recherche mon entretien,
Et si je préfere le sien,

C'est pour faire tous deux briller notre génie,
Et goûter le souverain bien
De cultiver la poésie.
Si je devois pourtant faire choix d'un époux,
J'aimerois mieux, je l'avoue entre nous,
Puisqu'il faut que mon cœur sans fard se montre au vôtre,
J'aimerois mieux que ce fût lui qu'un autre.
Mes sœurs, à cet égard, dites, me blâmez-vous?

MELANIE.

Rien n'est plus naturel.

LUCINDE.

Moi, loin que je vous blâme,
Je vous applaudis fort; on ne peut mieux penser,
Ma sœur; & sans plus balancer,
Votre exemple m'invite à vous ouvrir mon ame.
Je connois comme vous, depuis fort peu de tems,
Un jeune homme des plus charmans.
Pour les accords il montre un goût extrême;
Ma musique est celle qu'il aime.
Savant sans le paroître, il perce en badinant,
Jusques dans les replis & la moëlle du chant,
Et compose en honneur, aussi bien que moi-même:
Je dois à son mérite un éloge si doux.

MELANIE.

Vous en gardez, ma sœur, une moitié pour vous.

LUCINDE.

Au Concert, chez Harmophilette,
Notre connoissance s'est faite.
J'y chantois dans un *Concerto*.
Il me loua beaucoup, & nous nous fîmes
Politesse de l'œil d'abord *incognito*.
Ensuite il s'approcha; de plus près nous nous vîmes;
Nous parlâmes à fond musique, & nous finîmes
Par chanter ensemble un *Duo*.
On nous battit des mains, & nous nous applaudîmes.
Ce n'est pas, vous le voyez bien,
Une ardeur déclarée, un amour véritable,

Qui compoſe notre lien.
Non, c'eſt de ſentiment un rapport favorable.
C'eſt du même talent un accord.... aſſorti....
Et qui forme, entre nous, un Concert agréable....
Ce Concert me le fait traiter comme un ami,
Comme un ſoutien de mon parti,
Et chérir tout au plus comme un confrere aimable.

ISABELLE.

La préférence eſt juſte & raiſonnable.
Vous, Mélanie, allons, parlez préſentement.
C'eſt votre tour.

LUCINDE.

Suivez ce conſeil ſalutaire,
Ne perdez pas un ſeul moment.
L'aveu que je viens de vous faire
M'a ſoulagée infiniment.

MELANIE.

Depuis huit jours auſſi j'ai fait la connoiſſance
D'un cavalier jeune & bien fait.
Mais à mes yeux ce qui le rend parfait,
Il ſait ſauter par excellence!
Ce que j'aime encor plus, c'eſt qu'il ne danſe pas
En danſeur par état, eſclave de ſes pas,
Mais en jeune Seigneur qui badine ſa danſe.
Ah! comme il coule un pas de menuet!
Perſonne ne l'égale en France,
Et d'un Zéphyr, c'eſt le portrait.
Dans un tambourin, c'eſt l'image
D'un vent ſubit & furieux
Qui briſe, qui détruit, bouleverſe, ravage;
Et c'eſt ainſi qu'au Bal il a frappé mes yeux.
Nous en fîmes tous deux l'ornement & la gloire.
Nous parlâmes long-tems, & je lui plûs beaucoup.
Du moins il me le dit, & j'ai lieu de le croire.
Je l'avourai, pour moi, du premier coup,
Je.... aidez-moi donc....

ISABELLE.

J'entens, vous l'estimâtes.

MELANIE.

Oui, mais ce n'est pas-là le mot.

LUCINDE.

Moi, j'y suis, vous le distinguâtes.

MELANIE.

Quelque chose de plus.

ISABELLE.

Comment donc, vous l'aimâtes ?

MELANIE.

Quelque chose de moins. Mon cœur n'est pas si sot.

LUCINDE.

Attendez, vous le préférâtes ?

MELANIE.

Non, ce n'est pas cela.

ISABELLE.

Quoi donc, vous le goûtâtes ?

MELANIE.

Oui, justement, voilà le mot que je cherchois.
Il rend mon sentiment comme je le voulois.
Ce sentiment n'est point cette aveugle manie,
Ce fol amour qui tient nos sens assujettis.
C'est simplement le pur goût qui nous lie ;
C'est une douce sympathie,
Qui naît des talens assortis,
Et sans troubler nos cœurs, fait unir nos esprits.
Exempte de langueur, comme de jalousie,
Elle ne fait que des heureux ;
Elle regne sans tyrannie.
On n'est point brûlé de ses feux ;
Et l'émulation dont sa flamme est nourrie,
Est le seul aiguillon qu'elle nous fait sentir,
L'amusement la fixe & borne son desir.
A ceux qu'elle unit, il n'en coûte
Ni liberté, ni larme, ni soupir.
Elle fait nous guider toujours vers le plaisir,

Sans nous égarer dans la route
Qui mene droit au repentir.
Quand on la suit, quand on l'écoute,
On se contente de jouir
D'un talent qu'on n'a pas reçu pour l'enfouïr,
Et notre ame se livre toute
Au soin de l'exercer, de s'en entretenir.
On s'anime, on se forme, on s'amuse, on se goûte.
Ce mot exprime tout, & je veux m'y tenir.

ISABELLE.

Il est bon, vous avez bien fait de le saisir.

MELANIE.

Vous-même, en me parlant, n'oubliez pas ce terme.
Il dit ce que je sens, & mon cœur s'y renferme.
Faites-y bien réflexion.

ISABELLE.

Oui, mais votre danseur vous paroît bien aimable.

MELANIE.

Chacun le trouve tel, c'est sans prévention.
Votre Poëte, à vous, vous semble préférable.

ISABELLE.

Mais je lui rends justice, & c'est sans passion.
Du vôtre avec plaisir, vous voyez la présence,
Et sa jambe brillante a pour vous des appas.

MELANIE.

Je ne meurs pas de son absence.
Il est vrai qu'avec lui, plus volontiers je danse,
Mais il n'a point fixé ni mon cœur, ni mes pas.
Ainsi, tout bien pesé, tout mis dans la balance,
Je le goûte, ma sœur, mais je ne l'aime pas.

ISABELLE.

Je n'aime pas non plus, quoiqu'on veuille me plaire;
J'estime, je fais cas.

LUCINDE.

Et moi, je considere.
Le mot d'aimer dit plus que nous ne ressentons.

MELANIE.

Oui, chacune a trouvé son terme convenable.

ISABELLE.

Oh ! les mots sont vraiment d'un secours admirable !
Par leur moyen, aux choses, nous prêtons
Les couleurs que nous souhaitons.
(*à Mélanie.*)
Mais sur un point daignez m'instruire,
Celui que vous goûez, a-t-il pris par hazard
La liberté de vous écrire ?

MELANIE.

Oui, j'ai reçu tantôt un billet de sa part.
Ce que vous estimez, en a-t-il fait de même ?

ISABELLE.

Oui, ce matin.

MELANIE.

Du ton que vous le desirez ?

ISABELLE.

Le billet étoit court & tel que je les aime.

MELANIE, *à Lucinde.*

Celui que vous considérez
Vous a-t-il honoré d'un semblable message ?

LUCINDE.

Oui.

MELANIE.

Vous êtes contente ?

LUCINDE.

On ne peut davantage.
Et je compte le voir dans cet après-midi.

MELANIE.

Je compte voir le mien aussi.

ISABELLE.

Et moi, je suis plus avancée,
Car j'ai vu le mien ce matin.

MELANIE.

Bien loin de l'envier, je plains votre destin,
Et vous perdez beaucoup à m'avoir devancée.

La preuve en eſt claire, ma ſœur;
D'un bien qu'on a goûté la volupté paſſée,
D'un bonheur qu'on attend ne vaut pas la douceur.

ISABELLE.

Il m'en reſte toujours un ſouvenir flatteur.
D'ailleurs ſi j'ai perdu ce bonheur qui s'envole,
En le renouvellant, j'en puis encor jouir;
Et le plaiſir paſſé, c'eſt ce qui me conſole,
Ne détruit pas le plaiſir à venir.

MELANIE.

Il lui fait bien ſouvent le tort de l'affoiblir.
Mais donnons-nous ici parole,
Quoi qu'il puiſſe arriver, de ne pas nous trahir.
Faiſons toutes les trois une commune ligue,
Pour empêcher les nœuds où l'on veut nous forcer,
Et pour conduire à bien, notre innocente intrigue.
Si chacune de nous ne peut ſe diſpenſer
De ſubir aujourd'hui le joug du mariage:
Pour nous rendre ce joug moins dur & moins ſauvage,
Tâchons du moins d'y lier avec nous
Ceux dont nous faiſons cas, & qui flattent nos goûts.

LUCINDE.

Moi, je vous le promets, & ma parole eſt ſûre.

ISABELLE.

Ma chere Mélanie, & moi, je vous le jure,
Oui, je mourrai plutôt que de céder.

MELANIE.

Moi, je fais le ferment ſincere
A toutes deux de vous bien ſeconder.

ISABELLE.

J'ai cet après-midi des emplettes à faire.
(à Mélanie.)
Voulez-vous m'accompagner?

MELANIE.

Oui.
Mais dépêchez-vous, je vous prie:

Il faut que je me trouve à cinq heures ici.

LUCINDE, *à Isabelle.*

Isabelle, je vous supplie,
Ne passez pas quatre heures & demie,
Car nous devons aller ensemble à l'Opéra.

ISABELLE.

C'est à condition que Lucinde viendra
Voir avec moi demain la Comédie.

LUCINDE.

Va.

ISABELLE.

Suivez-vous nos pas?

LUCINDE.

Non, je ne puis sortir.
Un soin des plus pressans me tient ici liée,
Et vous êtes par moi, très-humblement priée
De vouloir bien, avant que de partir,
Chanter deux vers de Cantatille.

ISABELLE.

Tous mes vers sont fort bons.

LUCINDE.

Beaucoup d'esprit y brille;
Mais de vous, la musique exige ce plaisir.

ISABELLE.

Soit. Je suis bonne.

MELANIE

Oh, moi, je n'y puis consentir.

ISABELLE.

C'est l'ouvrage d'une seconde.
Et ma veine est facile autant qu'elle est féconde.

LUCINDE, *à Mélanie.*

Ayez cette bonté. Nous allons revenir.

MELANIE.

Vîte. Ne perdez pas de tems à discourir.

(*Isabelle & Lucinde sortent.*)

SCENE V.

MÉLANIE, L'ÉPINE.

MELANIE.

QU'à tous égards, il eſt fâcheux d'attendre.
Mais c'eſt aujourd'hui mon deſtin.

L'EPINE.

Ah ! paroiſſons, voilà Lucinde ſeule enfin.
(*à Mélanie.*)
Mademoiſelle, ici, mon Maître va ſe rendre :
(*à part.*)
Mais.... mais, je ſuis un ſot, je viens de méprendre.

MELANIE.

Il va venir ? ... Pourquoi paroître embarraſſé ?

L'EPINE.

C'eſt l'effet du reſpect.

MELANIE.

Mais, d'où vient que Léandre
Vous envoie à préſent ?

L'EPINE.

C'eſt qu'il eſt empreſſé.

MELANIE.

Il veut donc prévenir l'heure qu'il m'a marquée ?

L'EPINE.

Point du tout.

MELANIE.

Pourquoi donc m'avez-vous annoncé
Qu'il va ſe rendre ici ?

L'EPINE.

N'en ſoyez point choquée....
Puiſqu'il doit s'y rendre en effet,
Comme il vous l'a mandé tantôt par ſon billet.

MELANIE.

Mais le rendez-vous qu'il demande
N'eſt que pour cinq heures?

L'EPINE.

Oui dà....
Mais ſongez bien.... qu'il en eſt trois déja....
Et de trois.... juſqu'à cinq... la diſtance eſt peu grande.
Dans deux heures.... au plus.... cette heure arrivera.

MELANIE.

Le plaiſant diſcours que voilà!

L'EPINE.

Pour peu que votre eſprit le ſuive,
Il le trouvera concluant.

MELANIE.

Mais à force de tems il n'eſt rien qui n'arrive;
Et tout ce vain raiſonnement
De votre meſſage préſent,
Ne m'apprend point le motif ni la cauſe.

L'EPINE.

Elle eſt facile à concevoir.
Mon Maître doit venir vous voir,
Et comme il a de la prudence,
Il m'envoie ici pour ſavoir
Si votre rendez-vous tient toujours pour ce ſoir.

MELANIE.

Sans doute. Il peut venir en aſſurance.
Pourquoi ne pas vous expliquer d'abord?

L'EPINE.

Oui, vous avez raiſon... mais, moi, je n'ai pas tort,
Je conçois bien.... mais je balance....
Sur les mots que je cherche, & qui ne s'offrent pas.
Le don de la parole enfin n'eſt pas le nôtre.
C'eſt ce qui fait mon embarras...
Et.... que je dis ſouvent une choſe pour l'autre.

MELANIE.

Trêve de galimatias;
Je m'en défie & me rappelle,

Que vous m'avez tantôt demandé, dans ces lieux,
Si je n'étois pas Isabelle.

L'EPINE.

Oui, mais.... remarquez... je vous prie....
Que c'étoit.... pour m'instruire mieux....
Si vous n'étiez pas Mélanie.

MELANIE.

Hom, hom! de tout ceci, je ne sai que penser.
Mais ma sœur est long-tems, & je vais la presser.

SCENE VI.

L'ÉPINE, *seul.*

Le fâcheux interrogatoire,
Morbleu, que je viens de subir!
Ce n'est pas sans effort que je viens d'en sortir,
Encor n'est-elle pas trop portée à me croire.
Mais Lucinde en personne ici porte ses pas.
C'est elle, pour le coup, je ne m'y trompe pas.

SCENE VII.

L'EPINE. Lucinde.

Je viens savoir de la part de mon Maître,
S'il peut, Mademoiselle, en ce moment paroître,
Et jouir du bonheur de vous voir sans témoin.

LUCINDE.

Oui, courez l'avertir.

L'EPINE.

J'y vole.

Mais le voici lui-même, il m'épargne ce soin.
(*à part en s'en allant.*)
Je n'ai plus rien à faire, & j'ai rempli mon rôle.

SCENE VIII.

LÉANDRE, LUCINDE.

LUCINDE.

JE vous attends, Monsieur, le papier à la main.
Secondez mon transport lyrique.
Exécutons ensemble un morceau tout divin,
J'entends parler de la musique.
Elle est nouvelle, elle est unique.
Vous en serez charmé.

LÉANDRE.

Vous en êtes l'Auteur ?

LUCINDE.

Juste, vous venez de le dire.

LÉANDRE.

Sans contredit, d'avance je l'admire.

LUCINDE.

Je ne dis rien des vers; car ils sont de ma sœur.
Ils sont entre nous deux d'une misere extrême.

LÉANDRE.

Tant mieux, vous savez qu'à présent
On ne prend plus garde au Poëme,
Et pour qu'il n'ôte rien à la gloire du chant,
Il n'est pas mal qu'il soit méchant.
Mais concertons sans tarder davantage.
Je vais goûter un bonheur des plus doux.
Ah ! Quel plaisir pour moi de chanter votre ouvrage,
Et de le chanter avec vous !

LUCINDE.

Tenez, voilà votre Partie.

LEANDRE.

Bon.

LUCINDE.

Le feu de la Ville eſt dépeint par mes ſons.
Vous, vous êtes Daphnis, & moi, je ſuis Sylvie.
L'un & l'autre enchantés des jeux que nous voyons,
Nous admirons de compagnie.

LÉANDRE.

Nous ne nous quittons pas, & mon ame eſt ravie.
Allons, m'y voilà, commençons.
(*Il chante.*)
Eſt-ce l'effet de la magie ?
Ou de l'art des mortels eſt-ce l'heureux pouvoir ?
Des clartés de la nuit la vue eſt éblouie,
Et des globes des Cieux je vois l'onde embellie.
Un ſpectacle plus beau jamais ne ſe fit voir.
Dieux ! Qu'il eſt doux pour moi ! J'y ſuis près de Sylvie.

LUCINDE *chante.*

Fixez vos yeux ſur ce Palais charmant ;
Et regardez, Daphnis, cette étincelle ;
Vous l'allez voir dans un moment
Y répandre l'éclat d'un vaſte embraſement.

LÉANDRE *chante.*

Ainſi le regard d'une belle
Met tout en feu dans le cœur d'un Amant.
Des jeux d'Amour c'eſt l'image fidèle.

LUCINDE *parle.*

Souvent ſon cœur brûlé tout le premier
Des feux que ſon regard allume,
A le ſort de l'Artificier,
Qu'embraſe & que conſume
Le ſalpêtre avec le bitume,
Que ſes mains viennent d'employer.

LÉANDRE *parle.*

De ce péril, à tort votre eſprit tremble.
Lorſque l'amour aſſortit nos ardeurs,
Et fait jouer ſa mine dans nos cœurs,

Il eſt doux de ſauter enſemble.

LUCINDE *chante.*

Quel prodige nouveau!
Le feu diſpute
Les couleurs au pinceau.
Il peint, il exécute,
Il trace en beau
Le plus parfait tableau.

LÉANDRE *chante.*

L'Amour de même en notre ame
D'un objet vainqueur,
Avec des traits de flamme
Peint l'éclat flatteur.

LÉANDRE & LUCINDE *enſemble.*

Quel vaſte globe de lumiere
De ſes feux répand les amas!
Du Dieu du jour eſt-ce la ſphere
Qui vient de deſcendre ici-bas?

De feux quelle ſource brillante!
Quels objets de flamme étincelante!
De l'Olympe c'eſt le tableau.
Ah! Rien n'eſt ſi beau!

LÉANDRE *parle.*

Et vraiment cet *Ah* me ravit, m'enchante.
Belle Lucinde, qu'il peint bien
La ſurpriſe toujours conſtante,
Et le cri du Pariſien?
(Il répete avec Lucinde: Ah! Rien n'eſt ſi beau!)

LUCINDE *chante.*

L'Amour ſemblable
A ce ſoleil radieux,
Répand une lumiere aimable,
Et brille d'un feu gracieux.
Sa clarté ſuprême
Fait trouver les cieux
Dans les yeux

De

De ce qu'on aime.

LÉANDRE *chante.*

La gerbe foudroyante
Peint les efforts,
Les transports,
Les fureurs,
Les horreurs,
Qu'éprouvent les cœurs
Que l'Amour enchante.
Il est l'image effrayante
Du chagrin noir,
Du désespoir
Que leur ardeur enfante ;
Des combats,
Du fracas,
Et des éclats
Qui naissent de leurs débats.
Mais quelle nuit profonde
Succede au feu qui disparoît !
Le calme regne sur l'Onde,
Tout est éteint, tout se tait.

LUCINDE *chante.*

Amans, voilà la destinée
Du feu qui vous séduit ;
Votre flamme, dès qu'elle est née,
Eclate, fait grand bruit.
Mais cette ardeur empressée,
Qui d'abord nous éblouit,
Hélas ! est bientôt passée.
Tout est éteint dans une nuit.

LÉANDRE & LUCINDE *ensemble.*

L'Amour où [*mon ame* / *votre ame*] *est livrée*
Sera [*tout-à la fois* / *-t-il à la fois*] *ardent & délicat.*

Je jure / *Jurez-moi*] *que sa durée*
Egalera son éclat.

SCENE IX.

LÉANDRE, LUCINDE, GÉRONTE.

GERONTE, *à Lucinde.*

De quelle mélodie insolente,
Ma fille, faites-vous retentir ma maison ?
Vous êtes bien impertinente
D'aller contre mon ordre & contre la raison.
Qui l'ose exécuter avec vous ? C'est Léandre.
Léandre, juste Ciel ! O meurtre ! O trahison !
A cette perfidie aurois-je dû m'attendre ?

LUCINDE, *à part.*

La surprise & la peur ont glacé tous mes sens.

LÉANDRE, *à part.*

Je n'avois pas prévu ce contre-tems funeste.

GERONTE, *à Léandre.*

Comment donc ? Vous venez céans
Pratiquer l'art maudit d'un chant que je déteste ?
Vous venez pervertir le goût de mes enfans ?

LÉANDRE.

Monsieur....

GERONTE.

Vous me jouez ce tour des plus sanglans,
Vous, que je regardois comme un ami sincere ;
Comme un des plus grands Partisans
De la bonne Musique, elle qui m'est si chere !

LÉANDRE.

Daignez....

GERONTE.

Vous que j'aimois comme mon fils enfin.

LÉANDRE.

Mais ayez donc, Monſieur, la bonté de m'entendre.

GERONTE.

Vous, que je prétendois faire au plutôt mon gendre ?
O Ciel! Quel étoit mon deſſein!
Par un aveuglement étrange autant que triſte,
J'allois chez moi, j'allois mettre un Anti-Lulliſte,
C'eſt-à-dire, placer un ſerpent dans mon ſein!

LÉANDRE.

Monſieur, calmez vos ſens, & m'écoutez, de grace.
Du bon chemin rien ne peut m'écarter.
Ce que j'en fais eſt pour mieux exciter,
Mademoiſelle, à ſuivre votre trace.

GERONTE.

Quoi! Le morceau qu'ici....

LÉANDRE.

C'eſt pour l'en dégoûter,
Que je viens de l'exécuter:
Pour lui faire ſentir le ridicule extrême
Du goût Italien qu'elle aime.

GERONTE.

Seroit-il bien poſſible!

LÉANDRE.

Oui, pour n'en plus douter,
Un moment daignez écouter.

(*Il chante le morceau de la Gerbe foudroyante, & le charge beaucoup.*

(*à Lucinde, après avoir chanté.*)

Hem! Vous ſentez, Mademoiſelle,
Combien cette Muſique eſt perfide & cruelle,
Sous ſes accords chargés, la nature gémit.

LUCINDE.

Elle a de l'harmonie.

LÉANDRE.

Ah! Ce n'eſt qu'un vain bruit.

GERONTE.

C'eſt un charivari, rien n'eſt plus miſérable.

LEANDRE.

C'eſt un cahos de ſons, dont le grand nombre accable;
Il étourdit les ſens, ſans rien peindre à l'eſprit.

GERONTE.

Oui, ce diſcours eſt véritable.

LÉANDRE.

Préſentement, Monſieur, jugez ſi ces accens,
Et la façon dont je les rends,
Doivent vous alarmer, & ſont faits pour ſéduire.

GERONTE.

Non, j'avois pris le change, & n'ai plus rien à dire.
Pardonnez, je vous prie, à ma vivacité.
C'eſt un écart où ma jetté
Mon zele ardent pour le chant que j'admire.
En faveur du motif vous devez l'oublier.
C'eſt à moi maintenant de vous remercier.
Pour corriger ma fille, on ne peut mieux s'y prendre.
Continuez, mon cher Léandre,
Cultivez le bon goût au ſein de ma maiſon.
Je veux qu'à l'avenir vous y donniez le ton,
Et que de vos conſeils tout le monde y profite.

LEANDRE, *à part.*

Courage; & de deux, paſſons vîte
A notre troiſieme leçon.

Fin du ſecond Acte.

ACTE III.

SCENE PREMIERE.

ISABELLE, LUCINDE.

ISABELLE.

CE que vous venez de m'apprendre
Me paroît singulier, vraiment.

LUCINDE.

J'ai frémi quand mon Pere est venu nous surprendre.

ISABELLE.

Votre amant, de ce pas, s'est tiré joliment.

LUCINDE.

Mon amant ! Vous usez d'un terme qui me pique,
Et c'est blesser les loix de notre arrangement ;
Dites plutôt, mon confrere en Musique.

ISABELLE.

J'ai tort.

LUCINDE.

Mais dans ce jour, ma sœur,
Admirez avec moi quel est mon sort flatteur !
Celui qui me distingue, & que je considere,
Est l'ami parfait de mon Pere,
Qui veut, par un bonheur qu'à peine je conçoi,
Le choisir pour son gendre, il l'a dit devant moi.

ISABELLE.

Et sans peine, entre nous, votre cœur le préfere ?
Sa figure.....

LUCINDE.

Il est vrai qu'elle est faite pour plaire;
Mais ma raison agit bien plus que mon penchant.
Si par moi dans le fond la chose est souhaitée,
C'est que plus que tout autre il a le goût du chant,
Et qu'étant mariés, l'on est plus à portée
De profiter....

ISABELLE.

Certainement,
Vous raisonnez fort juste, & je vous rends justice.

LUCINDE.

Ce n'est point un mari que je veux....

ISABELLE.

Non, vraiment;
Vous ne cherchez uniquement
Qu'un jeune habile homme, qui puisse
Fortifier votre talent.

LUCINDE.

C'est ce que je veux justement.

ISABELLE.

De votre heureuse destinée
Je sens d'autant plus la douceur,
Que je viens, puisqu'il faut vous ouvrir tout mon cœur,
D'éprouver dans cette journée
Le même contre-tems & le même bonheur.

LUCINDE.

Avec l'objet de votre estime
On vous a donc surprise aussi?

ISABELLE.

Oui, ma sœur, mais loin qu'aujourd'hui
Mon Pere m'en ait fait un crime,
Il a paru charmé de le trouver chez lui.
L'amitié les unit du nœud le plus intime.

LUCINDE.

Rendons grace au hazard, il est de nos amis.
Cet heureux incident doit exclure Damis.

ISABELLE.

Ma sœur, j'ai tout lieu de l'attendre,
Mon pere doit, ce soir, m'entretenir
Sur un sujet, dit-il, qui me fera plaisir.
C'est, je n'en doute point, cela qu'il veut m'apprendre.

LUCINDE.

Rien n'est plus fortuné, je m'en réjouis fort.
La pauvre Mélanie, elle seule est à plaindre.
On lui prépare un triste sort;
Mais comment ferons-nous, si l'on veut la contraindre ?
Nous avons fait serment de prendre son parti.

ISABELLE.

Oh! dans cette occasion-ci,
Qu'elle tâche, sans nous, de se tirer d'affaire.
N'allons pas sottement indisposer mon pere.
Nous sommes bien, tenons-nous-y,
Le bon sens nous en fait une loi nécessaire.
On doit sacrifier, cela n'est pas douteux,
Le bonheur d'une seule à l'intérêt de deux.

LUCINDE.

Cette raison me frappe; elle est victorieuse:
Nous rendrions d'ailleurs notre sort plus fâcheux,
Sans rendre sa fortune heureuse.
Mais il est tard. Partons, il faut nous dépêcher.
L'Opéra sera plein: nous serons mal placées.
Les paroles, ma sœur ?

ISABELLE.

Ah! Je les ai laissées
Sur ma table tantôt, & je cours les chercher.



SCENE II.

LUCINDE, L'ÉPINE.

LUCINDE.

VOus entrez à propos; allez dire à Léandre
Que je m'en vais à l'Opéra ;
Qu'il ne manque pas de s'y rendre,
Qu'à coup sûr il m'y trouvera.
(*Elle part.*)

SCENE III.

L'ÉPINE, *seul.*

JE crois qu'elle aura beau l'attendre.
Elle & sa sœur aînée ont eu déja leur tour,
C'est à présent celui de Mélanie.
Il attend pour venir lui faire ici sa cour,
Que l'une & l'autre soit sortie.
Je dois m'en informer & puis l'en avertir.
Je suis sûr de Lucinde : à l'égard d'Isabelle,
A l'Opéra la suivra-t-elle ?
Je n'en sai, ma foi, rien ; reste à m'en éclaircir.
Il faut qu'adroitement j'interro[illegible].
Bon, la voilà qui vient comme je le souhaite.



SCENE IV.

LÉPINE, LISETTE.

L'EPINE.

LA vielle à la main ! Elle arrive gaîment.
Chacun dans ce logis exerce son Talent.
Ah ! de grace, Mademoiselle,
Daignez suspendre un seulement
Les doux sons de votre vielle.
Dites-moi seulement....
(*Lisette joue en l'interrompant.*)

L'EPINE.

Là, rien qu'un mot, je vous supplie,
Pour aller voir cet Opéra nouveau
Isabelle est-elle partie ?
(*Lisette joue toujours.*)

L'EPINE.

Vous me régalez-là d'un fort joli cadeau,
Et vous en jouez comme un Ange.
Mais, Isabelle.... Ah ! quelle rage étrange !
Lisette redouble sans dire mot.)

L'EPINE.

Je vais battre des mains pour la faire cesser.
(*Il bat des mains.*)
Mes applaudissemens la font recommencer.
Pour converser avec une pareille folle,
Je ne vois qu'un parti : faisons la capriole.
Pour signaler votre art, allons, n'épargnez rien.
Je vais faire briller le mien.

(*Lisette joue toujours en sautant, & l'Epine la poursuit en dansant.*)

SCENE V.

LÉANDRE, L'ÉPINE, LISETTE.

LÉANDRE, *à l'Epine.*

PArle donc, es-tu fou? Quelle ardeur te transporte?

L'EPINE, *dansant.*

Les Talens, Monsieur, les Talens.

LÉANDRE.

Comment donc?

L'EPINE, *toujours dansant.*

C'est l'amour des Talens qui m'emporte.

LÉANDRE.

Mais il te convient bien, maraud, lorsque j'attends,
De danser....

L'EPINE, *dansant encore.*

Comme vous ils entraînent l'Epine,
Sur-tout quand il entre céans.

LÉANDRE.

Dis, Lucinde....

L'EPINE, *continuant à danser.*

Oui, Monsieur, leur pouvoir me lutine;
Ils ont percé dans ces lieux séduisans,
Jusques dans l'anti-chambre où leur fureur domine.

LÉANDRE.

Veux-tu?....

L'EPINE.

Vous voyez bien cette aimable coquine,
Elle en posséde d'étonnans.

LÉANDRE.

Veux-tu bien me répondre?

L'EPINE.

Il le faut avouer;
Ils sont rares dans une fille.

Lisette sait danser aussi bien que jouer,
Et jamais elle ne babille.
Daignez un peu, Monsieur, l'interroger, pour voir.

LÉANDRE.

C'est le parti que je vais prendre;
Mais tu me le paieras ce soir.
(*à Lisette.*)
Ayez, ma belle enfant, la bonté de m'apprendre
Si Lucinde n'est pas allée à l'Opéra?

L'EPINE.

Ah! voyez donc comme elle répondra!
(*Lisette joue & s'en va.*)

SCENE VI.

LÉANDRE, L'ÉPINE.

LÉANDRE.

CEtte fille est vraiment d'un plaisant caractere,
Il faut que....

L'EPINE.

Non, jamais votre effort ne fera
Ce que tout le mien n'a pu faire.
Ici, depuis une heure entiere,
Monsieur, je l'interroge en vain:
Je n'en ai pu tirer, pour toute repartie,
Que trois airs de vielle avec un saut badin.
Pour Lucinde, je sai qu'elle est déja partie.

LÉANDRE.

L'Epine, en est-tu bien certain?

L'EPINE.

Oui, je suis sûr, Monsieur, qu'elle est sortie,
Car elle-même me l'a dit;
Et, qui plus est, elle vous prie
De l'aller trouver.

C 6

LÉANDRE.

Il suffit,
Je suis content.

L'EPINE.

Mais, Isabelle ?...

LÉANDRE.

Elle est à l'Opéra. J'ai pour garant fidele,
J'ai ce billet qu'elle m'écrit.
Pour comble de fortune,
Géronte y doit aller aussi.
Comme je crains sa présence importune,
J'attens qu'il ne soit plus ici,
Pour voir en liberté l'aimable Mélanie.

L'EPINE.

Par elle vous voulez couronner la partie :
Mais Lucinde, Monsieur, vous parle par ma voix.
De l'aller joindre elle vous presse.

LÉANDRE.

Sa sœur en fait autant par une lettre expresse ;
Mais je ne puis pas, à la fois,
Les contenter toutes les trois.
J'ai d'une exactitude extrême,
Satisfait Isabelle, à qui j'avois promis.
A Lucinde au moment précis,
L'Epine, j'ai tenu ma parole de même.
J'ai trop d'honneur pour tromper la troisieme.
Rien n'égale en ce point ma ponctualité ;
Elle tient même de l'austérité.
Un principe que j'ai de tout tems adopté,
Est qu'en amour comme en affaire,
Il faut de l'ordre, & de la probité.

L'EPINE.

Oh ! selon moi, la vôtre est des plus admirables ;
En même tems à trois filles aimables
Vous gardez la fidélité.
Un véritable amant différemment la prouve.

LÉANDRE.

Mais, tu me mets à tort au nombre des amans:
Songe que je ne suis qu'amateur des Talens
Que j'aime à cultiver par-tout où je les trouve.

L'EPINE.

Ce commerce est pour vous un des plus amusans:
Mais satisfera-t-il ces trois objets charmans?
Et croyez-vous, Monsieur, que leur pere l'approuve?

LÉANDRE.

S'il l'approuve, l'Epine? Oh! vraiment je le croi.
Il fait plus, il m'en presse, il me le recommande,
Et des mêmes Talens il est plus fou que moi.
Il veut qu'en sa maison ils donnent seuls la loi,
Tant dans son cœur cette fureur est grande.

L'EPINE.

Mais le pouvoir de ces Talens maudits,
Fera tourner la tête aux trois quarts de Paris.
A chaque instant, dans toutes les familles,
Dans tous les rangs, & dans tous les états,
Quels ravages ne font-ils pas?
Que de femmes, Monsieur, & que de pauvres filles
Se laissent prendre à leurs traîtres appas!
Que d'époux pervertis! La force enchanteresse,
D'un gosier brillant & flatteur,
Fait préférer le fard au teint de la jeunesse,
Et l'artifice à la candeur;
Négliger la beauté, dédaigner la sagesse:
Fait triompher le vice, & même la laideur.

LÉANDRE.

On fait des plus beaux dons les plus mauvais usages;
Et des Talens tu cites les abus.
Mais ces mêmes abus prouvent leurs avantages,
Puisqu'ils ont sur nos sens des charmes absolus,
Même dans des sujets les moins dignes d'estime.
Juge, sur nos esprits justement prévenus,
Jusqu'où va leur pouvoir, & leur droit légitime,
Quand ils se trouvent répandus

Sur des objets qu'un vrai mérite anime !
Négliger leur fecours, ou bien le dédaigner,
Eſt le défaut des plus honnêtes femmes ;
Quand ce n'eſt que pour eux qu'elles peuvent régner.
Pour fixer leurs maris, pour captiver leurs ames,
C'eſt le ſeul art, s'il en eſt un.
Le plus bel œil, ſans eux, eſt bientôt importun :
D'une conduite réguliere,
Sans eux l'ennui devient le fruit le plus commun.
Dans leur étude néceſſaire
Eſt renfermé le don d'amuſer & de plaire :
On leur doit l'agrément de la ſociété ;
Et pour ſe rendre aimable, il faut ſuivre leurs traces.
Les mœurs font la vertu, les traits font la beauté.
Et les Talens forment les graces.

L'EPINE.

Souvent auſſi, Monſieur, ils forment en détail
Le grand art & le jeu de la minauderie ;
L'exercice de l'éventail,
Le regard en deſſous, modeſte agacerie,
La fureur de pincer ſa levre de corail,
De ſes dents pour montrer l'émail,
Le rire plein d'affetterie,
Les airs penchés & tel autre attirail,
Avant-coureurs certains de la coquetterie.

LÉANDRE.

La beauté que j'attends ici
N'eſt pas telle ; mais la voici.



SCENE VII.

LÉANDRE, MÉLANIE.

MELANIE.

AH ! nous pouvons enfin nous parler ſans obſtacle ,
Mon pere & mes deux ſœurs ſont allés au ſpectacle.
Moi , je vous avourai que je n'y vais jamais ,
Que pour y voir danſer dans les Ballets.

LÉANDRE.

J'adore comme vous la danſe ;
Rien n'égale ſon éloquence.
Les pas expriment plus cent fois que les diſcours.
Quand on emprunte leur ſecours ,
La converſation n'eſt jamais languiſſante.
Ah ! ce coulé la releve toujours.

MELANIE.

Et ce pas de côté la rend intéreſſante.
Celle qui parle aux yeux eſt la plus amuſante.

LÉANDRE.

Pour commencer notre entretien flatteur ,
En arrivant d'abord je vous ſalue
En brillant & leſte danſeur ,
Qui fixant avec grace une amoureuſe vue
Sur tous les mouvemens de ſa jambe tendue ,
Eſt ſon premier admirateur.

MELANIE.

Et moi , je vous reçois avec l'air de grandeur
Qu'étalent à nos yeux nos danſeuſes illuſtres ,
De qui les bras par leur hauteur
Semblent vouloir toucher & dépendre les luſtres.

LÉANDRE.

Ce développement annonce que mon cœur
Va devant vous dévoiler ſa langueur.

MELANIE.

Ce mouvement ſoudain qu'un trouble feint anime,
Prouve au moins que je ſai bien jouer la pudeur.

LÉANDRE.

Chaſſez une injuſte frayeur.
Ce pas de loure vous exprime
La plus parfaite & la plus tendre eſtime.

MELANIE.

Et je répons à cet aveu diſcret,
Par quatre pas de menuet.

LÉANDRE.

Vous mépriſez ma flamme ſérieuſe;
Puiſque vous n'aimez pas la danſe langoureuſe,
Je vais plus vivement marquer mon feu ſecret.
(*Il fait la pirouette & pluſieurs jettés battus.*)

MELANIE.

Je redoute un amour ſi vif & ſi coquet.
Adieu, je ſuis à tire d'aile,
Et j'imite en courant le vol de l'Hirondelle.

LÉANDRE.

Cruelle! vous fuyez, mais vos efforts ſont vains;
Pour vous punir d'une telle incartade,
Je vous pourſuis, je vous atteins,
Et je vous ferme les chemins
Par une gargouillade.

MELANIE.

Je ne puis plus marcher. Que vais-je devenir?
Dans ce danger preſſant ne perdons point la tête.
Puiſqu'on m'empêche de courir,
Il faut bien, malgré moi, que tout court je m'arrête.
Mais ne reſtons point ſans agir.
Pour voltiger, ſi je n'ai plus d'eſpace,
Par mes mines du moins tâchons de le fléchir.
Regardons le contour de ce bras plein de grace,
Il vous dit tendrement: Eſt-ce donc par l'audace
Que l'on parvient à ſe faire chérir?

LÉANDRE.

Je ſuis vaincu moi-même, & vous demande grace:
Par la ſeule douceur je veux vous attendrir ;
Par mille petits ſoins j'eſpere y réuſſir.
Mes pieds auprès de vous ne tiennent point en place.
Mon cœur eſt tranſporté ! Que je baiſe ce bras.

MELANIE.

Le baiſer ! doucement, ce n'eſt pas là un pas.

LÉANDRE.

C'eſt une expreſſion, il en faut dans la danſe.
Je puis d'ailleurs le baiſer en cadence.
Ah !
(*Il lui baiſe le bras en danſant.*)

MELANIE.

Taiſez-vous, petit badin,
Mon cœur en eſt ému, ma vertu s'en offenſe.
Vous m'avez fait un vrai chagrin.

LÉANDRE.

Votre pudeur a tort, dites-lui de ſe taire.

MELANIE.

Je me fâcherois à la fin !
Reſpectez mieux la bienſéance.

LÉANDRE.

Mes moindres pas ſont ſoumis à ſon frein ;
Et juſques dans mes ſauts je mets de la décence.

MELANIE.

Le danſeur qu'elle guide eſt le plus ſéducteur.

LÉANDRE.

Je vais donc employer ſon coloris flatteur.

MELANIE.

De ce pas-là j'admire l'élégance.

LÉANDRE.

De celui-ci regardez la douceur.

MELANIE.

Qu'il eſt tendre ! Ah ! je ſens qu'il me ravit le cœur !
Je combats vainement ſa puiſſance ſecrete.

LÉANDRE.

O ciel ! Eſt-il bien vrai ? Suis-je votre vainqueur ?

MELANIE.
Cette attitude-là vous marque ma défaite.
LÉANDRE.
Que mon bonheur eſt doux ! Que ma joie eſt parfaite !
Et que ma victoire a d'éclat !
Je vais la célébrer par un double entrechat.
MELANIE.
Non, modérez plutôt l'ardeur qui vous domine.
Soyez vainqueur modeſte, & triomphez ſans bruit.
Si l'amour-propre où votre cœur incline,
Veut célébrer un bien qui le ſéduit,
Que ce ſoit par une ſourdine.
LÉANDRE.
Ainſi qu'un papillon, je vole ſans fracas.
Mon eſſor eſt rapide, & l'on ne l'entend pas.
MELANIE.
Vous imitez par l'inconſtance
Ce même papillon dont le vol eſt ſi doux.
LÉANDRE.
Par mes pas ſeulement j'imite ſon ſilence.
Si l'on me voit voler, ce n'eſt qu'autour de vous.
(*Il voltige autour d'elle.*)
MELANIE.
Et moi je voltige incertaine....
La raiſon me retient, & le penchant m'entraîne.
Tantôt je ſuis mon inclination,
Et je cede tantôt à la réflexion.
L'amour veut triompher ; l'effroi vient le combattre.
Il me fait reculer trois pas.
LÉANDRE, *lui tendant la main.*
Ah ! Dans le même inſtant pour en avancer quatre,
L'amour vous préſente mon bras.
MELANIE.
J'accepte avec plaiſir le ſecours qu'il m'envoie.
Léandre, enfin vous l'emportez ;
Et cette main que vous me préſentez
Me ramene au penchant dont je deviens la proie.

LÉANDRE.

Vous comblez mon raviſſement!
Par un doux entrelacement,
Que de notre union nos bras peignent la joie!
Et par nos pas, que nos pieds, tour à tour,
Tracent en l'air divers chiffres d'amour.

SCENE VIII.

LÉANDRE, MÉLANIE, LUCINDE.

LUCINDE.

Vous formez un tableau dont j'admire la grace.
L'attitude eſt parlante, & je viens l'applaudir.

MELANIE.

Qui vous oblige donc ſi-tôt à revenir?

LUCINDE.

Nous n'avons pas trouvé de place.
Pour vous, vous employez fort bien votre repos:
Vous avez vos raiſons pour reſter ſolitaire:
Et la Danſe particuliere
Vous paroît préférable aux Ballets généraux.
(à Léandre.)
Pour vous, Monſieur, je dois vous faire une querelle.
Votre tems eſt bien pris pour danſer avec elle?

LÉANDRE, *bas à Lucinde.*

Ah! De grace, ne dites rien.

LUCINDE.

Raſſurez-vous, ma ſœur eſt dans ma confidence,
Ce que j'en fais eſt pour un bien.
Vous avez tous les deux bientôt fait connoiſſance?

MELANIE.

Vous même, à ne vous rien nier,
Vous parlez à Monſieur d'un air bien familier?

LÉANDRE, *bas à Mélanie.*

Pour votre gloire, ici ne faites rien paroître.

MELANIE.

Non, non; ce point par moi veut être démêlé.
Votre ton me surprend.

LUCINDE.

Il est tel qu'il doit être.

MELANIE.

Vous avez donc l'honneur de le connoître?

LUCINDE.

Oui vraiment, c'est celui dont je vous ai parlé.

MELANIE.

Quoi! Votre chanteur est Léandre?

LUCINDE.

Il vous a déja dit son nom?

MELANIE.

Lucinde, quelle trahison!
Autant qu'elle m'étonne, elle va vous surprendre.
Ce beau Musicien qui vous donne le ton,
Est mon maître à danser, puisqu'il faut vous l'apprendre.

LUCINDE.

Ah, le coquet!

MELANIE.

Ah, le frippon!

SCENE IX.

LÉANDRE, MÉLANIE, LUCINDE, ISABELLE.

ISABELLE.

LÉandre, je vous cherche, & je suis très-ravie
De vous trouver présentement ici.

LUCINDE.

Isabelle le nomme, & le connoît aussi!

ISABELLE.

Je puis parler devant Lucinde & Mélanie,
Elles savent notre secret.
Je sors d'avec mon pere, & sur votre sujet,
Il vient de s'expliquer d'une façon charmante.
Son amitié pour vous est surprenante;
Et pour en resserrer plus fortement les nœuds,
Son ame impatiente
Veut que l'hymen, ce soir, nous unisse tous deux.

MELANIE.

Vous comptez être son épouse ?

ISABELLE.

Oui; vous ne devez pas en paroître jalouse,
C'est le bel-esprit qui me sert.

MELANIE.

Il ne vous sert pas seule, & j'ai droit d'y prétendre,
C'est mon homme du Bal.

LUCINDE.

Et celui du Concert.

ISABELLE.

Ce discours me passe à l'entendre,
Je n'ai jamais rien vu de tel !
Mais c'est donc l'homme universel ?

LUCINDE.

Pour moi, je n'y puis rien comprendre.

MELANIE.

Vous chantez, vous dansez, & vous faites des Vers !
C'est réunir, Monsieur, trop de talens divers.

ISABELLE.

Mais quel est donc l'espoir où votre esprit se fonde ?
Et quel rôle ici faites-vous ?

LEANDRE.

Mais, celui d'un homme du monde.
Sans faire des talens une étude profonde,
Il doit prendre la fleur de tous,
Et choisir, pour y faire un progrès convenable,
Et se former un goût qui ne soit pas commun,

Une Maîtresse dans chacun.

LUCINDE.

Mais la méthode est admirable!
Et le voile est charmant pour sa légéreté.

LÉANDRE.

C'est un devoir indispensable,
Dont le monde lui fait une nécessité.
Il faut, pour le former, plus d'un talent aimable,
Comme pour composer un bouquet agréable,
Il faut plusieurs sortes de fleurs.
On y doit marier, par un adroit mélange,
Qui fasse sortir les couleurs,
L'œillet & la grenade, avec la fleur d'orange,
Vous rassemblez toutes les trois,
Les différentes fleurs dont mon cœur a fait choix.

MELANIE.

Mes sœurs & moi, nous sommes la grenade,
La fleur d'orange, avec l'œillet
Dont Monsieur forme son Bouquet
Pour réveiller son goût malade.
C'est beaucoup d'honneur qu'il nous fait!

ISABELLE.

Apprenez qu'en voulant effleurer chaque chose,
Vous prenez un mauvais parti.
Il vaut mieux ignorer, qu'être instruit à demi.

LÉANDRE.

A votre sentiment souffrez que je m'oppose.
Trop de savoir fait un pédant,
Et l'extrême ignorance un sot impertinent,
De qui l'entretien nous assomme.
Un peu de tout est justement
La devise de l'honnête homme.

LUCINDE.

On n'a qu'à l'écouter; il n'aura jamais tort.

ISABELLE.

Pour moi, je ne sai plus que dire.

MELANIE.

Je voudrois contre lui me fâcher & très-fort,
Mais inutilement, il eſt fait pour ſéduire.

SCENE DERNIERE.

LÉANDRE, MÉLANIE, LUCINDE, ISABELLE, GÉRONTE.

GERONTE.

JE viens dans ce moment, je viens hâter les nœuds
Qui vont nous rendre tous heureux.
Mon cher Léandre, en épouſant ma fille,
Vous ferez le bonheur de toute ma famille.

LÉANDRE.

L'honneur que je reçois flatte mes plus doux vœux,
Et me voir votre gendre eſt un bien où j'aſpire.
Mais l'embarras du choix, puiſqu'il faut vous le dire,
Tient mes eſprits, Monſieur, dans la perplexité.
Pardonnez à l'aveu, plein de ſincérité,
Que je ſuis forcé de vous faire.
Tout m'en fait dans ce jour une loi néceſſaire.
Je l'avoue à ma honte, aux traits de la beauté
J'ai toujours eu le cœur inacceſſible.
C'eſt pour les Talens ſeuls que je ſuis né ſenſible.
Je leur rends tour à tour, un hommage aſſidu.
La Danſe, la Muſique, avec la Poéſie.
Regnent également ſur mon ame aſſervie,
Et tiennent mon goût ſuſpendu.
Chacune de ces Demoiſelles
Poſſede un de ces dons dans un degré divin.
Voilà ce que j'admire en elles,
Et voilà ce qui rend mon eſprit incertain.

GERONTE.

Mais j'ai choisi pour vous : Isabelle est l'ainée,
Et ma main vous l'a destinée.

ISABELLE.

Non, je renonce aux droits des ans.
Il n'est pas question de leur prééminence.
Il s'agit aujourd'hui de celle des Talens.
Ils se trouvent en concurrence.
Je ne dispute ici que pour l'honneur du mien.

LUCINDE.

Je ne dois pas céder en rien.
La gloire de mon art s'y trouve intéressée.

MELANIE.

Attendez, il me vient une bonne pensée.
De finir la dispute, elle m'offre un moyen
Qui paroît le plus simple, & même le plus sage.
Pour juger quel Talent doit avoir l'avantage,
Et couronner l'une de nous,
Il faut qu'en lice ils entrent tous.
Si vous voulez l'approuver l'une & l'autre,
Chacune nous pouvons faire briller le nôtre,
Tout à l'heure dans un Ballet
Dont j'ai conçu le plan & qui vient au sujet.
Ce sont les trois Muses Rivales,
Differentes de goût, mais en mérite égales.
Celles dont mon art a fait choix,
Sont Melpomene, Erato, Terpsichore,
Qui se disputent à la fois,
L'honneur de soumettre à leurs loix
Un génie agréable & plus léger encore.
(*à Isabelle.*)
Vous serez *Melpomene*, & Lucinde *Erato*;
Moi, je serai la Muse de la danse;
Léandre, le Genie enclin à l'inconstance

Qui volera tout autour du *trio.*
Celle de nous dont l'art & la puissance,
Près d'elle fixerônt ce Sylphe favori,
Obtiendra la victoire, & l'aura pour mari.

GERONTE.

Je trouve cette idée heureuse,
Et je donne mon agrément
D'avance à la victorieuse.

LUCINDE.

Sans balancer un seul moment
J'accepte le parti, sûre que la victoire
Va bientôt, par mes soins, pencher en ma faveur.

ISABELLE.

J'y consens aussi de bon cœur,
Et j'espere y trouver ma gloire.

LÉANDRE.

Moi, je suis sûr d'y trouver mon bonheur.

La Piece dénoue par une Pantomime, où l'on voit d'abord Melpomene endormie. Plusieurs Songes volent autour d'elle, & veulent empêcher le Génie qui paroît, d'approcher du Trône où elle repose. Melpomene se réveille, écarte les Songes, & le Génie lui fait tendrement l'aveu de sa passion, & se jette à ses genoux; il a le bonheur de la fléchir. Elle l'arme du Poignard tragique, à la faveur duquel il met en fuite les Songes jaloux, & tous deux vont se placer sur le même Trône. On entend une symphonie qui annonce l'arrivée d'Erato. Le Génie inconstant se sent attirer par ces nouveaux sons, & quitte Melpomene pour suivre la Muse de l'Harmonie, qui va s'asseoir avec lui sur un siege de gazon. Les Suivans d'Erato célebrent sa victoire en dansant au son de la flûte dont le Génie joue. Cette symphonie est interrompue par une beaucoup plus vive, qui caractérise la Muse de la Danse. Terpsichore paroît au milieu de sa Cour en formant une contre-danse. Le Génie ne peut ré-

des

aux

de ses deux

par le Genie,



LE POUVOIR
DE
LA SYMPATHIE,
COMÉDIE.

ſiſter à l'aſcendant vainqueur du plus ſéducteur des Talens. Il abandonne Erato, & ſe livre tout entier aux charmes du Terpſichore, qui triomphe de ſes deux ſœurs. La Fête finit par un Tambourin danſé par le Génie, & par la Déeſſe des Entrechats.

F I N.



LE POUVOIR

DE

LA SYMPATHIE,

COMÉDIE.

ACTEURS.

CLITANDRE.

DORANTE.

LA BARONNE.

JULIE.

HORTENCE.

LE COMTE.

La Scene est dans la Maison de la Baronne.



LE POUVOIR DE LA SYMPATHIE,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, DORANTE.

DORANTE.

QUEL est le nœud fatal dont on veut nous lier !
Par le bisarre effet d'un hazard singulier,
Tu brûles pour Julie, & l'on me la destine :
J'aime secrétement Hortense sa cousine,
Et tu viens en ces lieux pour être son époux !

CLITANDRE.

Tes vœux sont écoutés, ton destin est trop doux :
Mais moi, j'ose aimer, qui ? Je frémis quand j'y pense;

La fille du Marquis, elle qui dès l'enfance
Ne prononce & n'entend mon nom qu'avec horreur !
De son pere & du mien l'implacable fureur,
Et l'intérêt, plus fort que le sang qui nous lie,
De ma proche parente ont fait mon ennemie;
J'ai tout à redouter de cette inimitié.

DORANTE.

Je sai que ton amour en doit être effrayé.
D'autres te flatteroient, mais j'ai trop de franchise.
La haine des parens ne quitte jamais prise;
Dans la sienne sur-tout ton pere est endurci.
Tu ne verras jamais le Comte radouci;
Son fier ressentiment suffit pour t'en convaincre,
Et la mort du Marquis n'a pu même le vaincre.

CLITANDRE.

Epargne-toi le soin d'augmenter mon effroi.
Qui connoît & qui craint son courroux plus que moi?
Avant que de me rendre à Rennes chez ma tante,
Moi-même, agent fatal de sa fureur constante,
Au fond de la Bretagne, eh, n'ai-je pas été,
Pour remplir les projets de son cœur irrité,
Et pour y recouvrer des titres que j'abhorre,
Et dont il veut s'armer contre ce que j'adore.
Pardonnez, contre vous si j'ai fait un tel pas.
Julie, alors mon cœur ne vous connoissoit pas.
Ce n'est pas que le Comte ait tort dans sa colere.
Non, mon amour n'est point injuste envers mon pere.
Jamais courroux ne fut mieux fondé que le sien,
Et sa cause a d'ailleurs le bon droit pour soutien.
Il est né généreux, doux, humain, sans caprice;
Mais son malheur, causé par la seule injustice,
A, de son caractere, altéré la douceur,
Et les siens l'ont forcé d'imiter leur rigueur.
Il est certains revers dont l'atteinte bizarre
Rendroit la bonté même inflexible & barbare

DORANTE.

Il est vrai qu'il a vu, contre toute raison,

Revêtir son cadet des biens de sa maison,
Et que son frere a mis le comble à cet outrage,
En s'armant contre lui de tout son avantage.

CLITANDRE.

Ce n'est là de ses maux qu'une foible moitié:
Un trait qui doit bien plus exciter la pitié,
Un trait, par sa noirceur unique, épouvantable,
Qui rend sa haine juste autant qu'inexorable;
C'est celui dont je vais t'instruire en ce moment.
Mon aïeul s'attira jadis imprudemment,
Pour un vain droit de chasse, une affaire fatale
Qui faillit à causer sa ruine totale.
Pour l'éteindre, il paya vingt mille écus comptans,
Et la chose survint dans un si cruel tems
Que n'ayant pu trouver cet argent nécessaire,
Il fallut l'emprunter d'une main usuriere:
Par des lettres de change enfin il s'engagea;
Mon pere, alors majeur, pour lui les endossa,
Et remplit le devoir d'un fils sensible & tendre.
Il en fut bien payé! Le devoit-il attendre?
Mon aïeul meurt un an après ces billets faits,
Et frustre de ses biens le Comte à son décès.
Le Marquis son cadet, le croiras-tu, Dorante?
Dans le tems qu'il obtient sa dépouille éclatante,
Le laisse dans l'horreur d'un tel engagement.
On assigne mon pere, & faute de paiement,
On saisit sa personne, en prison on le traîne,
Et son frere a pour lors la rigueur inhumaine
De l'y laisser languir dans un état honteux.
Lié cruellement par ces billets affreux
Dont ce frere a lui seul recueilli le salaire,
Il faut, pour les payer, que mon malheureux pere
Vende sa légitime; & par la pauvreté,
Rachete durement sa triste liberté.

DORANTE.

Un procédé si noir paroît presqu'incroyable;
De tant de dureté peut-on être capable?

CLITANDRE.

Juge, après cet affront qui l'a fait vivre errant,
Si je puis condamner son courroux éclatant.
Tu sais que plus une ame est noble & bien placée,
Et plus quand on l'offense, elle paroît blessée.
Le mal comme le bien s'y grave avec des traits
Qui, plus forts que le tems, ne s'effacent jamais.

DORANTE.

Clitandre, ce discours qui rend ton pere à plaindre,
Fait voir en même tems qu'il en est plus à craindre.
Ton malheur est certain, il m'alarme beaucoup;
Je vois qu'il va causer le mien par contre-coup.

CLITANDRE.

Je me consolerois dans ma disgrace extrême,
Si j'avois, comme toi, le cœur de ce que j'aime;
Si j'osois espérer....

DORANTE.

Non, ne l'espere pas;
C'est un cœur ennemi que jamais tu n'auras.

CLITANDRE.

Ah! Flatte-moi plutôt pour adoucir ma peine,
Flatte-moi, par pitié, d'une espérance vaine.
Dis-moi qu'elle m'a vu sans montrer de courroux,
Qu'elle a même pour moi des regards assez doux.

DORANTE.

Moi, je te trahirois en parlant de la sorte;
La vérité sur moi, fut toujours la plus forte.
Ta cousine t'a fait un accueil des plus froids;
Et s'il faut en juger par tout ce que je vois,
Son cœur cache en secret....

CLITANDRE.

N'en dis pas davantage.
Tu déchires le mien par ce cruel langage.
Je n'ai jamais connu d'ami plus accablant!
Malheureux mille fois qui t'a pour confident.
L'amitié d'ordinaire est douce & consolante,
Mais la tienne est toujours dure & désespérante;

Elle porte avec soi le découragement,
Doute toujours du bien, & voit le mal plus grand.

DORANTE.

Plus je t'estime, & plus je dois être sincere;
De toutes les vertus c'est la plus nécessaire.

CLITANDRE.

C'est plutôt un défaut, & des plus révoltans,
Quand on l'a, comme toi, toujours à contre-tems.

DORANTE.

On ne sauroit jamais placer mal la franchise;
En tous lieux, à toute heure, apprens qu'elle est de mise.

CLITANDRE.

L'est-elle quand tu dois ménager ma douleur?

DORANTE.

L'art des ménagemens est celui d'un flatteur.
Mais on vient, c'est Julie.

CLITANDRE.

En la voyant je tremble!

DORANTE.

Ton cœur peut s'éclaircir, & je vous laisse ensemble.

SCENE II.

CLITANDRE, JULIE.

CLITANDRE, *à part.*

AU trouble de mes sens j'ai peine à commander!

JULIE.

Voilà Clitandre seul. Il craint de m'aborder.
Rentrons; je dois moi-même éviter sa présence.

CLITANDRE.

Vous fuyez mon abord; je vois qu'il vous offense.

JULIE.

Moi, Monsieur: j'aurois tort; ce seroit sans sujet.

CLITANDRE.

Mon nom seul contre moi vous prévient en secret.

JULIE.

De tous nos démêlés vous n'êtes point blâmable.
Et ma prévention seroit déraisonnable.

CLITANDRE.

Mon pere vous poursuit ; sa fureur, à vos yeux,
Doit rendre, avec raison, tout son sang odieux.

JULIE.

Je dois croire plutôt que sa haine sévere
A passé dans son fils.

CLITANDRE.

Non, Madame, au contraire,
Je condamne l'excès de son aversion,
Et je recherche en tout votre approbation.
Vous savez que je dois être l'époux d'Hortense ;
Je vais dans peu de jours, voir par cette alliance,
Serrer les nœuds du sang qui m'unissent à vous,
Et, par là, ce lien m'en deviendra plus doux.
Je ne sai de quel œil vous verrez une chaîne
Qui va nous rapprocher.

JULIE.

Mais, Monsieur, avec peine.

CLITANDRE.

Avec peine.

JULIE.

Oui, vraiment, de ma Tante, à regret,
Je vous verrai le gendre.

CLITANDRE.

Ah ! votre cœur me hait,
Je n'en puis plus douter !

JULIE, *à part.*

Que viens-je de lui dire !

CLITANDRE.

Votre air me le confirme, & la haine transpire.
Je lis dans vos regards, à travers leur douceur,
Un fond d'aversion.

JULIE.

Vous lisez mal, Monsieur.

CLITANDRE.

Pourquoi donc de plus près craindre de m'être unie ?

JULIE.

Je la suis déja trop par le sang qui nous lie.

CLITANDRE.

Ciel ! Quel aveu cruel ! Il me remplit d'effroi !

JULIE.

Je romprois votre hymen, s'il dépendoit de moi,
Il révolte mes sens, & mon cœur s'en irrite ;
Le parti qui me reste est celui de la fuite.
Adieu.

CLITANDRE.

Je suis perdu !

SCENE III.

DORANTE, HORTENSE, CLITANDRE.

HORTENSE, *à Dorante.*

NOn, non, vous avez tort,
Et jamais sur ce point nous ne serons d'accord.
Trop de sincérité choque par sa rudesse,
Nuit, en croyant servir, & devient mal-adresse ;
Nous fait haïr des grands, mépriser des petits,
Et nous rend le fléau de nos meilleurs amis.
Oui, Monsieur, croyez-m'en, je suis une étourdie,
Qui vous parle raison sous l'air de la folie.

DORANTE.

Vous me parlez raison ? Ah ! J'en suis enchanté.

HORTENSE.

Pourquoi donc, s'il vous plaît ?

DORANTE.

Mais, pour la nouveauté.

HORTENSE.

Vous montrez de l'eſprit, la choſe eſt auſſi rare.

DORANTE.

J'en ai trop dit, peut-être, & le feu qui s'empare....

HORTENSE.

Non, c'eſt le ton que j'aime, & je hais la fadeur.
Mais j'apperçois Clitandre: il eſt triſte & rêveur.

DORANTE.

Il ſort d'avec Julie, & ſon air fait connoître
Qu'il n'eſt pas ſatisfait.

CLITANDRE.

Je n'ai pas lieu de l'être.

DORANTE.

Je te l'avois bien dit.

HORTENSE.

Gardez-vous d'écouter
Ses diſcours.

DORANTE.

Mais pourquoi voulez-vous le flatter?
Il ne peut être aimé.

HORTENSE.

Sur quelles conjectures
L'oſez-vous décider?

DORANTE.

Sur des preuves très-ſûres.
Le préjugé d'abord de l'éducation
S'éleve fortement contre ſa paſſion.

HORTENSE.

Il n'a point de pouvoir ſur l'eſprit de Julie;
Et pour ſuivre la haine, elle eſt trop accomplie.
Le ſang parle plutôt dans le fond de ſon cœur.

DORANTE.

L'apparence détruit un diſcours ſi flatteur.

HORTENSE.

L'apparence eſt pour lui de toutes les manieres.

DORANTE.

L'air dont il eſt reçu ne le témoigne gueres.

HORTENSE.

Il ne peut l'être mieux. Sa douceur marque aſſez....

DORANTE.

Sa douceur ne dit rien.

HORTENSE.

Ses égards....

DORANTE.

Sont forcés.
Dès qu'elle voit Clitandre, elle n'eſt plus la même,
Sa gaité diſparoît.

HORTENSE.

Bon, ſigne qu'elle l'aime.

DORANTE.

Son front en même tems ſe couvre de rougeur.

HORTENSE.

C'eſt l'amour qui le peint de ſa vive couleur.

DORANTE.

C'eſt plutôt le dépit.

HORTENSE.

Croyez-m'en l'un & l'autre,
Mon ſexe eſt connoiſſeur beaucoup plus que le vôtre.

DORANTE.

Mais que lui-même ici diſe la vérité.

CLITANDRE.

Sa haine, devant moi, n'a que trop éclaté.

HORTENSE.

L'eſprit facilement croit tout ce qu'il redoute.

CLITANDRE.

Son entretien fatal ne m'en laiſſe aucun doute.

HORTENSE.

Que vous a-t-elle dit de ſi déſeſpérant?

CLITANDRE.

Ce qu'on peut témoigner de plus déſobligeant.

HORTENSE.

Quoi donc?

CLITANDRE.

Qu'elle voyoit d'une ame mécontente
Que j'allois devenir le gendre de sa tante.

HORTENSE.

Elle n'approuve pas, dites-vous, notre hymen ?

CLITANDRE.

Elle est au désespoir de voir que ce lien
Rapproche nos maisons.

DORANTE.

Un aveu si sincere
Prouve-t-il qu'elle hait ?

HORTENSE.

Ce discours au contraire
Montre qu'elle a pour lui de l'inclination,
Et sert à m'affermir dans mon opinion ;
L'amour seul lui fait voir cet hymen avec peine.

DORANTE.

Non, non, sa répugnance est l'effet de sa haine.

CLITANDRE.

(*à Hortense.*) (*à Dorante.*)
Vous me rendez l'espoir. Tu combles ma terreur.
Qui convaincra mes sens ?

HORTENSE.

Moi, pour votre bonheur.
Il n'offre jamais rien dans un jour favorable.
Je montre les objets par leur face agréable.
Il portera toujours l'effroi dans votre cœur ;
Moi, je le remplirai d'un espoir séducteur.
Se peut-il sur le choix que votre ame balance ?
Il est le désespoir ; je suis la confiance.

CLITANDRE.

Je ne balance plus ; & mon cœur, dans ce jour,
Se range du côté qui flatte son amour.

DORANTE.

Il en sera la dupe.

HORTENSE, *à Clitandre.*

Allez, il a beau dire,

Je veux vous rendre heureux, laissez-moi vous conduire.

DORANTE.

Oh ! Pour le coup, mon cher, ton bonheur est certain ;
Dors dans un plein repos, il est en bonne main.

HORTENSE.

Dorante, là-dessus treve de raillerie,
Très-sérieusement je réponds de Julie :
Je sai qu'elle a déja de l'estime pour lui.
Que ne suis-je, du Comte, aussi sûre aujourd'hui !
Je crains sur le portrait que m'en a fait ma mere.
Pour désarmer son cœur, parlez, qu'allons-nous faire ?

DORANTE.

Rien. Vos efforts unis ne sauroient le domter.

HORTENSE.

Oh ! jamais, selon vous, on ne doit rien tenter.
Quand la foudre menace, il faut courber sa tête,
Et, les deux bras croisés, attendre la tempête :
Mais votre exemple ici ne peut m'intimider.
J'imagine un moyen que je veux hazarder ;
C'est de mettre au plutôt, dans votre confidence,
Ma mere adroitement.

DORANTE.

Quelle est votre imprudence

CLITANDRE.

Vous ne pouviez trouver un moyen plus heureux.
La paix a toujours fait le sujet de ses vœux.
Elle a, pour rapprocher le cœur de ses deux freres,
Employé constamment tous ses efforts sinceres,
Et dans leurs démêlés, eu le don peu commun,
D'être chere à tous deux sans en trahir aucun.

HORTENSE.

Je compte réussir.

DORANTE.

Je suis sûr du contraire.

HORTENSE, *à Clitandre*.

Reposez-vous sur moi, je gagnerai ma mere ;
Votre pere l'écoute, elle le fléchira.

DORANTE.

Jamais, Mademoiselle, elle ne le vaincra.
Fera-t-elle par l'art de deux ou trois journées,
Ce que n'a pu l'effort de plus de vingt années?
Vous bravez le danger, je vous le fais sentir.

HORTENSE.

Oui, sans donner jamais les moyens de le fuir.
Dans tous les incidens que le sort nous suscite,
Vous voyez le revers, jamais la réussite;
Elle paroît toujours impossible à vos yeux.
Vous n'avez de la foi qu'aux succès malheureux.
J'entens ma mere, allez....

CLITANDRE.

Je sors plein d'assurance.

DORANTE.

Je pars plus amoureux, mais j'ai moins d'espérance.

SCENE IV.

LA BARONNE, HORTENSE.

LA BARONNE.

QU'avez-vous donc, ma fille, & pourquoi soupirer?

HORTENSE.

Je voudrois.... Mais je crains de vous le déclarer.

LA BARONNE.

Parlez, que craignez-vous?

HORTENSE.

Je crains votre reproche.

LA BARONNE.

Verriez-vous en tremblant votre hymen qui s'approche?

HORTENSE.

Mais....

LA BARONNE.

Mais, expliquez-vous.

HORTENSE.

Il m'alarme en effet.

LA BARONNE.

Auriez-vous pour l'hymen quelque dégoût fecret?

HORTENSE.

Je ne dis pas cela, ma mere. Mais Clitandre....
J'ai peur de vous fâcher.

LA BARONNE.

Non, je veux tout apprendre.

HORTENSE.

Puifqu'il faut découvrir mon appréhenfion,
Clitandre n'a pour moi nulle inclination.

LA BARONNE.

Ce nœud la formera.

HORTENSE.

Non, il n'eft pas poffible.

LA BARONNE.

Pourquoi?

HORTENSE

Son cœur y met un obftacle invincible.
Du courroux de fon pere, il n'a point hérité.
Les charmes de Julie ont foumis fa fierté.
Il en eft très-épris.

LA BARONNE.

Ma furprife eft extrême!
De qui le favez-vous?

HORTENSE.

Je le fai de lui-même.

LA BARONNE.

Je fuis dans l'embarras.

HORTENSE.

Mais dans un cas pareil,
Si vous vouliez, ma mere, écouter mon confeil;
De tout raccommoder il vous feroit facile.

LA BARONNE.

Voyons, je le fuivrai, s'il me paroît utile.

HORTENSE.

Pour le bien de la chofe, il faudroit fimplement,
De notre double hymen changer l'arrangement.

LA BARONNE.

Qu'entendez-vous par là? J'ai peine à vous comprendre.

HORTENSE.

Mais vous pourriez unir Julie avec Clitandre;
Et Dorante....

LA BARONNE.

J'entends; je vous le donnerois.

HORTENSE.

Pour le bonheur commun je me facrifierois.

LA BARONNE.

L'effort eft noble & grand. L'aimez-vous?

HORTENSE.

Non, ma mere;
Mais il m'eftime fort, & je le confidere.

LA BARONNE.

Vos lumieres, vraiment, éclairent mon efprit;
Et comme je le dois, j'en ferai mon profit.

HORTENSE.

Ce que je vous en dis, & vous devez m'en croire,
Eft pour mon intérêt moins que pour votre gloire.

LA BARONNE.

Oh, je le crois.

HORTENSE.

Julie époufant mon coufin,
A tous les différens mettroit pour jamais fin.
Je fonge en même tems qu'une union fi fage,
De vos prudentes mains feroit l'heureux ouvrage.
Ces nœuds où l'on verroit briller votre bon cœur,
Vous feroient dans le monde infiniment d'honneur.

LA BARONNE.

Le foin que vous prenez de ma gloire m'enchante.
C'eft vraiment un tréfor qu'une fille prudente.
Ce confeil eft par moi d'autant plus admiré,
Qu'un motif généreux vous l'a feul infpiré.

Vos avis désormais régleront ma conduite,
Et je rendrai justice à tout votre mérite.

HORTENSE.

Ma mere, parlez-vous bien sérieusement ?
Et puis-je me flatter ?

LA BARONNE.

N'en doutez nullement.
Allez, & de ma part, avertissez Clitandre ;
Je prétends sans témoins lui parler, & l'entendre ;
Lui-même il m'apprendra ses sentimens secrets ;
Et de vous consulter j'aurai l'honneur après.

HORTENSE, *en s'en allant.*

Le discours de ma mere est assez équivoque,
Et de moi, dans le fond je crois qu'elle se moque.

SCENE V.

LA BARONNE, *seule.*

MA fille a prétendu me surprendre, & j'en ris.
Je ne formerai point de nœuds mal assortis.
Je veux que ma bonté pour elle & pour Julie,
Aille plus loin encor que son étourderie.
Clitandre.... Mais il vient, & son sort m'attendrit.
Sur moi les malheureux ont le premier crédit.



SCENE VI.

CLITANDRE, LA BARONNE.

LA BARONNE.

Mon frere est en chemin, il vient de me l'écrire.
Monsieur, voici sa lettre, & je dois vous la lire.
(*Elle lit.*)

Je prends la poste au moment où je vous écris, pour unir Clitandre à votre fille. Je compte que ce mariage sera d'autant plus avantageux pour elle, que je vais incessamment rentrer dans la possession des biens dont on m'avoit injustement privé. Mon fils a heureusement entre ses mains les Titres qui prouvent incontestablement que ces biens me sont substitués, & que mon pere par conséquent, n'a pu les donner à mon frere à mon préjudice. Mon sort n'est plus douteux, & je suis rétabli dans mes droits sans le secours des Juges.

(*à Clitandre après avoir lu.*)
Vous voilà consterné. Parlez en cet instant;
Pourquoi donc ce billet vous afflige-t-il tant ?
J'attendois de la joie, & non de la tristesse.
Plaindriez-vous, Monsieur, le destin de ma niece ?

CLITANDRE.

Oui, je crains sa ruine, elle fait ma douleur,
Et je mourrai plutôt que d'en être l'auteur.
Des cruautés des siens elle n'est point coupable :
Ses charmes, ses vertus, son caractere aimable,
Tout parle en sa faveur, & mon juste chagrin.....

LA BARONNE.

Vous parlez en amant, beaucoup plus qu'en cousin.

CLITANDRE.

Il est vrai, puisqu'il faut vous découvrir mon ame,
Pour elle je ressens la plus ardente flamme.

Votre cœur offensé par un si libre aveu,
Peut-être blâmera l'ardeur....

LA BARONNE.

Non, mon neveu.
Quoiqu'un aveu pareil ait lieu de me surprendre,
Et qu'il m'ôte l'espoir de vous avoir pour gendre,
Mon intérêt doit être écouté le dernier;
Et mon cœur à vos feux veut tout sacrifier.
Je vous dirai bien plus, vous m'en voyez ravie.
Cet amour dès long-tems, fait ma plus chere envie.

CLITANDRE.

Puisque vous l'approuvez, daignez le protéger.

LA BARONNE.

La paix, le bien commun, tout m'y doit obliger.
Si je puis parvenir à vous donner Julie,
L'union par ce nœud se verra rétablie.
Cette gloire me flatte, & le plus grand des biens,
Est pour moi d'assurer celui de tous les miens.
Je ne vous cache pas que mon frere m'alarme;
Son ame est endurcie, & rien ne la désarme.
Mais je redoublerai près de lui mon effort,
Adieu. Si son courroux est toujours le plus fort,
Vous trouverez du moins en moi, pendant ma vie,
Tout l'appui d'une mere, & les soins d'une amie.

SCENE VII.

CLITANDRE, *seul.*

QUel excès de bonheur! mes sens sont transportés.
Ma surprise & ma joie égalent ses bontés.



SCENE VIII.

HORTENSE, CLITANDRE.

LA curiofité près de vous me ramene.
Que vous a dit ma mere ?

CLITANDRE.

Elle entre dans ma peine ;
Sa bonté, qui plus eft, approuve mon ardeur,
Et doit près de mon pere agir en ma faveur.

HORTENSE.

Tout de bon !

CLITANDRE.

Le fuccès furpaffe mon attente.
Vous aviez préparé fon ame bienfaifante ;
Et je crois vous devoir un bien fi furprenant.

HORTENSE.

Mon art fait réuffir tout ce qu'il entreprend.
Je n'étois pas d'abord contente de ma mere ;
Et l'air de fes difcours m'a paru peu fincere.
Mais je me fuis trompée, & fon goût fuit le mien.
Elle ne peut mieux faire, & je la conduis bien.
Ai-je tort à préfent d'être fi confiante ?
Que j'aurai de plaifir à confondre Dorante !

CLITANDRE.

Ma coufine, voilà d'heureux commencemens.
Mais Julie....

HORTENSE.

Eh bien, quoi ?

CLITANDRE.

M'alarme en ces momens.

HORTENSE.

Je vous ai déja dit que je répondois d'elle.

Soyez sûr du succès, si-tôt que je m'en mêle.
Vous pouvez hardiment lui déclarer vos feux.
J'ai des pressentimens qu'ils seront très-heureux.

CLITANDRE.

J'ai lieu d'appréhender.

HORTENSE.

Votre crainte est blâmable.
C'est mon jour de raison, je dois être croyable.

CLITANDRE.

Du discours de tantôt mon cœur est agité.

HORTENSE.

Oh, vous l'avez, Monsieur, fort mal interprété;
Et je viens de parler à Julie elle-même.
Vous lui faites, dit-elle, une injustice extrême.
Elle ne sent pour vous ni haine, ni mépris;
Rien n'est plus vrai, Monsieur, que ce que je vous dis.
Je la vois qui revient.

SCENE IX.

HORTENSE, CLITANDRE, JULIE.

HORTENSE.

Approchez, ma cousine,
Je ne puis détromper Clitandre, qui s'obstine
A penser, malgré moi, que vous le haïssez.
Détruisez son erreur.

JULIE.

Mais vous m'embarrassez,
Je ne sai que répondre.

CLITANDRE.

Et je ne sai que croire.

HORTENSE.

De votre réunion je veux avoir la gloire:

Pour la mieux affermir, Julie, en cet inſtant,
Monſieur, doit vous apprendre un ſecret important.
Je ne badine point, l'affaire eſt des plus graves;
Songez que de vos vœux nous ſommes tous eſclaves.
Dans vos mains ſont remis nos communs intérêts;
Vous pouvez d'un ſeul mot décider de la paix;
Et de notre deſtin arbitre ſouveraine,
Eteindre ou conſacrer le flambeau de la haine.
Adieu.

SCENE X.

JULIE, CLITANDRE.

JULIE.

MAis ce diſcours, m'étonne & m'interdit,
Je n'en puis concevoir le motif ni l'eſprit.

CLITANDRE.

Daignez dans ce moment, daignez, belle Julie,
Tourner les yeux vers moi, vous ſerez éclaircie.
Dans mon air ſuppliant, dans mon trouble expreſſif,
De ce même diſcours vous tirez le motif:
Et pour vous l'expliquer tout eſt d'intelligence,
Tout vous dit mon ſecret, juſques à mon ſilence.

JULIE.

Mon ame juſqu'ici n'a pu le pénétrer.

CLITANDRE.

Paroître devant vous, c'eſt vous le déclarer.
Mon tranſport le dévoile, & pour vous en inſtruire,
L'Amour dans mes regards a pris ſoin de l'écrire.

JULIE.

Qu'apprends-je?

CLITANDRE.

Cet aveu révolte vos eſprits,
De l'avoir proféré, moi-même je frémis.

J'aurois

J'aurois caché mes feux malgré leur violence ;
Mais mon malheur me force à rompre le silence.
On prépare des nœuds dont gémit mon amour,
Pour les former, mon Pere arrive dans ce jour,
Et c'est le seul moment que j'ai pour vous le dire.

JULIE.

Chaque mot que j'entends ne sert qu'à m'interdire.

CLITANDRE.

Prononcez mon arrêt, je l'attends en tremblant.

JULIE.

Je ne puis.

CLITANDRE.

Mon destin de vous seule dépend.

JULIE.

De moi ! Vous m'étonnez, Clitandre.

CLITANDRE.

De vous-même.

JULIE.

Puis-je croire ?...

CLITANDRE.

Oui, Julie est mon Juge suprême,
L'excès de vos rigueurs, ou de votre bonté,
Va faire mon malheur ou ma félicité.
Votre haine est pour moi le coup le plus terrible ;
Si j'en suis accablé, mon supplice est horrible.

JULIE.

S'il faut pour châtiment que vous soyez haï,
Je sens que dans ce jour vous serez mal puni.

CLITANDRE.

Quoi, votre cœur pour moi ne ressent nulle haine ;

JULIE.

Non, il a trop souffert d'une guerre inhumaine.
Ce cœur qui vous estime, & qui vous est uni,
Voit en vous un parent, & non un ennemi.

CLITANDRE.

Mon bonheur est trop doux, mais il seroit extrême
Si votre ame y pouvoit voir un amant qu'elle aime.

JULIE.

Avoir sans nul courroux écouté votre feu,
Eh ! N'est-ce pas du mien vous avoir fait l'aveu ?
Une autre eut fait paroître une fierté contrainte :
Mais mon ame sincere abhorre en tout la feinte ;
Et quand l'amour est pur, on ne doit point rougir,
Ni de le déclarer, ni de le ressentir.

CLITANDRE.

Dieux ! Quel ravissement, & quel comble de gloire !
Je ne puis l'exprimer, & j'ai peine à le croire.
Nos cœurs heureusement se sont donc rencontrés ?
Le Ciel, pour les unir, les avoit préparés.
Dès le premier abord vos regards m'enchanterent.

JULIE.

Et dès le premier jour les vôtres me toucherent.

CLITANDRE.

L'hymen d'Hortense alors me remplit de frayeur.

JULIE.

Dorante me jetta dans la même terreur.

CLITANDRE.

Mon cœur jura de fuir un nœud si redoutable.

JULIE.

Et le mien en secret fit un serment semblable.
Sur votre hymen tantôt quand vous m'avez parlé,
Malgré moi, devant vous, mon cœur s'est décelé.

CLITANDRE.

Qu'avantageusement vous détrompez ma flamme !
Ce qui faisoit ma peur, charme à présent mon ame.

JULIE.

Heureuse sympathie !

CLITANDRE.

Accord plein de douceur,
Qui d'une paix prochaine est le garant flatteur !
Julie à mon desir ne fera point contraire.

JULIE.

Plût au Ciel qu'il n'eût pas plus à craindre d'un Pere !
Je ne puis y penser qu'avec frémissement.

CLITANDRE.

Ah ! n'empoisonnez point un instant si charmant ;
Ne livrons nos esprits qu'à la seule espérance.
Vos charmes souverains, le tems, notre constance,
La Baronne & ses soins triompheront de lui.

JULIE.

Rentrons, je vais moi-même implorer son appui.
Puisse-t-elle fléchir le courroux qui l'entraîne.
Eh ! Le cœur des parens est-il fait pour la haine ?
Peut-elle si long-tems y faire son séjour ?
Je sens trop par le mien qu'il est né pour l'amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

JULIE, *seule.*

REspirons. Mon ardeur n'est plus si malheureuse :
On m'aime, & j'ai pour moi ma tante généreuse.
Je viens de lui parler ; graces à sa bonté,
L'espérance renaît dans mon cœur enchanté.
Cher Clitandre, avec vous, quoi ! je serois unie,
Et nous étoufferions la discorde ennemie !
Par l'hymen & l'amour tous nos jours enchaînés,
Dans le sein de la paix couleroient fortunés,
Et j'aurois le bonheur de fléchir votre pere !
Où vais-je m'égarer ? Et qu'est-ce que j'espere ?
Pour oser me flatter d'un bien si séducteur,
Sans l'avoir jamais vu, je connois trop son cœur.
Je sai que du Marquis il poursuit la famille :
Il détestoit le Pere, il doit haïr la fille.
Mais quel est ce vieillard ? Qu'il a l'air imposant !
Je me sens pénétrer de crainte en le voyant.



SCENE II.

LE COMTE, JULIE.

LE COMTE, *sans voir Julie.*

Enfin, après dix jours de fatigue & de peines,
Ma course est terminée, & me voilà dans Rennes,
Où mon esprit doit être à tous égards content.

JULIE, *à part.*

Dieu! Ne seroit-ce pas mon oncle qu'on attend?

LE COMTE, *sans voir Julie.*

Je brûle de revoir dans mon impatience.
La Baronne ma sœur, après douze ans d'absence.

JULIE, *à part.*

La Baronne sa sœur! Ah! Je n'en doute plus.
Ces mots comblent l'effroi de mes sens éperdus.
C'est le Comte.

LE COMTE, *à part appercevant Julie.*

Quelle est cette jeune personne?
Sa douceur me prévient, & sa beauté m'étonne.
Il faut que ce soit-là la fille de ma sœur;
Certain air de famille en assure mon cœur;
Et pour ne pas l'en croire, il frappe trop ma vue.

JULIE, *à part.*

Plus il m'observe, & plus je sens mon ame émue;
Son regard cependant n'est pas d'un ennemi.

LE COMTE, *à part.*

Parlons-lui, pour me voir dans ma joie affermi.
(*haut.*)
Ne me trompé-je point, en vous croyant ma niece?

JULIE, *d'un air tremblant.*

Oui, Monsieur, je la suis.

LE COMTE, *l'embrassant.*

Mon cœur plein de tendresse

Ne s'étoit pas mépris dans son pressentiment.

JULIE.

Pardonnez, mais mon ame est dans l'étonnement.

LE COMTE.

Vous étiez dans l'enfance à mon dernier voyage.
Quel air doux & modeste! Il a tant d'avantage,
Qu'il me fait oublier tout mon ressentiment,
Et me fait souhaiter de vous voir promptement
Changer le nom de niece en celui de ma fille.

JULIE.

Quel bonheur!

LE COMTE.

Il sera plus grand pour ma famille,
Clitandre vous a vue, il doit presser ces nœuds,
Et de vous posséder il sera trop heureux.

JULIE.

Je ne puis exprimer ma joie.

LE COMTE.

Adieu, ma niece.
Pour embrasser ma sœur, un instant je vous laisse;
Je vais lui faire part de mon ravissement,
Et de votre hyménée avancer le moment.

SCENE III.

JULIE, *seule*.

Quel heureux changement! Dieu! J'ai peine à le croire.
Sans combattre, je viens d'obtenir la victoire,
Et le cœur de mon oncle a prévenu le mien.
Ma tante, j'en suis sûre, est l'auteur d'un tel bien,
Il faut qu'elle ait écrit en secret à son frere:
Ses lettres ont eu l'art de vaincre sa colere,
Elles ont disposé son ame en ma faveur,
Et je leur dois sans doute un accueil si flatteur.

SCENE IV.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE.

AH ! Clitandre, je ſuis au comble de la joie.
Rien n'eſt égal au bien que le Ciel nous envoie.
Votre pere....

CLITANDRE.

Achevez !

JULIE.

Ma vue en arrivant.
Loin de me témoigner ſa haine en m'abordant,
Il a fait éclater la plus vive tendreſſe,
Dès que j'ai, devant lui, dit que j'étois ſa niece.
Il eſt prêt à combler nos deſirs les plus doux,
Et veut que ſans délai vous ſoyez mon époux.

CLITANDRE.

Qu'entends-je ! A nos deſirs il ne met plus d'obſtacle ?

JULIE.

Non, Clitandre.

CLITANDRE.

Vos yeux ont donc fait ce miracle !
Par un charme ſecret ils ont en un moment,
Vaincu toute l'aigreur de ſon reſſentiment.
Mais tout leur eſt poſſible, & je ſens par moi-même,
Qu'il n'eſt rien qui réſiſte à leur douceur extrême.

JULIE.

Ma tante, la premiere, a préparé ſon cœur.
Sa bonté....

CLITANDRE.

Non, vous ſeule en avez tout l'honneur.
De vos premiers regards la force enchantereſſe,
A, dans le ſein du fils allumé la tendreſſe;

Il n'eſt pas étonnant que leur pouvoir vainqueur
Ait, dans l'ame du pere, étouffé la fureur.

JULIE.

Je n'ai pas cet orgueil. Mais on vient, c'eſt Dorante;
Je vous laiſſe, & je vais remercier ma tante.

SCENE V.

CLITANDRE, DORANTE.

CLITANDRE.

DOrante, approche, viens, partage mon tranſport;
Un inſtant a changé ma fortune & ton ſort.
Nous allons être heureux contre ton eſpérance.
J'épouſe enfin Julie, & l'on t'accorde Hortenſe.

DORANTE.

Voilà des changemens....

CLITANDRE.

Oui, rien n'eſt plus certain.
Tout conſpire à la fois à combler mon deſtin.
D'abord, ce qui m'enchante, & qui va te ſurprendre,
Julie a pour mes feux le retour le plus tendre.

DORANTE.

Je te reconnois là, tu crois facilement.

CLITANDRE.

C'eſt elle qui m'a fait un aveu ſi charmant,
Ma tante en même tems protege notre flamme.

DORANTE.

S'il eſt vrai.... Mais Hortenſe aura déçu ton ame.

CLITANDRE.

Non, ce que je te dis eſt dans la verité;
Et pour mettre le comble à ma félicité,
Mon pere eſt dans ces lieux, il vient de voir Julie;
Et charmé d'elle, il veut qu'un même ſort nous lie.

DORANTE.

Ton pere a vu Julie ? Il eſt prêt d'approuver ?....
Tu te moques, Clitandre, & tu veux m'éprouver.

CLITANDRE.

Je dis vrai.

DORANTE.

Quand tu veux compoſer une hiſtoire,
Rends-la plus vraiſemblable, & l'on pourra la croire.

CLITANDRE.

C'eſt un fait.

DORANTE.

Tu diras tout ce que tu voudras,
Je répondrai toujours, cela ne ſe peut pas.

CLITANDRE.

Tu me pouſſes à bout, & je perds patience.

DORANTE.

Oh ! Je la perds auſſi. Contre toute apparence,
Le moyen qu'on le croie, en une heure de tems,
Tu plais à ta couſine en dépit du bon ſens ;
Tu retournes l'eſprit d'une tante ſenſée ;
Elle devient l'appui d'une ardeur déplacée ;
Et par un trait encor incroyable à nos yeux,
Tu ſubjugues le cœur d'un pere furieux.
Un inſtant déracine une haine envieillie,
Que dans tous ſes replis vingt ans ont endurcie.
On trouveroit, morbleu, de pareils incidens
Outrés dans un Roman, même des plus Romans.

CLITANDRE.

Mais, bourreau, ce n'eſt point une fable inventée,
C'eſt une vérité par Julie atteſtée.
Elle vient tout à l'heure, &, dans ce même endroit,
De rencontrer mon pere & de lui parler.

DORANTE.

Soit.

CLITANDRE.

Accordes-tu ce point ? Car je veux te convaincre.

DORANTE.

Oui, mon esprit n'est pas si difficile à vaincre :
C'est l'incroyable seul dont il n'est pas d'accord.

CLITANDRE.

Il a paru charmé dès le premier abord.

DORANTE.

Sa beauté l'a frappé. Je le croirois sans peine.

CLITANDRE.

C'est quelque chose encor, que ta bouche en convienne.

DORANTE.

Mon intérêt me porte à te croire aujourd'hui.

CLITANDRE.

Sois donc sûr de l'accueil qu'elle a reçu de lui.

DORANTE.

Il est homme du monde, il se peut qu'à sa Niece,
Par simple bienséance, il ait fait politesse.
Dans son sexe, une fille a toujours un appui;
On doit le respecter même étant ennemi.

CLITANDRE.

Il n'est pas question d'égards, de bienséance,
Il s'agit que le Comte a fait en sa présence
Éclater tout l'amour d'un parent attendri,
Et qu'il veut que je sois au plutôt son mari.

DORANTE.

Oh! voilà justement ce qui n'est pas croyable.

CLITANDRE.

Oui, cet homme est en tout mon fléau redoutable.
Quand le sort me menace, il m'ôte tout espoir.
Il ne m'annonce rien que de triste & de noir;
Et quand je suis heureux, il ne veut pas me croire,
Il traite mon bonheur de ridicule histoire.
Sortons; je suis bien bon de perdre ici mon tems
A le persuader!

DORANTE, *l'arrêtant.*

Mais calme un peu tes sens.
Dis-moi, de qui tiens-tu cette grande nouvelle?

CLITANDRE.

Je la tiens de Julie, & je sors d'auprès d'elle.

DORANTE.

Elle-même t'a dit que ton pere y consent ?

CLITANDRE.

Oui, Dorante éternel, sa bouche en est garant;
Pour la cinquieme fois faut-il te le redire ?
Mais viens voir les apprêts du nœud que je desire,
Ils convaincront tes yeux.

DORANTE, *d'un air froid.*

Puisque tu me le dis,
Je n'objecte plus rien, & je m'en réjouis.

CLITANDRE.

Si tu t'en réjouis, témoigne donc ta joie.
D'un effroi malheureux cesse d'être la proie:
De tes amis par là tu troubles le bonheur,
Tu détruis le tien même en altérant le leur.
Si tu ne parviens pas jusqu'à la confiance,
Ose livrer du moins ton ame à l'espérance.
Goûte, goûte un plaisir qui fait notre soutien:
Le plus doux est souvent dans l'attente du bien.

DORANTE.

Dorante ne sauroit, d'une espérance vaine,
Se flatter comme un sot.

CLITANDRE.

Ah! La tienne est certaine.
Mais fût-elle une erreur, & l'erreur d'un instant,
Ton cœur profiteroit toujours de ce moment;
Et ce seroit autant de minutes volées,
Aux craintes, aux terreurs dans ton sein rassemblées.
D'un chimérique bien l'espoir qui nous conduit,
Devient un vrai bonheur pendant qu'il nous séduit.
Tous nos plaisirs ne sont qu'une heureuse méprise;
Notre opinion seule au fond les réalise;
Et j'aime mieux, en sot, être heureux deux instans,
Que toujours misérable en homme de bon sens.

DORANTE.

Quelqu'agréablement qu'une erreur préoccupe,
J'aurois un vrai regret si j'en étois la dupe.

CLITANDRE.

Tu ne le feras pas dans cette occasion;
Hortense, qui paroît, sera ma caution.

SCENE VI.

HORTENSE, CLITANDRE, DORANTE.

CLITANDRE.

VEnez pour achever de convaincre Dorante,
Car vous savez, sans doute, un bonheur qui m'enchante.
Faisons-le, de concert, rougir de ses frayeurs.

HORTENSE.

Je viens, je viens plutôt augmenter ses terreurs.
Tout est perdu.

CLITANDRE.

Ces mots excitent ma surprise.
Julie a vu mon pere....

HORTENSE.

Ah! C'est une méprise.
Il l'a prise pour moi.

CLITANDRE.

Comment!

HORTENSE.

L'accueil flatteur
Qu'elle a reçu de lui, venoit de cette erreur.
Son ame en ce moment vient d'être détrompée,
Comme d'un coup de foudre elle a paru frappée;
Il a pâli d'abord, ensuite il a frémi,
Et repris par degré le front d'un ennemi.
Son air m'a fait trembler; vous m'en voyez émue,

D'autant plus qu'il veut voir notre union conclue.
J'ai senti ma gaité s'éteindre avec ma voix ;
Et j'ai perdu l'espoir pour la premiere fois.

CLITANDRE.

Je suis pétrifié par ce revers terrible.

DORANTE.

Eh bien, quand je t'ai dit qu'il étoit impossible
Que ton pere approuvât ton hymen prétendu,
Dans mon opinion je m'étois donc déçu ?
Plains-toi présentement que je suis intraitable,
Et qu'à mes yeux toujours le bien est incroyable.
Je pourrois à mon tour, avec plus d'équité,
Te reprocher l'excès de ta credulité.

CLITANDRE.

Qui pouvoit se douter d'une telle disgrace ?

HORTENSE.

Un autre en auroit fait tout autant à sa place.

DORANTE.

Moi, je ne donne pas dans de pareils panneaux.
Et j'ai de trop bons yeux pour jamais croire à faux.
Le Comte m'est connu.

CLITANDRE.

J'ai cru que pour Julie,
Le sang avoit parlé dans son ame attendrie.

HORTENSE.

Je le pensois aussi.

DORANTE.

Fausses préventions !
Que diroit la nature en ces occasions ?
Les bons procédés seuls de la part de nos proches,
Leur conduite envers nous, exempte de reproches,
Ont le droit souverain de parler à nos cœurs.
De Julie un moment les charmes séducteurs ;
Ont pu frapper les yeux & l'ame de ton pere ;
Mais c'étoit là l'effet d'une erreur passagere,
Et son courroux repris en la reconnoissant,
Suffit pour nous prouver la chimere du sang.

CLITANDRE.

Non, rien ne pourra plus désarmer sa colere.

HORTENSE.

Vous devez en trembler, puisque j'en désespere.

DORANTE.

Votre crainte à présent surpasse mon effroi,
Et je vous vois tous deux plus abattus que moi.
Voilà ce que produit le trop de confiance,
Vous vous êtes flattés d'une vaine espérance;
Elle enivroit vos sens, & ses fausses douceurs,
Du coup qui la détruit augmentent les horreurs.
D'une félicité qu'on croyoit peu commune,
Il est dur de passer au sein de l'infortune.
Ces instans de plaisir que tu me vantois tant,
Par un cruel retour, sont payés chérement.
Ils ne m'ont pas séduit. J'ai sur toi l'avantage;
J'ai su par ma raison affermir mon courage;
J'ai prévu mon malheur, j'en suis moins effrayé.
Un revers attendu ne frappe qu'à moitié.

CLITANDRE.

Cesse de m'accabler par un discours semblable!

HORTENSE, *à Dorante.*

Dorante qui me perd n'est pas inconsolable!

DORANTE.

Ah! Je le suis autant que peut l'être un amant.
Mon désespoir n'a pas attendu ce moment;
Depuis un mois entier il éclate sans cesse,
Et j'en cache à présent la moitié par tendresse.
Je tremble plus qu'un autre avant le coup affreux;
Mais quand il est porté je deviens courageux:
Loin de vouloir, Clitandre, insulter à ta peine,
Ma fermeté plutôt veut soutenir la tienne.
Nous pouvons défier les destins ennemis,
Quoique leur courroux tente, il ne peut faire pis;
Et grace au trait fatal qui vient de nous détruire,
Le tems peut nous servir, & ne sauroit nous nuire.

CLITANDRE.

Au même point que moi, tu n'es pas malheureux,
Vous fléchirez pour vous, la Baronne, tous deux.
Mais qui vaincra pour moi, mon pere inexorable!

DORANTE.

Que sait-on? Il ne faut qu'un instant favorable.

CLITANDRE.

Tu nous parlois tantôt sur un différent ton.

DORANTE.

Parce que vous étiez sortis de la raison.
Aveugles dans l'espoir, foibles dans la disgrace,
Le premier vous égare, & l'autre vous terrasse.
Je tâche d'éviter ces dangereux excès;
Rien ne peut m'éblouir ni m'abattre jamais.
Des plus grands biens les maux sont quelquefois les sources,
Et l'extrême malheur est pere des ressources.

HORTENSE.

Des ressources! Ce mot ranime seul mon cœur.
Ma mere, par mes soins....

DORANTE.

Secours foible & trompeur!
La Baronne, sans doute a beaucoup de prudence,
De monde, de bonté, d'esprit, d'expérience;
Mais elle apporte en tout trop de ménagement,
Et, pour le Comte, il faut frapper plus fortement.
La douceur, près de lui, n'est qu'une foible amorce,
Et c'est par la vigueur qu'on peut vaincre la force.

HORTENSE.

Qui l'osera tenter? Le coup est hazardeux:
Ma mere a le droit seul.... Mais ils viennent tous deux;
Ils parlent vivement.

CLITANDRE.

Mon pere est inflexible,
Et je lis mon arrêt dans son regard terrible.

SCENE VII.

LE COMTE, LA BARONNE, HORTENSE, CLITANDRE, DORANTE.

LA BARONNE.

MOn frere, écoutez-moi.

LE COMTE.

Vos soins sont superflus,
Rien ne pourra jamais me fléchir là-dessus ;
Vous me connoissez trop.

LA BARONNE.

Quoi ! votre ame peut-elle
Aux volontés du Ciel, être à ce point rebelle ?
Peut-elle rejetter un accommodement
Qu'a préparé sa main dans cet heureux moment ?
Pour rétablir les droits de l'union bannie,
Le Ciel, à haute voix, vient d'élire Julie,
Et c'est lui qui, l'offrant la premiere à vos yeux,
Pour changer votre cœur l'a conduite en ces lieux.
Votre ame s'est émue en la voyant paroître,
Et vous l'avez aimée avant de la connoître.
Voudriez-vous, du sang démentant le retour,
Pour reprendre la haine, éteindre cet amour,
Sur elle appesantir votre main rigoureuse,
Et rendre pour jamais sa destinée affreuse ?

LE COMTE.

Je suis bien éloigné d'avoir ce sentiment !
Mon courroux n'agira jamais que noblement.
Les titres récouvrés que mon fils doit me rendre,
De mes vœux absolus vont la faire dépendre.
Le bien de mes aïeux va rentrer dans mes mains ;
Je vais être, à mon tour, maître de mes destins.
Mais l'exemple des siens, auteurs de mes disgraces,

Ne sauroit m'obliger à marcher sur leurs traces.
Je veux me rétablir sans m'avilir comme eux.
J'ai vécu trop long-tems au rang des malheureux,
Pour me livrer jamais au vrai plaisir d'en faire,
Et je veux être humain jusques dans ma colere.
Loin d'accabler Julie en tyran odieux,
J'adoucirai son sort même en fuyant ses yeux.
A rentrer dans mes droits je borne ma vengeance.
Le devoir du vainqueur est toujours la clémence.

LA BARONNE.

Ne vous arrêtez pas au milieu du bienfait,
Mon frere, montrez-vous généreux tout à fait:
Unissez dans ce jour Clitandre avec Julie,
C'est un nœud nécessaire, une chaîne assortie
Pour ramener la paix, &, dans notre maison,
Eteindre un démêlé honteux à notre nom.
Rendez-vous aux soupirs d'une sœur qui vous aime,
Un courroux si constant vous fait tort à vous-même;
Il n'a que trop rempli votre esprit irrité,
Le Marquis, au tombeau, doit l'avoir emporté.
Par le tems & la mort il n'est rien qu'on n'oublie.
Je voudrois l'étouffer aux dépens de ma vie:
La nature & le sang vous parlent par ma voix;
Daignez les écouter, & rentrer sous leurs loix.

LE COMTE.

Les miens seuls ont aux pieds foulé ces loix sacrées:
Dans mes plus grands transports je les ai révérées.
Je n'éclaterai point en procédés honteux:
Mais je n'aurai jamais nul commerce avec eux.
J'accorderai la paix, mais jamais d'alliance:
De me vaincre en ce point perdez toute espérance.
Et mon fils doit lui-même applaudir mon dessein.
La guerre trop long-tems a déchiré mon sein,
Et m'a rendu la vie agitée & pénible:
J'en veux finir le cours dans un état paisible,
Ne voir devant mes yeux que des traits consolans,
Dont l'aspect adoucisse en moi le poids des ans.

Je veux, ſur-tout, je veux mettre dans ma famille
Un objet que je puiſſe aimer comme ma fille,
Qui faſſe ma douceur & mon ſouverain bien;
Trouver dans ſa préſence & dans ſon entretien,
Le repos deſiré, cette paix douce & pure,
Où je puiſe l'oubli de ma ſanglante injure.
Je le vois dans Hortenſe, & je m'en applaudis.
Si mon cœur choiſiſſoit la fille du Marquis,
Malgré les dons flatteurs dont le Ciel l'a pourvue,
Elle retraceroit tous les jours à ma vue
L'image des affronts que ſes parens m'ont faits.
Je croirois retrouver, malgré moi dans ſes traits,
Ceux d'un frere cruel dont elle tient la vie,
Et j'y verrois par-là toujours une ennemie.
Mon bonheur & le ſien m'interdiſent ces nœuds;
Ils nous rendroient, ma ſœur, infortunés tous deux.
Je ſignale, en fuyant cette chaîne cruelle,
Moins mon reſſentiment que ma bonté pour elle.

LA BARONNE.

Non, la haine toujours regne dans votre cœur;
Si vous le vouliez bien, vous en feriez vainqueur.

LE COMTE.

Ne me reprochez pas cette haine fatale,
C'eſt un malheur pour moi que nul autre n'égale.
On a contraint mon cœur de haïr malgré lui.
Que dis-je? Dans le fond il n'a jamais haï,
Il n'eſt que pénétré de ſa diſgrace horrible;
Plus il étoit né tendre, & plus il eſt ſenſible.
Au comble des douleurs on l'a fait parvenir,
Et mon reſſentiment n'eſt qu'un dur ſouvenir
Des maux où l'a plongé la cruauté d'un frere,
Et dont j'ai vu ma ſœur ſoupirer la premiere.
Je ne mérite pas d'être blâmé ni craint;
On m'a perſécuté, mon ſort doit être plaint.

LA BARONNE.

Il l'eſt auſſi, mon frere, autant qu'il le peut être,
Et vos malheurs fameux vous ont trop fait connoître,

D'une juste pitié le monde est pénétré ;
Mais c'est peu d'être plaint, il faut être admiré.

DORANTE.

Ce n'est pas là le ton.

LA BARONNE.

Il faut, pour votre gloire,
Obtenir sur vous-même une entiere victoire.
Que mes vœux redoublés, que ma vive douleur,
Hâtent, dans ce moment, ce triomphe flatteur !

DORANTE.

Madame étale là des sentimens louables ;
On ne peut qu'applaudir à des efforts semblables.
Mais auprès de Monsieur il faut d'autres discours,
Les soupirs & les pleurs sont un foible secours.
La force des raisons seule a droit de le vaincre.
J'ose les employer, Monsieur, pour vous convaincre ;
Je vous dois, sans détour, montrer la vérité,
Et vous devez vous rendre à la sincérité.
Deux grands motifs auxquels vous n'avez rien à dire,
S'opposent au lien que votre ame desire,
Et vous forcent d'unir la fille du Marquis,
Indispensablement aux jours de votre fils.
Monsieur, en quatre mots, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Je brûle pour Hortense, & le cœur de Clitandre
Est épris de Julie.

LE COMTE.

Il l'aime !

DORANTE.

Eperdument.

LA BARONNE.

Qu'ose-t-il dire ?

DORANTE.

Ainsi vous voyez clairement...

LE COMTE.

A ce discours fatal je reprends ma colere.

HORTENSE, *à part.*

Il renverse d'un mot l'ouvrage de ma mere.

LE COMTE.

Cet amour détesté manquoit à mon malheur!

LA BARONNE.

Mon frere, c'est un bien, & songez....

LE COMTE.

Non, ma sœur;
C'est le plus grand fléau que mon ame eût à craindre,
Et de vous-même ici, je dois, je dois me plaindre.

LA BARONNE.

Calmez....

LE COMTE.

Je n'entends rien, & je sors furieux.
Vous, mon fils, oubliez un objet odieux;
Le nommer seulement, c'est vous rendre coupable.
J'ai prononcé l'arrêt: il est irrévocable.

(Il sort.)

LA BARONNE, *suivant le Comte.*

Je ne vous quitte pas.

CLITANDRE.

Que vais-je devenir!

(Il sort désespéré.)

SCENE VIII.

DORANTE, HORTENSE.

DORANTE.

CEt homme est singulier; je n'en puis revenir.

HORTENSE.

La douceur près du Comte est une foible amorce,
Et c'est par la vigueur qu'on peut vaincre la force.

DORANTE.

Mais c'est sans contredit: je devois l'emporter.

HORTENSE.

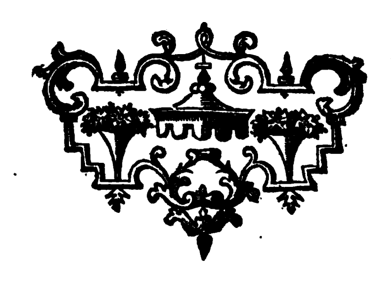
Allez, il vous sied bien, Monsieur, de vous flatter;
Votre franchise perd Clitandre avec Julie,
Et fait pis aujourd'hui que mon étourderie.

(Elle sort.)

DORANTE, *en s'en allant.*

Qu'Hortense me condamne autant qu'elle voudra,
Il n'est plus d'espérance après ce grand coup-là.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

CLITANDRE, DORANTE.

CLITANDRE.

NOn, ne me parle plus, après ton imprudence,
Mon désespoir s'accroît par ta seule présence,
Tu brouilles à la fois, par un funeste avis,
Le frere avec la sœur, le pere avec le fils;
Tu nuis en même tems à ce que ton cœur aime;
Tu révoltes sa mere, & te trahis toi-même;
Tu perds Julie, & rends son malheur accompli,
Et tu portes la mort dans le sein d'un ami.

DORANTE.

Je ne suis pas l'auteur du malheur qui t'accable,
Mon cœur, s'il étoit vrai, seroit inconsolable.
Tout l'art de la Baronne eût été sans effet:
Personne ne fera ce que je n'ai pas fait.
Je te l'ai toujours dit, la haine fraternelle
Ne s'allume jamais que pour être éternelle:
Les nœuds du sang ne sont qu'avec peine rompus;
Mais quand ils sont brisés, ils ne se joignent plus.

CLITANDRE.

En te justifiant, va, tu me désesperes.

DORANTE.

Si tu prêtois l'oreille à mes conseils sinceres.

CLITANDRE.

Ils sont trop malheureux, je ne t'écoute plus.
Je voudrois, dans l'horreur de mes sens éperdus,
Avec le monde entier, pouvoir me fuir moi-même:

Mais on vient, c'eſt Julie. O déſeſpoir extrême !
Pour la derniere fois, va, laiſſe-nous jouir
De la triſte douceur de nous entretenir.

SCENE II.

CLITANDRE, JULIE.

JULIE.

Quel retour !

CLITANDRE.

Quel revers !

JULIE.

Ah ! Clitandre !

CLITANDRE.

Ah ! Julie !

JULIE.

Notre félicité ſe voit évanouie ;
Tout eſpoir eſt détruit & pour vous & pour moi.
Je ne vous verrai plus ! & j'en frémis d'effroi !

CLITANDRE.

Périſſe des parens la guerre criminelle !
De mon pere en fureur la défenſe cruelle
M'épouvante aujourd'hui moins pour moi que pour vous ;
Sa main peut vous porter les plus funeſtes coups !

JULIE.

Eh ! qu'ai-je à craindre après le coup qui nous ſépare ?
Je brave tous les traits de ſon courroux barbare.
Il vous a commandé d'éteindre votre amour,
De me fuir & de rompre avec moi ſans retour.
Il ne pouvoit trouver de plus forte vengeance,
Et tout ce que je crains c'eſt votre obéiſſance.

CLITANDRE.

Je reſpecte mon pere, & révere ſes loix,

Mais le ſang & l'amour ſont plus forts que ſes droits ;
Leur doux lien m'attache à vous, belle Julie ;
Il doit durer autant que celui de ma vie.
Vous devez redouter un malheur plus réel ;
Je vois, en frémiſſant, qu'armé d'un droit cruel,
Il va précipiter votre perte infaillible.

JULIE.

Et moi je l'enviſage avec un œil paiſible.
Qu'il m'ôte tous mes biens, ſans peine j'y ſouſcris.
Qu'il me laiſſe l'amour & le cœur de ſon fils,
Je ſerai trop heureuſe au milieu de ma chûte ;
Et c'eſt le ſeul tréſor que mon feu lui diſpute.

CLITANDRE.

Plus vous avez d'amour, & plus j'ai de frayeur.
Etre déshérité, proſcrit par ſa fureur,
N'eſt qu'un foible revers près de votre ruine.
J'aurois trempé moi-même au ſort qu'on vous deſtine !
J'en ſerois l'inſtrument !... Non, il n'en ſera rien :
Pour détourner ce coup je ſais un ſûr moyen.

(*Il tire des papiers.*)

Ces titres malheureux qui cauſent mes alarmes,
Deviendroient contre vous d'inévitables armes.
Il doit les employer pour vous perdre aujourd'hui :
Ils ſeront dans vos mains moins à craindre pour lui.
Vous êtes généreuſe, & c'eſt une défenſe
Dont je dois vous armer contre ſa violence.

JULIE.

Non, ma main les refuſe, & j'aurois à rougir
Si par votre ruine elle oſoit s'enrichir.

CLITANDRE.

Affermir votre ſort, c'eſt combler ma fortune ;
Sans ce bonheur certain, je n'en connois aucune.
Acceptez ce ſecours, je l'exige de vous.
Ah ! Ne m'enlevez pas le plaiſir le plus doux
Que je puiſſe goûter en un jour ſi funeſte ;
Ce plaiſir eſt le ſeul peut-être qui me reſte.

JULIE.

C'eſt vous précipiter dans un malheur affreux.

CLITANDRE.

Si je puis vous ſauver, eh ! ſuis-je malheureux ?
Ne privez pas mon cœur de la douceur extrême
D'aſſurer, par ce don, l'état de ce qu'il aime.
Que dis-je, par ce don ? Ce n'eſt pas un préſent.
En dérobant vos jours au danger menaçant,
Je ne fais qu'écouter & ſuivre la juſtice :
Me refuſer, enfin, c'eſt me rendre complice.

JULIE.

L'Amour vous ſéduit.

CLITANDRE.

Non, vous jouiſſez d'un bien
Que vous tenez d'un pere, & qu'il devoit au ſien.
Leurs volontés pour vous l'ont rendu légitime :
On ne peut déſormais vous l'enlever ſans crime.

JULIE.

Et vous, pour raſſurer le répos de mes jours,
Vous trahiriez un pere, & ſeriez, ſans ſecours,
Privé de bien....

CLITANDRE.

Pour moi, ſoyez en aſſurance,
L'état d'un Gentilhomme eſt sûr ſans l'opulence ;
Il eſt riche par-tout quand il a de l'honneur,
Et ſon nom lui ſuffit, aidé de ſa valeur.
C'eſt vous qui devez fuir & craindre l'indigence,
C'eſt le plus grand malheur des filles de naiſſance.
Songez que, ſans les biens, leur état eſt affreux ;
Tout leur devient funeſte ou ſuperflu ſans eux.
Contraintes dans leur peine à demeurer tranquilles,
Pour elles les talens ſont des dons inutiles,
La vanité leur fait un devoir d'en rougir,
Et, ſans honte, leur art ne peut les ſecourir.
Leur nom perce & trahit l'obſcurité propice ;
La fierté de leur cœur met le comble au ſupplice.
Leur nobleſſe eſt un poids dont gémit leur orgueil ;

Leur jeunesse un péril, & leur grace un écueil.

JULIE.

J'en sens toute l'horreur ; mais, Clitandre, il me reste
Un plus noble parti contre ce coup funeste.
La sagesse & l'amour le mettent dans mon sein,
C'est le Couvent qui m'offre un asyle certain.
A l'abri des dangers il mettra ma jeunesse,
Et sauvera ma gloire en servant ma tendresse.
D'un pere il vous rendra l'estime & l'amitié ;
Si je n'ai son amour, j'obtiendrai sa pitié.
Vous aurez tous mes biens, & dans l'objet que j'aime,
Avec plus de douceur j'en jouirai moi-même.

CLITANDRE.

Vous n'accomplirez point de si cruels projets.
Non, recevez plutôt l'offre que je vous fais :
A de nouveaux efforts tant de vertu m'invite.

JULIE.

Cessez de m'outrager, ma gloire s'en irrite.

CLITANDRE.

Ah ! ce refus constant me met au désespoir :
Rien ne sauroit fléchir votre austere devoir.
Mais mon amour, sans vous, peut vous rendre justice,
Il en va sur le champ faire le sacrifice.
Vous n'existerez plus, papiers trop détestez ;
Je vais vous mettre en piece.

JULIE, *lui arrachant les papiers, & les cachant.*

Ah ! L'on vient, arrêtez !



SCENE III.

LA BARONNE, CLITANDRE, JULIE.

LA BARONNE.

Tout est désespéré. Votre pere, Clitandre,
Dispose son départ, & ne veut plus m'entendre.
Des obstacles qu'il voit il accuse mon cœur,
Et l'aveu de Dorante a comblé sa fureur.
Je ne puis l'arrêter, & ma douleur extrême
Est qu'il parte irrité contre une sœur qui l'aime.
Séparez-vous tous deux. Julie, éloignez-vous,
Et craignez d'augmenter l'aigreur de son courroux.
S'il vous voyoit ensemble, elle seroit accrue,
Et par amour pour lui vous devez fuir sa vue.

JULIE.

Je cede à mon malheur, Madame, & j'obéis.
(*Elle rentre.*)

SCENE IV.

LA BARONNE, CLITANDRE.

CLITANDRE.

L'Espoir de l'obtenir ne m'est donc plus permis?

LA BARONNE.

Non, mes efforts sont vains.

CLITANDRE.

Je n'ai donc plus de pere.
Mais vous m'avez promis de me servir de mere.

Tu violes, ingrat, le droit le plus ſacré,
Droit qui chez le barbare eſt même révéré.
Ah! De ma haine encor me ſera-t-on un crime?
N'y ſuis-je pas forcé par le ſort qui m'opprime?
Tous mes jours ont été marqués par des horreurs.
Mon pere a le premier commencé mes malheurs.
Il m'a déshérité contre toute juſtice:
Mon frere a durement ſouffert que je gémiſſe
Dans l'horreur des priſons ſans m'avoir ſecouru.
A de pareils revers je m'étois attendu.
Mais mon fils, mon appui, mon unique eſpérance,
Mon fils qui poſſédoit toute ma confiance,
A mes perſécuteurs lui-même m'a livré.
Mon courage, à ce coup, n'étoit point préparé;
Sous ce poids imprévu je ſens que je ſuccombe,
Il accable mes ans, & va m'ouvrir la tombe.
Eh bien! Cruel, eh bien! Remplis tes attentats,
Sois le modele affreux de tous les fils ingrats.
Outrage la nature, & comble ma miſere,
Enrichis tes tyrans & dépouille ton pere.
Acheve.

SCENE DERNIERE.

LE COMTE, LA BARONNE, CLITANDRE, JULIE.

JULIE.

NOn, Monſieur, vous ne le ferez pas.
Voilà ces titres chers, armez-en votre bras.
De votre fils ma main vient réparer le crime,
Seule, de vos fureurs, rendez-moi la victime.
Vous me voyez ici paroître devant vous,
Pour attendre l'arrêt d'un ſi juſte courroux.

LE COMTE.

Ah ! cette résistance augmente ma colere.
Tu n'as que deux partis. Veux-tu suivre ton pere,
Prendre ses sentimens, & te montrer soumis ?
Ou veux-tu demeurer avec mes ennemis,
Te déclarer pour eux contre ma juste cause ?
Décide promptement.

CLITANDRE.

Nature ! Amour ! ..... je n'ose.

LE COMTE.

Ton lâche cœur hésite entre ta flamme & moi.
Va, je romps les liens qui m'attachent à toi :
Tu ne mérites plus, fils ingrat, de me suivre :
A ton mauvais destin tout entier je te livre.
Je ne veux plus te voir. Rends-moi dans ces instans,
Rends-moi, sans différer, les titres que j'attends.
Donne, que tardes-tu ? Rompras-tu ce silence ?
Réponds.

CLITANDRE.

Ils ne sont plus, mon pere, en ma puissance.

LE COMTE, *frappé de surprise.*

Comment ! Que me dis-tu ? Ces papiers où mon rang,
Où mon sort, mon repos, où ma gloire, où mon sang,
Où tout est attaché, tu n'en es plus le maître !
Et qu'en as-tu donc fait ? Parle, où peuvent-ils être ?
Tu ne me réponds rien, tu pâlis devant moi.
Ce trouble te décele, & sur ton front je voi
Que tu les a remis en des mains trop fatales.
Ah ! Barbare ! Ah ! Perfide ! O douleurs sans égales !
Dieu ! Plus affreusement peut-on être trahi !
Et peut-on l'être encor par un bras plus chéri !
Il ne te reste plus que de trancher ma vie.
Par une lâcheté digne d'être punie,
Tu sers, à mon insu, mes tyrans inhumains ;
En leur pouvoir fatal tu livres mes destins.
Tu trahis un dépôt, & le dépôt d'un pere,
D'où dépend sa fortune, & tout ce qu'il espere.

Rendez Clitandre heureux en devenant ma fille,
Et montrez ce que peut la générosité
Qu'inspire la sagesse, & qu'aide la beauté.

JULIE.

Tant de bonheur m'étonne, & ma voix....

CLITANDRE.

Ah! mon pere!

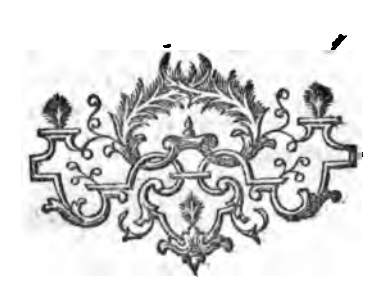
LA BARONNE.

A ce retour heureux je reconnois un frere.

LE COMTE.

Par un double lien couronnons ce grand jour,
Et célébrons le sang rétabli par l'amour.

FIN.



Schlegel: —
Der geschäftige
Müssiggänger

22. XII. 1887

LES DEHORS TROMPEURS,

OU

L'HOMME DU JOUR,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LE BARON.

LE MARQUIS, amant aimé de Lucile.

M. DE FORLIS, ami du Baron.

LUCILE, fille de M. de Forlis, & promise au Baron.

CÉLIANTE, sœur du Baron.

LA COMTESSE, connoissance du Baron.

LISETTE, suivante.

CHAMPAGNE, valet du Marquis.

UN LAQUAIS.

La Scene est à Paris, chez le Baron.



LES DEHORS TROMPEURS, OU L'HOMME DU JOUR, COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

JE suis, je suis outrée !

CÉLIANTE.

Eh, pourquoi donc, Lisette ?

LISETTE.

Avec trop de rigueur votre frere nous traite.
Il vient, injustement de chasser Bourguignon.
Si cela dure, il faut déserter la maison.

CÉLIANTE.

Vas, Bourguignon a tort si le Baron le chasse.

LISETTE.

Non, un discours très-sage a causé sa disgrace.
C'est pour l'appartement que Monsieur de Forlis
Occupe dans l'hôtel, quand il est à Paris.
Monsieur qui sûrement l'attend cette semaine,
Vient d'y mettre un Abbé qu'il ne connoît qu'à peine.
Le pauvre Bourguignon a voulu bonnement
Hazarder là-dessus son petit sentiment:
» Monsieur, dit-il, je dois, en valet qui vous aime,
» Avouer que je suis dans une crainte extrême
» Que Monsieur de Forlis ne soit scandalisé
» De se voir déloger ainsi d'un air aisé.
» C'est un homme de nom, c'est un vieux militaire,
» Gouverneur d'une place, & que chacun révere.
» Vous lui devez, Monsieur, un respect infini,
» Et d'autant plus qu'il est votre ancien ami,
» Et qu'il doit à Paris incessamment se rendre,
» Pour couronner vos feux, & vous faire son gendre.
A peine a-t-il fini que son zele est payé
D'un soufflet des plus forts, & de trois coups de pié.
Révolté de se voir maltraité de la sorte,
Il veut lui répliquer, il est mis à la porte.
Moi, je veux par pitié, parler en sa faveur;
Mais, loin de s'appaiser, Monsieur entre en fureur.
A moi-même il me dit les choses les plus dures.
Mon oreille est peu faite à de telles injures.
J'ai lieu d'être surprise, & j'ai peine à penser
Qu'un homme si poli les ait pu prononcer.

CÉLIANTE.

Un tel rapport m'étonne.

LISETTE.

Il est pourtant fidele.
Son service est trop dur. Sans vous, Mademoiselle,
Dont la bonté m'attache, & m'arrête aujourd'hui,
Je ne resterois pas un moment avec lui.

CÉLIANTE.

Mais mon frere eſt ſi doux.

LISETTE.

Oui, rien n'eſt plus aimable;
Son commerce eſt charmant, ſon eſprit agréable,
Quand on n'eſt avec lui qu'en ſimple liaiſon;
Mais il n'eſt plus le même au ſein de ſa maiſon.
Cet homme qui paroît ſi liant dans le monde,
Chez lui quitte le maſque; on voit la nuit profonde
Succéder ſur ſon front au jour le plus ſerein,
Et tout devient alors l'objet de ſon chagrin.
Je viens de l'éprouver d'une façon piquante.
De ſa mauvaiſe humeur vous n'etes pas exempte.

CÉLIANTE.

Liſette, il n'eſt point d'homme à tous égards parfait.

LISETTE.

Rien n'eſt pire que lui, quand il ſe montre en laid.

CÉLIANTE.

Tu dois....

LISETTE.

Pour l'épargner je ſuis trop en colere.
Il eſt fort mauvais Maître, & n'eſt pas meilleur frere;
Le nom d'ami ſuffit pour en être oublié.
Il ne traite pas mieux l'amour que l'amitié;
Et la jeune Lucile en eſt un témoignage.
En amant qui veut plaire, il lui rendoit hommage,
Quand ſes yeux, au parloir, contemploient ſa beauté.
Mais depuis que l'hymen entr'eux eſt arrêté,
Qu'il a la liberté de la voir à toute heure,
Et que dans ce logis elle fait ſa demeure,
Près d'elle il a changé de langage & d'humeur.
D'un mari, par avance, il fait voir la froideur;
Et, comme il manque au pere, il néglige la fille.

CÉLIANTE.

Ils ſont tous deux cenſés être de la famille.

LISETTE.

Je ne m'étonne plus qu'il les traite ſi mal.

CÉLIANTE.

S'il s'écarte avec eux du cérémonial ;
L'usage le permet, l'amitié l'en dispense :
Et Monsieur de Forlis aura plus d'indulgence.
Songe qu'il est, Lisette, un ami de dix ans.

LISETTE.

C'est un droit pour le mettre au rang de ses parens.
Sa fille n'a pas l'air d'être fort satisfaite ;
Et, depuis quelque tems, elle est triste & muette.

CÉLIANTE.

Lisette, c'est l'effet de sa timidité.

LISETTE.

Mais elle faisoit voir beaucoup plus de gaité.

CÉLIANTE.

Son penchant naturel est d'aimer à se taire,
Et la simplicité forme son caractère.
L'air du Couvent, d'ailleurs, rend sotte.

LISETTE.

Soit.

Mais son esprit n'est pas si simple qu'on le croit ;
Et, pour mieux en juger, regardez-la sourire.
Ses yeux sont expressifs plus qu'on ne sauroit dire ;
Son souris aussi fin qu'il paroît gracieux,
Nous apprend qu'elle pense, & sent encore mieux.
Monsieur d'enfant la traite, & la brusque sans cesse.
A de franches guenons, il fera politesse,
Et ne daignera pas l'honorer d'un coup d'œil.
Un pareil procédé blesse son jeune orgueil.
Son changement pour elle est un mauvais présage.
Ajoutez à cela le nouveau voisinage
De la Comtesse.

CÉLIANTE.

Elle est d'un âge à rassurer.

LISETTE.

Elle est encore aimable, elle peut inspirer....

CÉLIANTE.

Elle est folle à l'excès.

LISETTE.

On plaît par la folie.

CÉLIANTE.

Il faut du sérieux.

LISETTE.

Par malheur il ennuie.
La Comtesse est fort gaie, & l'enjoument séduit:
Avec l'air du grand monde, elle a beaucoup d'esprit.
Votre frere, entre nous, goûte fort cette veuve,
Et ses regards pour elle, en font même une preuve.
Depuis qu'elle est logée à deux pas de l'hôtel,
Leur estime s'accroît.

CÉLIANTE.

Et n'a rien de réel.
Comme ils sont répandus, que c'est là leur manie,
Le même tourbillon les emporte & les lie;
Mais c'est un nœud léger qui n'a point de soutien,
Il paroît les serrer, & ne tient presqu'à rien.
L'un & l'autre se cherche à dessein de paroître,
Se prévient sans s'aimer, se voit sans se connoître;
Commerce extérieur, union sans penchant,
Que fait naître l'usage & non le sentiment.
L'esprit vole toujours sur la superficie,
Et le cœur ne se voit jamais de la partie.
Tel est, au vrai, le monde & sa fausse amitié:
C'est par les dehors seuls qu'on s'y trouve lié;
Et voilà ce qui fait que je fuis, que j'abhorre
Ce monde, presqu'autant que mon frere l'adore.

LISETTE.

Oh! Quoi que vous disiez, il a son beau côté;
Et je trouve qu'il a de la réalité.
Mais la Comtesse vient.

CÉLIANTE.

Tant pis.

LISETTE.

Elle est suivie
D'un beau jeune Seigneur.

CÉLIANTE.

Sa visite m'ennuie.

SCENE II.

CÉLIANTE, LA COMTESSE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE.

Nous cherchons le Baron avec empressement ;
J'ai même à lui parler très-sérieusement.
Qu'on aille l'avertir, je ne saurois attendre.

CÉLIANTE.

J'irai, si vous voulez, le presser de descendre,
Madame ?

LA COMTESSE.

Non, restez, je vous prie, avec nous ;
Lisette aura ce soin.

CÉLIANTE, *à Lisette.*

Vîte, dépêchez-vous.

(*Lisette sort.*)

SCENE III.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE, *bas au Marquis.*

Son air est emprunté.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Mais il est noble & sage.

LA COMTESSE.

Je veux l'apprivoiser, elle est un peu sauvage.

CÉLIANTE, *à part.*

Je n'éprouvai jamais un pareil embarras.

LA COMTESSE, *à Céliante.*

Mais vous fuyez le monde, & l'on ne vous voit pas.
Dans votre appartement, quoi! toujours retirée?
Jeune & formée en tout pour être desirée,
Quel injuste penchant vous porte à vous cacher?
Il faut donc pour vous voir, qu'on vienne vous chercher?
Je prétends vous tirer de cette nuit profonde,
Vous inspirer l'amour & l'esprit du grand monde.
Se tenir constamment recluse comme vous,
C'est exister sans vivre, & n'être point pour nous.

CÉLIANTE.

Vos soins m'honorent trop.

LA COMTESSE.

Treve de modestie.

CÉLIANTE.

Vos bontés....

LA COMTESSE.

Laissons-là mes bontés, je vous prie.

CÉLIANTE.

L'obscurité convient aux filles comme moi.

LA COMTESSE.

De conduire vos pas je veux prendre l'emploi.

CÉLIANTE.

Pour suivre votre essor & l'esprit qui vous guide,
Ma raison est trop foible & mon cœur trop timide.
Les préjugés communs me tiennent sous leurs loix,
Et je soutiendrois mal l'honneur de votre choix.

LA COMTESSE.

Vous êtes Demoiselle, & faite pour paroître,
Et vous ne brûlez pas de vous faire connoître?
Vous flatter, vous nourrir de cet unique soin,
Pour vous est un devoir; je dis plus, un besoin;
Et celui de dormir & de se mettre à table,
N'est pas plus fort chez nous que celui d'être aimable.
La nature, à mon sexe, en a fait une loi.

Se répandre, & briller, c'est respirer pour moi.

CÉLIANTE.

Je mets, pour moi, qui n'ai nulle coquetterie,
A fuir sur-tout l'éclat, le bonheur de la vie;
Et je tâche à trouver ce souverain bonheur,
Non dans l'esprit d'autrui, mais au fond de mon cœur.

LE MARQUIS, *à la Comtesse.*

Au sein de la raison sa réponse est puisée.
J'en suis édifié.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Moi, très-scandalisée.

(*à Céliante.*)

Mais il faut donc, par goût, que vous aimiez l'ennui?

CÉLIANTE.

Il ne m'est inspiré jamais que par autrui.

LA COMTESSE, *à part.*

Qu'elle est sotte à mes yeux.

CELIANTE, *à part.*

Qu'elle est extravagante.

SCENE IV.

LA COMTESSE, CÉLIANTE, LE MARQUIS, LISETTE.

LA COMTESSE, *à Lisette.*

LE Baron viendra-t-il? car je m'impatiente.

LISETTE.

Madame, il est sorti.

LA COMTESSE.

Bon. Je m'en doutois bien.

LISETTE.

Mais il va dans l'instant rentrer.

LA COMTESSE.

Je n'en crois rien.

Où sera-t-il ?

CÉLIANTE.

Je vais moi-même m'en instruire ;
Et, quelque part qu'il soit, je vais lui faire dire
Que Madame l'attend.

LA COMTESSE.

Un tel soin est flatteur.

(*Céliante sort.*)

SCENE V.

LA COMTESSE, LE MARQUIS.

LA COMTESSE.

Se peut-il, du Baron, que ce soit-là la sœur ?
Comment la trouvez-vous ? Parlez.

LE MARQUIS.

Très-estimable.

LA COMTESSE.

Son esprit est brillant,

LE MARQUIS.

Mais il est raisonnable.
Et le bon sens, Madame....

LA COMTESSE.

Est chez vous déplacé.
Il sied bien à vingt ans, Monsieur, d'être sensé !

LE MARQUIS.

On peut l'être à tout âge.

LA COMTESSE.

Ah ! Quel travers extrême !
Je ne puis m'empêcher d'en rougir pour vous-même.

LE MARQUIS.

Je fais cas du bon sens, & bien loin d'en rougir,

J'ai le front de le dire, & de m'en applaudir.
LA COMTESSE.
Vous prisez le bon sens ! O ciel ! Puis-je le croire ?
Un jeune homme de Cour peut-il en faire gloire ?
C'est un Etre nouveau qui n'avoit point paru.

SCENE VI.

LA COMTESSE, LE MARQUIS, LE BARON.

LA COMTESSE, *au Baron.*

AH ! Baron, venez voir ce qu'on n'a jamais vu,
Et qui ne peut passer même pour vraisemblable;
Un Marquis de vingt ans prudent & raisonnable,
Qui l'ose déclarer, & qui n'en rougit point !
LE BARON.
C'est un modele.
LA COMTESSE.
A fuir. Mais brisons sur ce point.
Un soin intéressant m'a chez vous amenée.
Je viens vous retenir pour cette après-dînée.
Monsieur Vacarmini fait un bruit étonnant.
LE BARON.
On le vante beaucoup.
LA COMTESSE.
C'est le plus surprenant,
Le plus fort violon de toute l'Italie.
Pour l'entendre avec vous, j'ai lié la partie.
LE BARON.
Madame me propose un plaisir bien flatteur;
Mais je suis chez le Duc engagé par malheur.
LA COMTESSE.
Par-tout on le souhaite, & chacun se l'arrache !
Je vous l'ait dit, Marquis, heureux qui se l'attache.

LE MARQUIS.

Je n'en suis pas surpris, aimable comme il est.

LE BARON.

L'un & l'autre; épargnez votre ami, s'il vous plaît.

LA COMTESSE.

Il faut vous dégager. J'entends la préférence.

LE BARON.

C'est me faire une aimable & douce violence.
Cependant....

LA COMTESSE.

Cependant vous viendrez avec nous.

LE MARQUIS.

Je vous en prie.

LA COMTESSE.

Et moi je l'exige de vous.

LE BARON, *à la Comtesse.*

Vous l'exigez!

LA COMTESSE.

Sans doute, & vos rigueurs m'étonnent.

LE BARON.

Je ne résiste plus, quand les Dames l'ordonnent.

LA COMTESSE.

Je puis compter sur vous?

LE BARON.

Oui.

LA COMTESSE.

Je dois à présent
Vous parler sur un point tout à fait important.
Il court de vous un bruit qui m'étonne & m'afflige.

LE BARON.

C'est donc un bruit fâcheux?

LA COMTESSE.

Des plus fâcheux, vous dis-je,
Il m'alarme pour vous.

LE BARON.

Vraiment vous m'effrayez;
Expliquez-vous.

LA COMTESSE.

On dit que vous vous mariez.

LE BARON.

De vos craintes pour moi, comment, c'eſt-là la cauſe ?

LA COMTESSE.

Oui. Dit-on vrai ?

LE BARON.

Mais....

LA COMTESSE.

Mais....

LE BARON.

Il en eſt quelque choſe.

LA COMTESSE.

Tant pis.

LE MARQUIS.

L'hymen eſt donc bien terrible à vos yeux ?

LA COMTESSE.

Tout des plus.

LA BARON.

Il faut prendre un parti ſérieux.

LA COMTESSE.

Jamais.

LE BARON.

Je ſuis l'exemple, & je cede à l'uſage.
C'eſt un joug établi que ſubit le plus ſage.

LA COMTESSE.

Je vous connois, Baron, il n'eſt pas fait pour vous.
Vos amis à ce nœud doivent s'oppoſer tous.
L'hymen en vous va faire un changement extrême ;
Le monde y perdra trop, vous y perdrez vous-même
La moitié tout au moins du prix que vous vallez.
Etre couru, fêté par-tout où vous allez,
Etre aimable, amuſant, & ne ſonger qu'à plaire,
Voilà votre état propre, & votre unique affaire.
L'homme du monde eſt né pour ne tenir à rien,
L'agrément eſt ſa loi, le plaiſir ſon lien ;
S'il s'unit, c'eſt toujours d'une chaine légere,

Qu'un moment voit former, qu'un instant voit défaire;
Il fuit jusques au nœud d'une sotte amitié:
Il est toujours liant, & n'est jamais lié.

LE BARON.

Le Ciel pour tous les rangs m'a formé sociable.

LA COMTESSE.

Non, je lis dans vos yeux que l'hymen redoutable
Doit aigrir la douceur dont vous êtes pêtri,
Et d'un garçon charmant faire un triste mari.

LE MARQUIS.

Monsieur ne doit pas craindre un changement semblable.
Pour l'éprouver, Madame, il est né trop aimable.
Je suis sûr qu'il a fait d'ailleurs un choix trop bon.

LE BARON.

Mon cœur a pris, sur-tout, conseil de la raison.

LA COMTESSE.

Conseil de la raison! Juste Ciel! Quel langage!

LE BARON.

On doit la consulter en fait de mariage.

LA COMTESSE.

Je pardonne au Marquis d'oser me la citer;
Mais vous & moi, Monsieur, devons-nous l'écouter?
Nous sommes trop instruits qu'elle est une chimere.

LE MARQUIS.

La raison, chimere!

LA COMTESSE.

Oui!

LE MARQUIS.

L'idée est singuliere.

LA COMTESSE.

C'est un vieux préjugé qui porte à tort son nom.

LE MARQUIS.

Pour moi, je reconnois une saine raison.
Loin d'être un préjugé, Madame, elle s'occupe
A détruire l'erreur dont le monde est la dupe;
Nous aide à démêler le vrai d'avec le faux,

Epure les vertus, corrige les défauts;
Est de tous les états, comme de tous les âges,
Et nous rend à la fois sociables & sages.

LA COMTESSE.

Moi, je soutiens qu'elle est elle-même un abus,
Qu'elle accroît les défauts, & gâte les vertus,
Etouffe l'enjoument, forme les sots scrupules,
Et donne la naissance aux plus grands ridicules;
De l'ame qui s'éleve, arrête les progrès,
Fait les hommes communs ou les pédans parfaits;
Raison qui ne l'est pas, que l'esprit vrai méprise,
Qu'on appelle bon sens, & qui n'est que bêtise.

LE MARQUIS.

Le bon sens n'est pas tel.

LE BARON.

Mais il en est plusieurs.
Chacun a sa raison qu'il peint de ses couleurs.
La Comtesse a beau dire, elle-même a la sienne.

LA COMTESSE.

J'aurois une raison, moi?

LE BARON.

La chose est certaine;
Sous un nom opposé vous respectez ses loix.

LA COMTESSE.

Quelle est cette raison qu'à peine je conçois?

LE BARON.

Celle du premier ordre à qui la bourgeoisie
Donne vulgairement le titre de folie,
Qui met sa grande étude à badiner de tout,
Est mere de la joie, & source du bon goût:
Au milieu du grand monde établit sa puissance,
Et de plaire à ses yeux enseigne la science;
Prend un essor hardi, sans blesser les égards,
Et sauve les dehors jusques dans ses écarts;
Brave les préjugés, & les erreurs grossieres,
Enrichit les esprits de nouvelles lumieres,
Echauffe le génie, exite les talens,

Sait

Sait unir la justesse aux traits les plus brillans ;
Et se moquant des sots, dont l'Univers abonde,
Fait le vrai Philosophe, & le sage du monde.

LA COMTESSE.

L'heureuse découverte ! Adorable Baron !
Vous venez pour le coup de trouver la raison ;
Et j'y crois à présent, puisqu'elle est embellie,
De tous les agrémens de l'aimable folie.
Le Marquis à ses loix ne se soumettra pas ;
A la vieille raison il donnera le pas.

LE MARQUIS.

Une telle folie est la sagesse même :
Je cede, comme vous, à son pouvoir suprême.

LA COMTESSE, *montrant le Baron.*

Mais les plus grands efforts lui deviennent aisés.
Il accorde d'un mot les partis opposés.
Quel liant dans l'esprit, & dans le caractere !
Adieu. J'ai ce matin des visites à faire.
A trois heures chez moi je vous attends tous deux.
Vous, Baron, renoncez à l'Hymen dangereux :
Vous ne devez avoir que le monde pour maître.
La raison qu'aujourd'hui vous me faites connoître,
Vous parle par ma bouche, & vous fait une loi
De vivre indépendant & libre comme moi.
Soyons toujours en l'air : des choses de la vie
Prenons la pointe seule & la superficie.
Le chagrin est au fond, craignons d'y pénétrer.
Pour goûter le plaisir, ne faisons qu'effleurer.

(*Elle sort.*)

SCENE VII.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

NOus sommes seuls, Monsieur ; il faut que mon
cœur s'ouvre,
Et que ma juste estime à vos yeux se découvre.
Les plaisirs que de vous dans huit jours j'ai reçus,
La façon d'obliger que je mets au-dessus ;
Ce dehors prévenant, cet abord qui captive,
Tout m'inspire pour vous l'amitié la plus vive.
Votre intérêt, Monsieur, me touche vivement,
Et puisque vous allez prendre un engagement,
Instruisez-moi, de grace, & que de vous j'apprenne
La part qu'à ce lien vous voulez que je prenne.
C'est sur vos sentimens que je veux me régler ;
Je m'y conformerai, vous n'avez qu'à parler.

LE BARON.

Mon estime pour vous est égale à la vôtre,
Et je vous ai d'abord distingué de tout autre.
Je vous connois, Monsieur, depuis fort peu de tems ;
Et vous m'êtes plus cher qu'un ami de dix ans.
Ma rapide amitié se forme en deux journées,
Et les instans chez moi font plus que les années.
Un mérite d'ailleurs frappant & distingué....

LE MARQUIS.

Ah ! Monsieur....

LE BARON.

Je dis vrai, vous m'avez subjugué.
Mon cœur, autant par goût que par reconnoissance,
Va donc de ses secrets vous faire confidence.
Aux yeux de la Comtesse il vient de se cacher.
Mais il veut devant vous tout entier s'épancher.

Celle dont j'ai fait choix est jeune, belle, sage,
Et sa premiere vue obtient un prompt hommage.
Il n'est point de regard aussi doux que le sien.
Elle a de la naissance, elle attend un grand bien.
Ce qui doit à mes yeux la rendre encor plus chere,
Une longue amitié m'unit avec son Pere.

LE MARQUIS.

Que de biens réunis! Je puis présentement
Vous témoigner combien....

LE BARON.

Arrêtez; doucement.
Vous croyez sur les dons que je viens de décrire,
Qu'il ne manque plus rien au bonheur où j'aspire.
Détrompez-vous, Marquis; apprenez qu'un seul trait
En corrompt la douceur, & gâte le portrait.
Cet objet si charmant dont mon ame est éprise,
Sous un dehors flatteur cache un fond de bêtise:
Je ne sais de quel nom je le dois appeller,
C'est un être qui sait à peine articuler;
Triste, sans sentiment, rêveuse, sans idée,
C'est par le seul instinct qu'elle paroît guidée.
Dans le tems qu'elle lance un coup d'œil enchanteur,
Un silence stupide en dément la douceur.
D'aucune impression son ame n'est émue,
Et je vais épouser une belle statue.

LE MARQUIS.

Le tems & vos leçons l'apprendront à penser.

LE BARON.

Non, il n'est pas possible, & j'y dois renoncer.
Auprès d'elle, il n'est rien que n'ait tenté ma flamme,
Tous mes efforts n'ont pu développer son ame.
Trompé par le desir, mon amour espéroit
Qu'au sortir du Couvent elle se formeroit.
Prêt d'être son époux, & brûlant de lui plaire,
Je l'ai prise chez moi, de l'aveu de son Pere;
Elle est avec ma sœur, qui seconde mes soins:
Mais, inutile peine! Elle en avance moins.

Son esprit chaque jour s'affoiblit, loin de croître ;
Je la trouvois encor moins sotte dans le cloître :
Elle montroit alors un peu plus d'enjoument,
De petites lueurs perçoient même souvent ;
Elle répondoit juste à ce qu'on vouloit dire,
Et quelquefois du moins on la voyoit sourire.
A peine maintenant puis-je en tirer deux mots :
Un non, un oui, placés encor mal à propos,
A sa stupidité chaque moment ajoute :
Son ame n'entend rien, quand son oreille écoute.
Jugez présentement si mon bonheur est pur,
Et de mes sentimens si je puis être sûr.

LE MARQUIS.

Tous les biens sont mêlés, & chacun a sa peine.

LE BARON.

Il n'en est point qui soit comparable à la mienne.
Pour cet objet fatal je passe, tour à tour,
Du desir au dégoût, du mépris à l'amour.
Je la trouve imbécille, & je la vois charmante :
Son esprit me rebute, & sa beauté m'enchante.
Pour nous unir, son pere arrive incessamment :
Je tremble comme époux, je brûle comme Amant.
Quel bien de posséder une Amante si belle !
Mais prendre, mais avoir pour compagne éternelle,
Une beauté dont l'œil fait l'unique entretien,
Sans ame, sans esprit, dont le cœur ne sent rien ;
Pour un homme qui pense, & né sur-tout sensible,
Quel supplice, Marquis, & quel contraste horrible !

LE MARQUIS.

Je plains votre destin ; mais quoiqu'il soit fâcheux,
Je connois un Amant beaucoup plus malheureux.

LE BARON.

Cela ne se peut pas ; mon malheur est extrême.
Qui peut en éprouver un plus grand ?

LE MARQUIS.

C'est moi-même.

LE BARON.

Vous, Marquis ! .

LE MARQUIS.

Moi, Baron, & pour vous consoler,
Mon cœur veut à son tour ici se dévoiler.
Apprenez un secret ignoré de tout autre :
Ma confiance est juste, & doit payer la vôtre.
Notre choix a d'abord de la conformité.
J'adore, comme vous, une jeune beauté,
Que j'ai vue au Couvent, dont la grace ingénue
Frappe au premier abord, intéresse & remue.
Le doux son de sa voix, & ses regards vainqueurs
Sont d'accord pour porter l'amour au fond des cœurs.
La nature a tout fait pour cette fille heureuse,
Et ne s'est point montrée à moitié généreuse.
Votre Amante, Baron, n'a que les seuls dehors,
La mienne réunit seule tous les trésors.
Ses yeux, & son souris où regne la finesse,
Annoncent de l'esprit & tiennent leur promesse;
Elle parle fort peu, mais pense infiniment :
A l'égard de son cœur, c'est le pur sentiment,
Il s'attache, il est fait exprès pour la tendresse,
Et pêtri par les mains de la délicatesse.

LE BARON.

Vous en parlez trop bien, pour n'être pas aimé.

LE MARQUIS.

Oui, je crois l'être autant que je suis enflammé.

LE BARON.

Vous êtes trop heureux, & je vous porte envie.

LE MARQUIS.

Attendez, mon histoire encor n'est pas finie;
Vous ignorez le point critique & capital.
Obligé d'entreprendre un voyage fatal,
J'ai perdu, malgré moi, ma Maîtresse de vue.
Je ne sai, qui plus est, ce qu'elle est devenue.
Nous nous sommes écrits d'abord exactement,
Et ses lettres suivoient les miennes promptement,

Mais elle a tout à coup cessé de me répondre.
J'ai pressé mon retour, je suis parti de Londre;
Et mes feux empressés, d'abord en arrivant,
M'ont fait pour la revoir, voler à son Couvent.
Vain espoir! On m'a dit qu'elle en étoit sortie;
C'est tout ce que j'en sais. Une main ennemie
Que je ne connois pas, l'arrache à mon amour,
Et ce coup à mes yeux l'enleve sans retour.

LE BARON.

Vous possédez son cœur.

LE MARQUIS.

Douceur cruelle & vaine!
Le bonheur d'être aimé met le comble à ma peine.

LE BARON.

Vos recherches, vos soins, pourront la découvrir.

LE MARQUIS.

Non, je n'espere plus d'y pouvoir réussir,
Et dans tous mes projets le malheur m'accompagne.
J'ai mis, depuis huit jours, tous mes gens en campagne.
Mais inutilement: ils ne m'apprennent rien.

LE BARON.

N'importe, votre sort est plus doux que le mien:
Le pis est de brûler pour une belle idole.

LE MARQUIS.

Vous la posséderez; c'est un bien qui console.
Mais pour mes feux trompés cet espoir est détruit:
Plus l'objet est parfait, & plus sa perte aigrit.
Je suis le plus à plaindre, & mon cruel voyage.....

LE BARON.

Ne nous disputons plus un si triste avantage;
Nous éprouvons tous deux un sort plein de rigueur.
Marquis, goûtons l'unique & funeste douceur
D'être les confidens mutuels de nos peines,
Et mêlons sans témoins vos douleurs & les miennes.
Le secret de nos cœurs est un bien précieux,
Que nous devons cacher à tous les autres yeux.

LE MARQUIS.

Oui, ne nous quittons plus, soyons toujours ensemble.
Le malheur nous unit, & le goût nous rassemble.
Que nos revers communs excitant la pitié,
Servent à resserrer les nœuds de l'amitié.

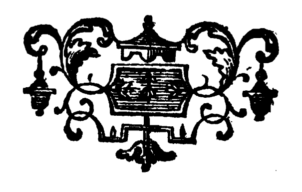
LE BARON.

Presqu'autant que le mien, votre sort m'intéresse.
Adieu. C'est à regret qu'un moment je vous laisse.
Je vais écrire au Duc qu'il ne m'attende pas.

LE MARQUIS.

Et moi, je cours, Monsieur, m'informer de ce pas
Si mes gens n'ont point fait de recherche nouvelle.
Je vous rejoins après, quoi que j'apprenne d'elle,
Un ami si parfait que j'acquiers dans ce jour,
Peut seul me consoler des pertes de l'amour.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE MARQUIS, CHAMPAGNE.

LE MARQUIS.

PArle, as-tu rien appris? Champagne, inftruis-moi vîte.

CHAMPAGNE.

J'ai découvert, Monfieur, la maifon qu'elle habite.

LE MARQUIS.

Quoi! Tu fais fa demeure?

CHAMPAGNE.

Oui, j'en fuis éclairci.

La belle n'eft pas loin.

LE MARQUIS.

Où donc eft-elle?

CHAMPAGNE.

Ici.

LE MARQUIS.

Ici, dans cet Hôtel?

CHAMPAGNE.

Oui, dans cet Hôtel même,

Et je viens de l'y voir.

LE MARQUIS.

Ma furprife eft extrême!

CHAMPAGNE.

Vous n'êtes pas au bout de votre étonnement;
Sachez qu'on la marie, & même inceffamment.

LE MARQUIS.

O Ciel! Me dis-tu vrai?

CHAMPAGNE.

Très-vrai, je suis sincere;
Pour conclure, Monsieur, on n'attend que son pere.

LE MARQUIS.

Quel coup inattendu! Mais à qui l'unit-on?

CHAMPAGNE.

Au Maître de céans, à Monsieur le Baron.

LE MARQUIS.

Au Baron!

CHAMPAGNE.

A lui-même, & la chose est très-sûre.

LE MARQUIS.

Grand Dieu! La singuliere & fatale aventure!
Mais elle n'est pas vraie, on vient de t'abuser:
La personne qu'il aime & qu'il doit épouser,
Est brillante d'attraits, mais d'esprit dépourvue;
C'est ainsi que lui-même il l'a peinte à ma vue;
Et celle que j'adore est accomplie en tout,
A l'extrême beauté joint l'esprit & le goût.

CHAMPAGNE.

J'ignore quel portrait il a fait de sa belle;
S'il vous l'a peinte sotte, ou bien spirituelle:
Mais je suis bien instruit, & par mes propres yeux,
Que celle qu'il épouse, & qui loge en ces lieux,
Est justement la même à qui votre émissaire
A porté vingt billets, gage d'un feu sincere.
C'est la fille, en un mot, de Monsieur de Forlis;
Et j'en ai pour garant tous les gens du logis.

LE MARQUIS.

Je n'en puis plus douter, & ce nom seul m'éclaire;
Mon esprit à présent débrouille le mystere.
Le Baron, pour bêtise & pour stupidité,
Aura pris son air simple & sa timidité:
Elle est d'un naturel qui se livre avec crainte;
Cet effroi s'est accru par la dure contrainte
De former un lien qui force son penchant;
Et par l'effort de taire un si cruel tourment.

Oui, le chagrin secret de voir tromper sa flamme,
Et j'aime à m'en flatter, a jetté dans son ame
Ce morne abattement, cette sombre froideur,
Qui choquent le Baron, & causent son erreur.
Dans mon vif désespoir j'ai du moins l'avantage
De penser qu'aujourd'hui sa tristesse est l'ouvrage,
Et le garant flatteur de son amour pour moi,
Et qu'à regret, d'un pere elle subit la loi.

CHAMPAGNE.

Cette grande douleur qui console la vôtre,
Ne l'empêchera pas d'en épouser un autre.

LE MARQUIS.

Il est vrai, j'en frémis : c'est un bien sans effet.
Sa funeste douceur ajoute à mon regret ;
Et d'un feu mutuel la flatteuse assurance,
Est un nouveau malheur quand on perd l'espérance.
Se voir ravir un cœur plein d'un tendre retour,
C'est de tous les revers le plus grand en amour ;
Et se voir enlever ce trésor qu'on adore,
Par la main d'un ami qui lui-même l'ignore,
Y met encor le comble, & le rend plus affreux !
Je me plaignois tantôt de mon sort rigoureux,
Quand mes soins ne pouvoient découvrir sa demeure.
J'aurois beaucoup mieux fait de craindre & de fuir l'heure
Où je devois apprendre un secret si cruel.
Pour moi sa découverte est un arrêt mortel :
Je serois trop heureux d'être dans l'ignorance,
Et du Baron, du moins, j'aurois la confidence.
Je pourrois dans son sein épancher ma douleur.
Hélas ! j'ai tout perdu jusqu'à cette douceur.
Quel état violent ! O Ciel ! Que dois-je faire ?
Dois-je fuir ou rester ? M'expliquer ou me taire ?
Que dirai-je au Baron ? Pourrai-je l'aborder ?
Ah ! D'avance, mon cœur se sent intimider.
Je ne pourrai jamais soutenir sa présence,
Mon trouble..... juste Dieu ! Je le vois qui s'avance.

(*Champagne sort.*)

SCENE II.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE BARON.

J'Étois impatient déja de vous revoir.
Eh bien, n'avez-vous rien à me faire savoir ?
Répondez-moi, Marquis. Vous évitez ma vue,
Je vois sur votre front la douleur répandue.
Qu'avez-vous ?

LE MARQUIS.

Je n'ai rien.

LE BARON.

Votre ton, & votre air
M'assurent le contraire, & vous m'êtes trop cher
Pour vous laisser garder un si cruel silence :
Manqueriez-vous pour moi déja de confiance ?
Ouvrez-moi votre cœur, parlez donc ?

LE MARQUIS.

Je ne puis.

LE BARON.

Mais songez que tantôt vous me l'avez promis.
Qu'avez-vous découvert ? Que venez-vous d'apprendre ?

LE MARQUIS.

Plus que je ne voulois !

LE BARON.

Je ne puis vous comprendre,
Et j'exige de vous que vous vous expliquiez :
Me tiendrez-vous rigueur après tant d'amitiés ?

LE MARQUIS.

Je dois plutôt cacher le trouble qui m'agite.
Dans l'état où je suis, souffrez que je vous quitte..

LE BARON.

Non, arrêtez, Marquis, vous prétendez en vain

Que je vous abandonne à votre noir chagrin.
Vous ne sortirez pas, quoi que vous puissiez faire,
Que je n'aie arraché de vous l'aveu sincere
Du sujet qui vous trouble, & qui vous porte à fuir.

LE MARQUIS.

Dispensez-moi, Baron, de vous le découvrir;
Et laissez-moi....

LE BARON.

Marquis, la résistance est vaine,
Et vous m'éclaircirez.

LE MARQUIS.

Quelle effroyable gêne!
Où me vois-je réduit!

LE BARON.

Cédez donc à l'effort
D'un homme tout à vous.

LE MARQUIS.

Je crains....

LE BARON.

Vous avez tort.
Des destins qui tantôt vous cachoient votre Amante,
Ont-ils pu vous porter d'atteinte plus sanglante?

LE MARQUIS.

Oui, puisque ce secret par vous m'est arraché,
Je voudrois que son sort me fut encor caché:
Mes gens, de sa demeure ont fait la découverte;
Mais pour rendre mes feux plus certains de sa perte,
Ils m'ont trop éclairé.

LE BARON.

Que vous ont-ils appris?

LE MARQUIS.

Tout ce que je pouvois en apprendre de pis.
J'ai su que sa famille au plutôt la marie:
Pour comble de chagrin je vais la voir unie
Au destin d'un ami, qui m'enchaîne le bras!

LE BARON.

Ce coup est affligeant, mais il n'égale pas,

Quoi que puisse opposer votre douleur extrême,
Le malheur d'ignorer le sort de ce qu'on aime :
Je trouve votre amour, dans ce nouveau chagrin,
Beaucoup moins malheureux qu'il n'étoit ce matin.

LE MARQUIS.

Rien n'égale, Monsieur, ma disgrace présente ;
Je sens qu'elle est pour moi d'autant plus accablante
Que je ne puis choisir ni prendre aucun parti ;
Toute voie est fermée à mon espoir trahi.

LE BARON.

J'en vois une pour vous très-simple.

LE MARQUIS.

Quelle est-elle?

LE BARON.

Poursuivez votre pointe auprès de votre belle.

LE MARQUIS.

Le moyen à présent, Monsieur, que je la vois
Promise à mon ami dont son pere a fait choix ?
Mon cœur doit renoncer plutôt à ma maîtresse ;
L'honneur & le devoir y forcent ma tendresse.

LE BARON.

Il n'est pas question de devoir ni d'honneur ;
Il ne s'agit ici que de votre bonheur.

LE MARQUIS.

Monsieur, pour un moment, mettez-vous à ma place ;
Feriez-vous ce qu'ici vous voulez que je fasse ?
L'amour vous feroit-il manquer à l'amitié ?

LE BARON.

Oui, Marquis, sur ce point je serois sans pitié :
Le scrupule est sottise en pareille matiere.
Et je ne ferois pas grace à mon propre pere.

LE MARQUIS.

Moi, je ne me sens pas tant d'intrépidité ;
Et quand même j'aurois cette témérité,
Que puis-je espérer ?

LE BARON.

Tout, Monsieur, puisqu'on vous aime,

…vez réussir, j'en répondrois moi-même.

LE MARQUIS.

…tous mes efforts pourroient-ils aboutir.

LE BARON.

Mais à rompre un hymen qui doit mal l'assortir ?

LE MARQUIS.

Il est trop avancé.

LE BARON.

Qu'elle avoue à son pere
Votre amour réciproque.

LE MARQUIS.

Elle est d'un caractere,
D'un esprit trop craintif, pour tenter ce moyen ;
D'autant qu'elle a donné sa voix à ce lien ;
Moi-même à l'y porter j'ai de la répugnance.
Le remords que je sens....

LE BARON.

Le remords ? Pure enfance !
Ayez pour mes conseils plus de docilité,
Et le succès...

LE MARQUIS.

Je vois l'impossibilité ;
Car son hymen, vous dis-je, est près de se conclure ;
Demain, ce soir peut-être, & ma disgrace est sûre.

LE BARON.

Je veux que cela soit : mettons la chose au pis.

LE MARQUIS.

Que puis-je faire alors ?

LE BARON.

Ce que fait tout Marquis.
Vous vous arrangerez.

LE MARQUIS.

Et de quelle maniere ?

LE BARON.

En voyant cette belle, en tâchant de lui plaire.

LE MARQUIS.

A mon ami, ferois-je un affront si sanglant ?

LE BARON.

Sur cet article-là votre scrupule est grand !
A son plus haut dégré c'est porter la sagesse.
Si vos pareils avoient cette délicatesse,
Et marquoient tant d'égards pour Messieurs les maris,
Je plaindrois la moitié des femmes de Paris.
Ne tenez pas ailleurs un langage semblable,
Il vous feroit, Marquis, un tort considérable.

LE MARQUIS.

Quand vous parlez ainsi, c'est sur le ton badin;
Je forme & je veux suivre un plus juste dessein:
A mes sens révoltés quelque effort qu'il en coûte,
Le devoir me l'inspire, il faut que je l'écoute.
De l'erreur d'un ami, j'abuse trop long-tems;
Je veux la dissiper dans ces mêmes instans,
Et je vais, sans détour, à quoi que je m'expose,
De mon trouble secret lui dévoiler la cause.

LE BARON.

Ah ! Gardez-vous en bien, vous allez tout gâter.

LE MARQUIS.

Juste Ciel ! Est-ce vous qui devez m'arrêter ?

LE BARON.

Oui, vous allez commettre une extrême imprudence:
Mais a-t-on jamais fait pareille confidence ?

LE MARQUIS.

Eh quoi, voulez-vous donc que je trompe en ce jour
Un homme que j'estime, & qui m'aime à son tour ?

LE BARON.

Oui, trompez-le, Monsieur.

LE MARQUIS.

C'est lui faire un outrage.

LE BARON.

Trompez-le encore un coup, trompez-le, c'est l'usage.

LE MARQUIS.

Vous me le conseillez ?

LE BARON.

Très-fort, & je fais plus ;

Je l'exige de vous.

LE MARQUIS.

Je demeure confus !

LE BARON.

Mais dans vos procédés je ne puis vous comprendre ;
Vous avez pour cet homme une amitié bien tendre ;
Et portant à son cœur le coup le plus mortel,
Par un aveu choquant autant qu'il est cruel,
Vous voulez faire entendre à sa flamme jalouse,
Que vous êtes aimé de celle qu'il épouse :
Si quelqu'un s'avisoit de m'en faire un égal,
Par moi son compliment seroit reçu fort mal.

LE MARQUIS.

Ces mots ferment ma bouche, & changent ma pensée ;
Mon ardeur, puisqu'enfin elle s'y voit forcée,
Va suivre le parti que vous lui proposez :
Mais souvenez-vous bien que vous l'y réduisez,
Que vous êtes, Monsieur, garant de ma conduite,
Que vous deviendrez seul capable de la suite ;
Et que si trop avant je me laisse entraîner,
C'est vous, & non pas moi, qu'il faudra condamner.

LE BARON.

Quoi qu'il puisse arriver, je prends sur moi la chose,
Sur ma parole osez.

LE MARQUIS.

Je vous crois donc, & j'ose.

LE BARON.

Avant que vous sortiez je serois curieux
Que vous vissiez l'objet.... Mais il s'offre à nos yeux.



SCENE III.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *à part.*

Quel trouble ! En la voyant, j'ai peine à me contraindre !

LUCILE, *d'un air timide au Baron.*

Je cherchois votre sœur.

LE BARON.

Approchez-vous sans craindre,
Et faites politesse à Monsieur le Marquis.
Vous ne sauriez trop bien recevoir mes amis.
Quoi ! Vous voilà déja toute déconcertée ?
Vous changez de couleur, vous êtes empruntée !
Mais rassurez-vous donc. Devant le monde ainsi,
Faut-il être étonné ?

LUCILE.

Et Monsieur l'est aussi !

LE BARON.

Il l'est de votre abord.

LE MARQUIS.

Pardon, je me rappelle,
Qu'ailleurs plus d'une fois j'ai vu Mademoiselle.

LE BARON.

Vous l'avez vue ailleurs ! Où, Marquis ?

LE MARQUIS.

Au Couvent,
Précisément au même où j'allois voir souvent,
Comme je vous ai dit, cette jeune personne:
La rencontre me charme autant qu'elle m'étonne.
L'estime & l'amitié les lioient de si près,
Que l'une & l'autre alors ne se quittoient jamais;
C'est cet attachement que je faisois paroître,

A qui je dois, Monſieur, l'honneur de la connoître.

LE BARON, *à part au Marquis.*

Mais rien n'eſt plus heureux pour vous que ce coup-là !
Auprès de ſon amie, elle vous ſervira.
Elle eſt ſimple à l'excès; mais on peut la conduire:
Sait-elle vôtre amour ?

LE MARQUIS.

Tout a dû l'en inſtruire;
J'ai fait en ſa préſence éclater mon ardeur,
Et comme ma maîtreſſe, elle connoît mon cœur.

LE BARON.

Tant mieux; j'en ſuis charmé, la choſe ira plus vîte.

LE MARQUIS.

Dans l'état incertain qui maintenant m'agite,
Souffrez que devant vous j'oſe l'interroger.

LE BARON.

A répondre je vais moi-même l'engager.

LE MARQUIS.

Non, je veux ſans contrainte apprendre de ſa bouche
Quels ſont les ſentimens de l'objet qui me touche.
Parlez, belle Lucile, ils vous ſont connus tous,
Mon amante n'a rien qui ſoit cachée pour vous;
Et vous devez ſouvent en avoir des nouvelles.

LUCILE.

Il eſt vrai.

LE MARQUIS.

J'en apprends une des plus cruelles;
Ses parens, m'a-t-on dit, veulent la marier.

LUCILE.

Oui.

LE MARQUIS.

Ciel! Quel oui funeſte! Et qu'il doit m'effrayer!

LE BARON.

Raſſurez-vous; je veux rompre ce mariage.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

L'approuve-t-elle?

LUCILE.

Non.

LE BARON, *au Marquis.*

Pour vous l'heureux présage?

LE MARQUIS.

Comment se trouve-t-elle à présent?

LUCILE.

Mal & bien.

LE MARQUIS.

Pense-t-elle?....

LUCILE.

Beaucoup.

LE MARQUIS.

Et que dit-elle?

LUCILE.

Rien.

LE BARON.

Quel discours? Parlez mieux, qu'on puisse vous entendre.

LE MARQUIS.

Ces mots sont d'un grand sens pour qui sait les comprendre;
J'ai toujours eu du goût pour la précision.

LE BARON.

Vous devez donc goûter sa conversation.

LE MARQUIS.

Infiniment, Monsieur.

LE BARON.

C'est par là qu'elle brille:
Mal & bien, rien, beaucoup; la singuliere fille!
Tenez, s'il est possible, un discours plus suivi.

LE MARQUIS.

Du peu qu'elle m'a dit vous me voyez ravi!
(*à Lucile.*)
Ma Maîtresse à mon sort est-elle bien sensible?

LUCILE.

Oui, votre état la jette en un trouble terrible;

Moi, qui connois son cœur, je puis vous l'assurer.

LE BARON.

Prodige ! La voilà qui vient de proférer
Deux phrases tout de suite.

LE MARQUIS, *à part.*

A peine je suis maître
De mes sens agités !

LUCILE.

J'en ai trop dit, peut-être,
Et je m'en vais.

LE BARON.

Bon !

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Non, c'est moi qui vais sortir.
(*à part.*)
Mon transport à la fin pourroit me découvrir.

LE BARON, *au Marquis.*

Je vais la faire agir auprès de son amie.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, adieu, songez bien, je vous prie,
Qu'il faut que votre cœur pour moi parle aujourd'hui,
Et que je suis perdu, si je n'ai son appui.
(*Il sort.*)

SCENE IV.

LE BARON, LUCILE.

LE BARON.

Je ne vous conçois pas ! Vous êtes étonnante !
Vous paroissez toujours interdite & tremblante !
Vous vous présentez mal, & vous n'épargnez rien
Pour ternir votre éclat par un mauvais maintien ;
Et lorsqu'à repliquer votre bouche est réduite,
C'est par monosyllabe, & sans aucune suite.

Répondez ; eſt-ce gêne ? Eſt-ce obſtination ?
Eſt-ce peu de lumiere ? Eſt-ce diſtraction ?
Mais levez donc les yeux quand je vous interroge.

LUCILE.

Je vous ſuis obligée.

LE BARON.

Eh ! ſur le pied d'éloge
Prenez-vous mon diſcours ?

LUCILE.

Mais, comme il vous plaira.

LE BARON.

Le moyen de tenir à ces repliques-là ?

LUCILE.

Mais j'ai mal dit, je crois.

LE BARON, *à part.*

Que ce je crois eſt bête !

LUCILE.

Excuſez, mais votre air m'intimide & m'arrête.

LE BARON.

Selon vous, j'ai donc l'air bien terrible ?

LUCILE.

Oui, vraiment.

LE BARON.

Votre bouche me fait un aveu bien charmant !

LUCILE.

Mais il eſt naturel.

LE BARON.

Vous êtes ingénue.

LUCILE.

Oh, beaucoup.

LE BARON.

Abrégeons, ſon entretien me tue.
Laiſſons, Mademoiſelle, un diſcours ſuperflu,
Il faut que le Marquis ſoit par vous ſecouru.

LUCILE.

Secouru !

LE BARON.

Promptement.

LUCILE.

En quoi donc, je vous prie ?

LE BARON.

Il faut à ſon ſujet parler à votre amie.
S'il n'étoit queſtion que d'une folle ardeur,
Bien loin de vous preſſer d'agir en ſa faveur,
Je vous le défendrois ; mais ſon amour eſt ſage,
Et pour elle il s'agit d'un très-grand mariage
Où tout, en même tems ſe trouve réuni,
La naiſſance, le bien, avec l'âge aſſorti.
Son bonheur en dépend ; ainſi, Mademoiſelle,
C'eſt remplir le devoir d'une amitié fidelle.
Peignez donc à ſes yeux le déſeſpoir qu'il a ;
Dites-lui qu'il ſe meurt.

LUCILE.

Elle le ſait déja.

LE BARON.

N'importe, exagerez ſon mérite & ſa flamme.
Près d'elle employez tout pour attendrir ſon ame;
Et de ſon prétendu dite beaucoup de mal:
Peignez-le diſſipé, fat, inconſtant, brutal.

LUCILE.

Je n'oſe pas tout haut dire ce que j'en penſe.

LE BARON.

Parlez, ne craignez rien.

LUCILE.

Oh ! ſans la bienſéance....

LE BARON.

Pour l'homme en queſtion point de ménagement.

LUCILE, *riant.*

Quoi ! vous me l'ordonnez ?

LE BARON.

Oui, très-expreſſément.
Quand je vous parle ainſi, qui vous oblige à rire ?
C'eſt une nouveauté, mais j'y trouve à redire ;

Ce rire maintenant eſt des plus déplacés.

LUCILE.

Mais il ne l'eſt pas tant, Monſieur, que vous penſez.

LE BARON, *à part.*

Ces imbéciles-là, gauches en toute choſe,
Ou ne vous diſent mot, ou ricannent ſans cauſe.

(*à Lucile.*)

Quoi qu'il en ſoit, ſongez à ce que je vous dis:
Diſpoſez votre amie en faveur du Marquis.
Ce que j'attends de vous veut de la diligence.
Il faut....

LUCILE.

Monſieur, voilà votre ſœur qui s'avance.

LE BARON.

Ma ſœur! Le perſonnage eſt fort intéreſſant,
Et digne d'interrompre un diſcours important!

SCENE V.

LUCILE, CÉLIANTE, LE BARON.

LE BARON, *à Lucile.*

REpréſentez ſur-tout, exprès, je le répete,
Que l'ardeur du Marquis eſt ſincere & parfaite.

LUCILE.

C'eſt la troiſieme fois que vous me l'avez dit.

LE BARON.

Oh! pour le bien graver au fond de votre eſprit,
Morbleu! je ne ſaurois aſſez vous le redire.
Je ſuis....

LUCILE.

Vous vous fâchez, Monſieur, je me retire.

SCENE VI.

CÉLIANTE, LE BARON.

CÉLIANTE.

Vous la traitez, mon frere, avec trop de hauteur,
Et vous l'étourdissez. Employez la douceur.

LE BARON.

La douceur, dites-vous: la douceur est charmante!

CÉLIANTE.

Trouvez bon cependant que je vous représente
Qu'une telle conduite auprès d'elle vous nuit;
Et qu'à la fin sa haine en peut être le fruit.
Quelle sent....

LE BARON.

Trouvez bon que je vous interrompe,
Pour vous dire, ma sœur, que votre esprit se trompe.

CÉLIANTE.

Elle s'est plainte à moi, je dois vous informer....

LE BARON.

Tous ces petits propos doivent peu m'alarmer.

CÉLIANTE.

Mais vous allez bientôt voir arriver son pere.
Pour son appartement comment allez-vous faire?
Ma sincere amitié...

LE BARON.

Se donne trop de soins,
Et pour notre repos, aimez-nous un peu moins.

CÉLIANTE.

Vous n'avez jamais rien d'agréable à me dire.

LE BARON.

Rien d'agréable! Il faut autrement me conduire.
J'aurai soin désormais de vous faire ma cour.

CÉLIANTE.

Pour moi, votre mépris augmente chaque jour.

LE

LE BARON.

Et puisque vous aimez les choses agréables,
Je ne vous tiendrai plus que des propos aimables;
Je louerai votre esprit, votre air, votre enjoument!

CÉLIANTE.

Ah! ne me raillez pas aussi cruellement.

LE BARON.

Céliante, pour vous, je viens de me contraindre;
Je vous dis des douceurs, & vous osez vous plaindre?

CÉLIANTE.

Moi, je vous dois ici dire vos vérités,
Et vais d'un bon avis payer vos duretés.

LE BARON.

Encore des avis!

CÉLIANTE.

Vous êtes fort aimable...

LE BARON.

Le début est flatteur.

CÉLIANTE.

Prévenant, doux, affable,
Pour les gens du dehors que ménage votre art;
A vos civilités le monde entier a part,
Parce qu'il est, Monsieur, l'objet de votre culte,
Et l'oracle constant que votre esprit consulte:
Mais mon frere chez lui sait se dédommager
Des égards qu'il prodigue à ce monde étranger.
Il dépouille en entrant sa douceur politique;
Méprisant pour sa sœur, dur pour son domestique,
Fâcheux pour sa maîtresse, & froid pour ses amis,
Il prend une autre forme, & change de vernis.
Tout craint dans sa maison, & tout fuit sa rencontre;
Le courtisan s'éclipse, & le tyran se montre.

LE BARON, *d'un ton irrité.*

Ma sœur!

CÉLIANTE.

Le trait est fort, mais vous me l'arrachez;
Et j'ai peint dans le vrai, puisque vous vous fâchez:

Je l'ai fait toutefois dans une bonne vue :
Profitez-en, ou bien si l'erreur continue,
Des vôtres, redoutez le funeste abandon ;
Craignez de vous trouver seul dans votre maison ;
Et de n'avoir d'ami que ce monde frivole,
Dont un souffle détruit l'estime qui s'envole.

SCENE VII.

LE BARON, *seul.*

JE serois trop heureux de me voir délivré
De ces especes-là, dont je suis entourré.
Mais sortons ; il est tems de faire ma tournée,
Et de régler l'essor de toute la journée.
Passons chez la Marquise & chez le Commandeur :
Voyons la Présidente, & puis mon Rapporteur.

SCENE VIII.

LE BARON, LISETTE.

LISETTE.

MOnsieur, je viens....

LE BARON.

Allez.....

LISETTE.

Mais daignez me permettre, Monsieur....

LE BARON.

Mes gens au Duc ont-ils porté ma lettre ?

LISETTE.

Je pense que la Fleur est sorti pour cela.

LE BARON.

Je pense est merveilleux, & ces animaux-là
Répondent la plûpart aussi mal qu'ils agissent.
Mes ordres, comme il faut, jamais ne s'accomplissent.

LISETTE.

Mais, Monsieur de Forlis....

LE BARON.

Quoi, Monsieur de Forlis?

LISETTE.

Arrive en ce moment. Je vous en avertis,
Pour que vous descendiez.

LE BARON.

Je vous suis redevable
De venir m'avertir; le terme est admirable!

LISETTE, *à part.*

Quel homme! Mais Monsieur...

LE BARON.

Allez, parlez plus bas;
Annoncez désormais, & n'avertissez pas.

(*Lisette rentre.*)

SCENE IX.

LE BARON, *seul.*

Forlis, pour arriver, a mal choisi son heure:
J'allois sortir, il faut que pour lui je demeure.
C'est mon ami, je vais l'embrasser simplement;
Et le quitter après le premier compliment;
Mais de le prévenir il m'épargne la peine.

SCENE X.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON, *embrassant M. de Forlis.*

VOtre santé, Monsieur ?

M. DE FORLIS.

Assez ferme. Et la tienne, Baron ?

LE BARON.

Bonne.

M. DE FORLIS.

Tant mieux. J'ai voulu me hâter
Pour t'unir à ma fille, & par là, cimenter
L'ancienne amitié qui nous unit ensemble.

LE BARON.

Je suis vraiment charmé que ce nœud nous assemble.

M. DE FORLIS.

Tu me fais cet aveu d'un air bien glacial !
Je suis très-éloigné du cérémonial :
Mais je veux qu'un ami, quand il me voit, s'épanche,
Et me marque une joie aussi vive que franche.
Dix ans de connoissance ont ôté de mon prix,
Et ta vertu n'est pas d'accueillir des amis ;
La mienne est par bonheur d'avoir de l'indulgence.

LE BARON.

Pardon, mais je me vois dans une circonstance
Qui malgré moi, Monsieur, me force à vous quitter.
Je vous laisse le maître, & je cours m'acquitter
D'un devoir....

M. DE FORLIS.

Quand j'arrive !

LE BARON.

Il eſt indiſpenſable.

M. DE FORLIS.

Celui d'être avec moi, me paroît préférable,
Et j'ai beſoin de toi pour tout le jour entier;
Si c'eſt une corvée, il la faut eſſuyer.

LE BARON.

J'ai trente affaires.

M. DE FORLIS.

Va, trente de ces affaires
Ne doivent pas tenir contre deux néceſſaires.

LE BARON.

Je ne puis différer, & j'ai promis d'honneur.

M. DE FORLIS.

De ces promeſſes-là je connois la valeur.

LE BARON.

Ce ſont de vrais devoirs.

M. DE FORLIS.

Tien, je vais en ſix phraſes
Te peindre ces devoirs qu'ici tu nous emphaſes.
Aller d'abord montrer aux yeux de tout Paris
La dorure & l'éclat d'un nouveau vis-à-vis;
Eclabouſſer vingt fois la pauvre Infanterie,
Qui ſe ſauve, en jurant, de la Cavalerie;
De toilette en toilette aller faire ſa cour,
Apprendre & débiter la nouvelle du jour;
Puis au Palais Royal joindre un cercle agréable,
Et lier pour le ſoir une partie aimable;
Ne boire à ton dîner que de l'eau ſeulement,
Pour ſabler du Champagne à ſouper largement:
Faire l'après-midi mille dépenſes folles,
En deux Médiateurs perdre huit cens piſtoles;
Sur une tabatiere, ou bien ſur des habits,
Dire ton ſentiment & ton ſublime avis;
Conduire à l'Opéra la Ducheſſe indolente,
Médire ou bien broder avec la Préſidente;
Avec le Commandeur parler chaſſe & chevaux;

Chez le petit Marquis découper des oiseaux :
Voilà le plan exact de ta journée entiere,
Tes devoirs importans, & ta plus grave affaire.

LE BARON.

Monsieur le Gouverneur, vous nous blâmez à tort :
On ne vit point ici comme dans votre Fort.
Nous devons y plier sous le joug de l'usage;
Ce qui paroît frivole est dans le fond très-sage.
Tous ces aimables riens qu'on nomme amusement,
Forment cet heureux cercle & cet enchaînement,
De qui le mouvement journalier & rapide
Nous fait, par l'agréable, arriver au solide.
C'est par eux que l'on fait les grandes liaisons,
Qu'on acquiert les amis & les protections;
Au sein des jeux rians on perce les mysteres;
Le plaisir est le nœud des plus grandes affaires;
Le succès en dépend, tout y va, tout y tient,
Et c'est en badinant que la faveur s'obtient.

M. DE FORLIS.

Il donne en habile homme un bon tour à sa cause,
Et je sens dans le fond qu'il en est quelque chose.

LE BARON.

Si j'ai quelque crédit moi-même près des Grands,
Je le dois à ces riens.

M. DE FORLIS.

Je te prends sur le tems.
Pour rendre à mes égards ta conduite louable,
Emploie en ma faveur ce crédit favorable.
L'occasion est belle, & voici le moment :
Fais agir tes amis pour le Gouvernement
Qu'à la place du mien à la Cour je demande;
Tu sais, pour l'obtenir, que mon ardeur est grande,
Qu'il doit, outre l'honneur, grossir mes revenus,
Et qu'il produit par an dix mille francs de plus :
Par plusieurs concurrens cette place est briguée;
Du Royaume, Baron, c'est la plus distinguée.
Un homme bien instruit m'a marqué de partir;

De mettre tout en œuvre, il vient de m'avertir.
Un motif si pressant joint à ton mariage,
M'a fait prendre la poste & hâter mon voyage.
As-tu sollicité? Depuis près de deux mois
Je t'en ai par écrit prié plus de vingt fois:
Tu m'as promis de voir le Ministre qui t'aime;
L'as-tu fait? Puis-je bien m'en fier à toi-même?

LE BARON.

Oui: mais permettez....

M. DE FORLIS.

Non, je te connois trop bien.
Ne crois pas m'échapper.

LE BARON.

Un seul instant.

M. DE FORLIS.

Non, rien.
Je ne te ferois pas grace d'une seconde.
Si tu prends une fois ton essor dans le monde,
Crac, te voilà parti jusqu'à demain matin.

LE BARON.

Puisque vous le voulez, & qu'il le faut enfin,
Je dînerai chez moi.

M. DE FORLIS.

Effort rare & sublime!
Sacrifice étonnant! Grande preuve d'estime!

LE BARON.

Nous mangerons ensemble un poulet sans façon,
Et je vais vous donner un dîner d'ami.

M. DE FORLIS.

Non.
Je crains ces dîners-là. J'aime la bonne chere;
Et traites-moi plutôt en personne étrangere:
Tu n'auras qu'à donner tes ordres pour cela,
Et l'apétit chez moi se fait sentir déja.
Le chemin que j'ai fait est très-considérable,
Et me fait aspirer au moment d'être à table.
En attendant, passons dans mon appartement.

Nous parlerons ensemble.

LE BARON.

Attendez un moment.

M. DE FORLIS.

Comment donc! Que veut dire un discours de la sorte?

LE BARON.

Tout n'est pas disposé comme il convient.

M. DE FORLIS.

Qu'importe.
Je puis m'y reposer.

LE BARON.

Non, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Et pourquoi?

LE BARON.

C'est qu'il est occupé.

M. DE FORLIS.

Tu te moques de moi.
Et par qui donc l'est-il?

LE BARON.

Par un fort galant homme.

M. DE FORLIS.

La chose est toute neuve; & cet homme se nomme?

LE BARON.

Son nom m'est échappé.

M. DE FORLIS.

Rien n'est plus ingénu.
Mon logement est pris, & par un Inconnu!

LE BARON.

C'est un Abbé, Monsieur.

M. DE FORLIS.

Un Abbé!

LE BARON.

Mais, de grace....

M. DE FORLIS.

Qu'on eût mis dans ma chambre un Militaire, passe:
Mais un petit colet me déloger ainsi!

LE BARON.

Je n'ai pas cru, d'honneur, vous voir si-tôt ici;
Il m'est recommandé d'ailleurs par des personnes
Qui peuvent tout sur moi.

M. DE FORLIS.

Tes excuses sont bonnes.

LE BARON.

Mais, si vous le voulez, Monsieur, absolument,
Vous pourrez aujourd'hui prendre mon logement;
Ou bien, comme l'Abbé part dans l'autre semaine,
Et que de nos façons il faut bannir la gêne,
Vous logerez plus haut.

M. DE FORLIS.

Oui, je t'entends, Baron:
Et pour le coup je vais coucher dans le dongeon.

LE BARON.

Vous êtes mon ami.

M. DE FORLIS.

La chose est plus choquante:
Mais tout mon dépit cede à ma faim qui s'augmente,
Viens; dans ce moment-ci, si tu veux m'obliger,
Loge-moi vîte....

LE BARON.

Où donc?

M. DE FORLIS.

Dans ta salle à manger.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON.

Le Forlis par bonheur fait la méridienne;
Je respire. Entre nous son amitié me gêne.
Sa fille doit parler à l'objet de vos feux.

LE MARQUIS.

Je vous suis obligé de vos soins généreux.

LE BARON.

L'affaire est en bon train.

LE MARQUIS.

Il est vrai, je commence
A me flatter, Monsieur, d'une douce espérance.

LE BARON.

Je suis charmé de voir que vous pensiez ainsi.

LE MARQUIS.

La joie enfin succede au plus affreux souci.
Je ne puis exprimer le plaisir que je goûte:
On n'imagine point jusqu'où va....

LE BARON.

Je m'en doute.

LE MARQUIS.

Non, non, vous ignorez combien il est flatteur.
Je ne sai quoi pourtant m'arrête au fond du cœur.

LE BARON.

Comment! Votre ame encore est-elle intimidée?

LE MARQUIS.

Oui, tromper un ami révolte mon idée,
Et je sens que je blesse au fond la probité.

LE BARON.

Marquis, encore un coup cessez d'être agité;
Elle n'est point blessée en des choses semblables.

LE MARQUIS.

En est-il, où ces droits ne soient point respectables?
Et ne doit-elle point régler en tout nos pas?

LE BARON.

Non, Marquis, sur l'amour elle ne s'étend pas.

LE MARQUIS.

Et par quelle raison?

LE BARON.

Ce n'est pas là sa place.
Elle y seroit de trop.

LE MARQUIS.

Un tel discours me passe!

LE BARON.

J'ai plus d'expérience, & dois vous éclairer.
La droiture est un frein que l'on doit révérer,
Du monde ce sont là les maximes constantes,
Dans tout ce que l'on nomme affaires importantes,
Devoirs essentiels de la société,
Dont ils sont les liens & comme le traité.
On la doit consulter, sur-tout dans l'exercice
Des charges de l'État d'où dépend la justice;
Dans ce qui, parmi nous, est de convention,
Et forme par dégré la réputation:
Mais elle est sans pouvoir pour tout ce qu'on appelle
Du nom de badinage, ou bien de bagatelle;
Pour tout ce qu'on regarde universellement
Sur le pied de plaisir ou de délassement.
Dans un tems de commerce, elle n'est plus admise,
Et même s'en piquer devient une sottise.
L'amour n'est plus qu'un jeu, qu'un simple amusement,
Où l'on est convenu de tromper finement;

D'être dupe ou frippon, le tout sans conséquence ;
Mais d'être le dernier pourtant avec décence.

LE MARQUIS.

Le plus beau des liens, d'où dépend notre paix,
Peut-il être avili jusques à cet excès ?
Le monde est étonnant dans sa bizarrerie.
Le joueur qui fripponne est couvert d'infamie,
Et le perfide amant qui trompe, & qui trahit,
Devient homme à la mode, & se met en crédit.
Quel travers dans les mœurs, & quel affreux délire !
Aussi grossiérement peut-on se contredire ?

LE BARON.

C'est l'idée établie, il faut s'y conformer.

LE MARQUIS.

Mon ame, à penser faux, ne peut s'accoutumer.
Le jeu, dont j'ai parlé, commerce de caprice,
Fondé sur l'intérêt, la fraude & l'avarice,
S'est rendu par l'usage un lien révéré :
Les devoirs en sont saints, le culte en est sacré.
A ses engagemens le fier honneur préside ;
Et ses dettes, sur-tout, sont un devoir rigide :
Au jour précis, à l'heure, il faut, pour les payer,
Vendre tout, & frustrer tout autre créancier,
Et l'amour tendre & pur devient un nœud frivole,
Où l'on est dispensé de tenir sa parole.
Le joug de l'amitié n'est pas plus respecté ;
On veut qu'ils soient tous deux exempts de probité :
Leurs devoirs sont remplis les derniers ; & leurs dettes
Ou ne s'acquittent pas, ou sont mal satisfaites.
Mais rendez-moi raison d'un tel égarement,
Vous profond dans le monde, & son digne ornement.

LE BARON.

Je conviens avec vous, Marquis, & je confesse
Que l'esprit qui l'agite est souvent une ivresse.
Du sein de la lumiere il tombe dans la nuit,
De ses écarts souvent l'injustice est le fruit ;
Mais il est notre maître, & nous devons le suivre ;

Nous sommes, par état, tous deux forcés d'y vivre.
Pour y plaire, y briller, pour avoir ses faveurs,
Il faut prendre, Marquis, jusques à ses erreurs;
Dès qu'ils sont établis, préférer ses usages,
Quelques choquans qu'ils soient, aux raisons les plus sages.
Quoi qu'il en coûte, on doit se mettre à l'unisson,
Et tout sacrifier pour avoir le bon ton.
Si-tôt qu'il le condamne, il faut fuir tout scrupule,
Et même les vertus qui rendent ridicule.

LE MARQUIS.

N'en déplaise au bon ton, dont je suis rebattu,
Nous ne devons jamais rougir de la vertu.

LE BARON.

J'aime à voir qu'en votre ame elle se développe;
Mais il faut vous résoudre à vivre en Misanthrope.
Vous devez renoncer à tout amusement,
Aller dans un désert vous enterrer vivant;
Ou de cette vertu tempérer les lumieres,
L'habiller à notre air, la faire à nos manieres.
J'avourai franchement que vous me faites peur.
Orné de tous les dons de l'esprit & du cœur,
Vous allez, je le vois, si je ne vous seconde,
Vous donner un travers en entrant dans le monde;
Vous perdre exactement par excès de raison,
Et d'un Caton précoce acquérir le surnom,
Choquer les mœurs du tems, & par cette conduite,
Vous rendre insupportable à force de mérite.

LE MARQUIS.

Vos discours dans mon cœur font passer votre effroi.
Ce monde que je blâme a des attraits pour moi.
Je ne puis vous cacher que, né pour y paroître,
Je l'aime, & brûle en beau de m'y faire connoître.
Son commerce est un bien dont je cherche à jouir,
Et m'en faire estimer est mon premier desir.
J'ai, pour vivre content, besoin de son suffrage.
Dans ce juste dessein si je faisois naufrage,

Je ne pourrois, Baron, jamais m'en consoler.
La crainte que j'en ai me fait déja trembler.
Pour voguer sûrement sur cette mer trompeuse,
Je demande & j'attends votre aide généreuse,
Daignez donc me guider de la main & de l'œil;
Et pour m'en garantir, montrez-moi chaque écueil.

LE BARON.

Vous me charmez, je suis tout prêt de vous instruire,
Et vous n'avez, Marquis, qu'à vous laisser conduire.
Je veux choisir pour vous le jour avantageux,
Saisir pour vous placer, le point de vue heureux;
A vos dons naturels joindre les conséquences,
Y répandre des clairs, y mettre des nuances;
Et faire enfin de vous, vous donnant le bon tour,
L'homme vraiment aimable, & le héros du jour,
Je ne m'en tiens pas là. Non, Marquis, je vous aime;
Je veux vous rendre heureux en dépit de vous-même.
Mon amitié dans peu compte en venir à bout:
Votre amante en répond, elle a pour vous du goût;
C'est le point principal, & qui rend tout facile:
Mais point de sot scrupule, & montrez-vous docile:
Me le promettez-vous?

LE MARQUIS.

J'y ferai mon effort.

LE BARON.

Pour la mieux disposer, écrivez-lui d'abord.

LE MARQUIS.

J'avois pris ce parti. J'ai même ici ma lettre;
Mais je ne sai comment la lui faire remettre.

LE BARON.

Attendez.... Il s'agit d'un établissement,
Et cet hymen, pour vous, est un coup important.

LE MARQUIS.

Oui, par mille raisons c'est un bien où j'aspire;
Et c'est pour l'en presser que je lui viens d'écrire.

LE BARON.

La chose étant ainsi, j'imagine un moyen....

Oui, Lucile pour vous doit lui parler.

LE MARQUIS.

Eh bien ?

LE BARON.

Sans blesser la sagesse, elle peut la lui rendre,
Et même l'amitié l'engage à l'entreprendre.
D'autres la commettroient.

LE MARQUIS.

Oui, c'est ce que je crains.
On ne peut la remettre en de meilleures mains.

LE BARON.

Donnez-moi votre lettre, elle sera rendue,
Et je vais en charger ma jeune prétendue.

LE MARQUIS.

Moi-même je voudrois, lui donnant mon billet,
Le lui recommander.

LE BARON.

Vous serez satisfait.
Attendez un moment.

(Il rentre.)

SCENE II.

LE MARQUIS, *seul.*

Il sert trop bien ma flamme !
Mais chassons, après tout, cet effroi de mon ame,
Quand j'en puis profiter sans blesser mon devoir.
Le Baron, dans ce jour, il me l'a fait trop voir,
Pour l'aimable Forlis sent un mépris insigne ;
Il dédaigne un bonheur dont son cœur n'est pas digne.
De sa grace naïve il méconnoît le prix.
Elle auroit un tyran, & l'hymen, j'en frémis !
Pour elle deviendroit une chaîne cruelle.

Je dois l'en garantir, moins pour moi que pour elle.
L'amour, la probité, la pitié, la raison,
Tout me fait une loi de tromper le Baron.
Employer l'artifice en cette conjoncture,
C'est servir la vertu, non trahir la droiture.
Lui-même, qui plus est, me conduit par la main.
Je la vois, sa présence affermit mon dessein.

SCENE III.

LUCILE, LE BARON, LE MARQUIS.

LE BARON, *à Lucile.*

OUi, le Marquis attend de vous un grand service,
Et vous seule pouvez lui rendre cet office.
Songez qu'il le mérite, & qu'il est mon ami.

LUCILE.

Monsieur....

LE BARON.

Il ne faut pas l'obliger à demi.

LUCILE, *au Marquis.*

De quoi s'agit-il donc, Monsieur?

LE MARQUIS.

C'est une lettre
Que j'ose vous prier instamment de remettre....

LUCILE.

A qui.

LE MARQUIS.

Mademoiselle, à cet objet charmant
Dont vous êtes l'amie & dont je suis l'amant.
Il y verra les traits de l'amour le plus tendre.

LUCILE, *prenant la Lettre.*

Je ne manquerai pas, Monsieur, de la lui rendre.

LE BARON.

Fort bien, je suis content de ce procédé-là:

Peut-être, avec le tems, mon soin la formera.

LE MARQUIS.

Et puis-je me flatter qu'elle soit bien reçue ?

LUCILE.

Mais je n'en doute point.

LE MARQUIS.

Quand elle l'aura lue,
Puis-je encore espérer qu'elle me répondra ?

LUCILE.

Oui, Monsieur, je le crois dès qu'elle le pourra.

LE MARQUIS.

Oserois-je, pour moi, compter sur votre zele ?

LUCILE.

Mais, je ferai, Monsieur, mon possible auprès d'elle.

LE BARON.

Elle répond vraiment beaucoup mieux que tantôt,
Il se fait déja tard, & partons au plutôt.
Votre ame est à présent dans une douce attente.
Volons chez la Comtesse, elle est impatiente:
Voilà l'heure; & d'ailleurs, je dois voir en passant
Le Commandeur.

LE MARQUIS.

Daignez m'accorder un instant.
C'est un point capital oublié dans ma lettre.
Mademoiselle....

LUCILE.

Eh bien, Monsieur ?

LE MARQUIS.

Sans la commettre,
Si dans cette journée, & par votre moyen,
Je pouvois obtenir un moment d'entretien.

LUCILE.

Elle ne sort jamais.

LE MARQUIS.

Je puis, Mademoiselle,
Trouver l'occasion de lui parler chez elle;
Et c'est pour tous les deux, un bien essentiel.

LUCILE.

Mais elle eſt ſous les yeux d'un ſurveillant cruel,
Qui fauſſement paré d'une douceur trompeuſe,
L'intimide, & la tient dans une gêne affreuſe.

LE BARON.

Son cœur à le tromper, doit avoir plus de goût,
Et ne rien épargner pour en venir à bout.
Il faut à ſes dépens jouer la Comédie,
Et je veux le premier être de la partie.

LUCILE.

Mais vous m'encouragez.

LE MARQUIS.

Dès que Monſieur le veut,
Convenez qu'on le doit, & ſongez qu'on le peut.

LE BARON, *au Marquis.*

Profitons des momens où ſon pere ſommeille :
Dépêchons-nous, partons avant qu'il ſe réveille.

(*Lucile rentre.*)

SCENE IV.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS, *arrêtant le Baron.*

Je t'arrête au paſſage, & bien m'en prend, parbleu.

LE BARON.

Mais, Monſieur, j'aï promis.

M. DE FORLIS.

Il m'importe fort peu.

SCENE V.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

COmment donc! Eſt-ce ainſi que l'on ſe fait attendre ?
Moi-même il faut, chez vous, que je vienne vous prendre :
Cet oubli me ſurprend, ſur-tout de votre part.
Vous, prévenant, exact.

LE BARON.

Pardonnez mon retard.

LA COMTESSE.

Je ne puis à ce trait, Monſieur, vous méconnoître.

LE BARON.

De ſortir de chez moi je n'ai pas été maître;
Et je ſuis arrêté même dans ce moment.

LA COMTESSE.

Par qui donc ?

M. DE FORLIS.

C'eſt par moi, Madame, abſolument.
J'ai beſoin du Baron pour cette après-dînée.

LA COMTESSE.

Moi, je l'ai retenu pour toute la journée.

M. DE FORLIS.

Avec tout le reſpect que je dois vous porter,
Sur vos prétentions je compte l'emporter.

LA COMTESSE.

N'en déplaiſe à l'eſpoir dont votre eſprit ſe flatte,
Vous venez un peu tard, je ſuis premiere en date.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Vous voyez bien, Monſieur, que je n'impoſe point.

M. DE FORLIS.

Mais vous ſavez qu'au mien votre intérêt eſt joint.
L'affaire eſt ſérieuſe autant qu'elle eſt preſſante.

LA COMTESSE.

Oh ! celle qui m'amene eſt plus intéreſſante.

M. DE FORLIS.

Mon bonheur en dépend, & le ſien propre y tient.

LA COMTESSE.

Mais c'eſt un phénomene, & Paris en convient.

M. DE FORLIS.

J'arrive tout exprès du fond de la Bretagne.

LA COMTESSE.

Moi, quinze jours plutôt j'ai quitté la campagne.

M. DE FORLIS.

S'il retarde d'un jour, mes pas ſeront perdus.

LA COMTESSE.

Paſſé ce ſoir, Monſieur, on ne l'attendra plus ;
Il part demain.

M. DE FORLIS.

Qui donc ? Je ne puis vous comprendre.

LA COMTESSE.

Ce violon fameux que nous devons entendre.

M. DE FORLIS.

Quoi ! C'eſt un violon qui balance mes droits ?

LA COMTESSE.

Il doit jouer, Monſieur, pour la derniere fois.

M. DE FORLIS.

Voilà donc ce devoir unique, indiſpenſable !
Je tombe de mon haut !

LA COMTESSE.

C'eſt un homme admirable,
Et qui tire des ſons ſinguliers & nouveaux.
Ses doigts ſont ſurprenans, ce ſont autant d'oiſeaux.
Doux & tendre, d'abord il vole terre à terre,
Puis, tout à coup bruyant, il devient un tonnerre.
Rien n'égale, en un mot, Monſieur Vacarmini.

M. DE FORLIS.

Vacarmini, Madame, ou Tapagimini,
Tout merveilleux qu'il est, n'est pas un personnage
Qui mérite, sur moi, d'obtenir l'avantage.

LA COMTESSE.

Eh! qui donc êtes-vous, pour joûter contre lui?

M. DE FORLIS.

Quelqu'un que Monsieur doit préférer aujourd'hui.

LA COMTESSE.

Je vous crois du talent, & beaucoup de mérite:
Mais vous ne partez pas apparemment si vîte.
On pourra vous entendre un autre jour.

M. DE FORLIS.

Comment!

LA COMTESSE.

Oui, quel est vort fort, Monsieur, présentement?
La musette, la flute, ou le violoncelle?

M. DE FORLIS.

Moi, joueur de musette? Ah! la chose est nouvelle.
La bagatelle seule occupe vos esprits:
Un soin plus sérieux me conduit à Paris.

LA COMTESSE.

Quelle est donc cette affaire, & si grave & si grande?

M. DE FORLIS.

C'est un Gouvernement qu'à la Cour je demande.

LA COMTESSE.

Un Gouvernement?

M. DE FORLIS.

Oui.

LA COMTESSE.

Quoi! ce n'est que cela?
Oh, rien ne presse moins; si ce n'est celui-là,
Vous en aurez un autre, & la chose est facile.
Mais pour l'homme divin, qui part de cette ville,
Le bonheur de l'entendre à ce jour est borné.
Il faut, il faut saisir le moment fortuné.
Si le Baron manquoit cet instant favorable,

Il n'en trouveroit pas dans dix ans un semblable.

LE BARON.

Oui, Madame a raison, & j'en dois profiter.

M. DE FORLIS.

Quoi ! pour un vain plaisir tu veux donc me quitter ?
Un ancien ami n'a pas la préférence ?

LA COMTESSE.

Moi, je suis près de lui nouvelle connoissance ;
Il me doit plus d'égards.

M. DE FORLIS.

Oui, s'il faut parier,
C'est toujours pour celui qu'il connoît le dernier.

LA COMTESSE, *au Baron.*

Le plaisir que j'attends me transporte d'avance.
Donnez-moi donc la main, partons en diligence.

LE BARON.

A des ordres si doux je me laisse entraîner.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Monsieur, je vous promets de vous le ramener.

LA COMTESSE.

Non, c'est flatter Monsieur d'un espoir téméraire.
J'enleve le Baron pour la journée entiere.
Je ne dérange rien dans les plans que je fais.
Au sortir du Concert je le mene aux François,
Où j'ai depuis huit jours une loge louée,
Pour voir la nouveauté qui doit être jouée ;
Et de là nous devons être d'un grand souper,
Qui va jusqu'à minuit au moins nous occuper ;
Puis de la table au bal, où déguisée en Flore,
Je ne rendrai Zéphyr qu'au lever de l'aurore.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Je reviendrai, Monsieur, & ne la croyez pas.

M. DE FORLIS.

Pour en être plus sûr j'accompagne tes pas.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

CÉLIANTE, M. DE FORLIS.

CÉLIANTE.

Vous êtes, je le vois, mécontent de mon frere,
Monsieur ?

M. DE FORLIS.

Je suis trop franc pour dire le contraire ;
Sans un motif secret qui pour lui m'attendrit,
Je ferois hautement éclater mon dépit ;
Et je n'en eus jamais une si juste cause.

CÉLIANTE.

Eh ! quel nouveau sujet, Monsieur, vous indispose ?

M. DE FORLIS.

Tout ce qui peut blesser un ami tel que moi.
Je le suis au Concert, j'entre, & je l'apperçoi.
Jusqu'à lui je pénetre à travers la cohue.
Mon abord l'embarrasse : à peine il me salue.
Je lui parle ; il se trouble, il répond à demi,
Et je le vois enfin rougir de son ami ;
Je sens qu'il me regarde en son impertinence,
Comme un Provincial dont il craint la présence.
Au milieu du grand monde il me croit déplacé ;
Et dans le même tems qu'il est pour moi glacé,
Il se montre attentif, il fait cent politesses
A des originaux de toutes les especes.
Auprès d'eux tour à tour on le voit empressé :
Et le plus ridicule est le plus caressé.

CÉLIANTE.

Je voudrois excuser un procédé semblable,
Mais je sens qu'envers vous mon frere est trop coupable.

M. DE FORLIS.

Aux usages reçus s'il a trop obéi,
Quelques instans après le sort l'en a puni:
Ce violon divin, & qui se voit l'idole
De Paris qui le court, a manqué de parole;
L'opulent Financier qui tout fier l'attendoit,
Et chez qui, sans mentir, toute la France étoit,
Comme un arrêt mortel apprend cette nouvelle.
Le Concert est rompu; l'aventure est cruelle:
C'est un coup dont il est si fort humilié,
Qu'il en paroît moins fat, mais plus sot de moitié:
Il voit fuir les trois quarts des spectateurs qui pestent;
La fureur de jouer vient saisir ceux qui restent.
Pour vingt jeux différens, vingt Autels sont dressés;
Les sacrificateurs en ordre sont placés,
Les monts d'or étalés sont offerts en victimes.
Du Dieu qui les reçoit, les mains sont des abymes
Par qui dans un moment tout se voit englouti:
Un seul particulier dans une après-midi,
Perd des sommes d'argent qui forment des rivieres,
Et feroient subsister dix familles entieres.
Le Baron qui se laisse emporter au courant,
Malgré tous mes efforts, suit alors le torrent:
De dépit je le quitte & cours pour mon affaire;
Ensuite je reviens dans le moment contraire,
Que par un as fatal il se voit égorgé;
Il perd, outre l'argent dont il étoit chargé,
Plus de neuf cens louis joués sur sa parole:
Mais il cede en Héros au revers qui l'immole,
Sous un front calme, il sait déguiser sa douleur,
Et s'acquiert, en partant, le nom de beau joueur.

CÉLIANTE.

Mais il paie assez cher ce titre qui l'honore.

M. DE

M. DE FORLIS.

Ce que je vous apprends, il croit que je l'ignore;
Sa disgrace me fait oublier mon dépit,
Et plus que mon affaire, occupe mon esprit.
L'amitié me ramene en ce lieu pour l'attendre,
Et selon l'apparence, il va bientôt s'y rendre,
Pour prendre tout l'argent qu'il peut avoir chez lui,
Car il doit acquitter cette dette aujourd'hui.
Je ne me trompe pas; le voilà qui s'avance.

CELIANTE.

Je rentre, vous seriez gêné par ma présence.
(*Elle s'en va.*)

SCENE II.

M. DE FORLIS, LE BARON.

LE BARON, *sans voir M. de Forlis.*

JE cache la fureur de mon cœur éperdu,
Et je ne puis trouver l'argent que j'ai perdu:
Mais je ne croyois pas que Forlis fût si proche.
Déguisons. Vous venez pour me faire un reproche.

M. DE FORLIS.

Non, n'appréhende rien, le tems seroit mal pris;
Quand ils sont malheureux j'épargne mes amis.

LE BARON.

Comment donc?

M. DE FORLIS.

Devant moi, cesse de te contraindre;
Je sai ton infortune, en vain tu prétends feindre.

LE BARON.

Qui vous a dit.....

M. DE FORLIS.

Mes yeux en ont été témoins,
Et tu perds, d'un seul coup, neuf cens louis au moins.

LE BARON.

ſque vous le ſavez, il faut que je l'avoue,
C'eſt un tour inouï que le hazard me joue.

M. DE FORLIS.

As-tu l'argent chez toi?

LE BARON.

Je n'ai que mille écus;
J'ai fait pour en trouver, des efforts ſuperflus.

M. DE FORLIS.

Tu connois tant de monde?

LE BARON.

Inutile reſſource!
Ceux que j'ai vus n'ont pas dix louis dans leur bourſe;
Ils manquent tous d'eſpece.

M. DE FORLIS.

Ou d'amitié pour toi;
Tiens, en voilà huit cens, je les ai pris chez moi.

LE BARON.

Ah! Je ſuis pénétré.

M. DE FORLIS.

Va, mon argent profite,
Quand il ſert mon ami, quand ſon ſecours l'acquitte.

LE BARON.

C'eſt peu de m'obliger, vous prévenez mes vœux.

M. DE FORLIS.

Je t'épargne une peine, & j'en ſuis plus heureux;
Je dois pourtant me plaindre en cette circonſtance,
Que ton cœur ne m'ait pas donné la préférence.
Tu vas chercher ailleurs, & tu ſembles rougir
De t'adreſſer au ſeul qui peut te ſecourir,
Et qui goûte un bien pur à te rendre ſervice,
Loin que ton ſort le gêne, ou ta faute l'aigriſſe.

LE BARON.

Je ne mérite pas...

M. DE FORLIS.

N'importe, je le doi,
Des devoirs de l'ami je m'acquitte envers toi;

J'en ferai trop payé, si je t'enseigne à l'être,
Et si mes procédés t'apprennent à connoître
Celui qui l'est vraiment dans les occasions,
Non par de vains propos, mais par des actions,
D'avec ceux qui n'en ont que la fausse apparence,
Qui méritent au plus le nom de connoissance,
Qui ne tiennent à toi que par le seul plaisir,
Ardens à te promettre, & froids à te servir.

LE BARON.

Je connois tous mes torts, & vous demande grace.

M. DE FORLIS.

S'il est sincere & vrai, ton remords les efface.
Pour mieux les réparer, Baron, voici le jour
Et l'instant où tu peux m'être utile à ton tour:
Pendant que tu jouois, j'ai pris soin de m'instruire,
Et d'agir fortement pour la place où j'aspire:
J'ai su d'un Secrétaire, & dans un autre tems
Je t'en ferois ici des reproches sanglans,
J'ai su que tu n'as fait, malgré ma vive instance,
Pour ce Gouvernement aucune diligence;
Et qu'enfin si pour moi tu l'avois demandé,
Indubitablement on te l'eût accordé.

LE BARON.

La Cour n'est pas si prompte à répandre ses graces;
Il faut long-tems briguer pour de pareilles places,
Et ce n'est pas, Monsieur, l'ouvrage d'un moment.

M. DE FORLIS.

Ce Gouvernement-ci toutefois en dépend;
Et j'ai tantôt appris du même Secrétaire
Qu'il est sollicité par un fort Adversaire;
Qu'il faut tout mettre en œuvre, & tout faire mouvoir,
Ou que mon concurrent l'emportera ce soir;
Mon plan est arrangé, mes mesures sont prises
Pour parler au Ministre à six heures précises;
Pour le voir, pour agir, voilà les seuls instans:
Si tu veux près de lui me seconder à tems,
Nos efforts prévaudront, & j'obtiendrai la place;

Je sai qu'à ta priere il n'est rien qu'il ne fasse,
Et tu possedes l'art de le persuader :
Mais il faut employer ton crédit sans tarder,
Et venir avec moi chez lui, dans trois quarts-d'heure.
C'est le tems décisif, promets-moi.....

LE BARON.

Que je meure,
Si j'y manque, Monsieur !

M. DE FORLIS.

Ne va pas l'oublier.
Et songes.....

LE BARON.

Je ne sors que pour aller payer
La somme que je dois, & je reviens vous prendre ;
Vous n'aurez pas, Monsieur, la peine de m'attendre,
On doit pour ses amis tout faire, tout quitter ;
Vous m'en donnez l'exemple, & je dois l'imiter.

M. DE FORLIS.

Tu seras accompli, si tu tiens ta promesse.

(Le Baron sort.)

SCENE III.

M. DE FORLIS, CÉLIANTE.

CÉLIANTE.

MOn frere auprès de vous a perdu sa tristesse,
Et j'en juge, Monsieur, par l'air gai dont il sort.

M. DE FORLIS.

Je crois qu'il est content ; pour moi, je le suis fort.
Adieu, Mademoiselle. Attendant qu'il revienne,
Je vais voir Lisimon qu'il faut que j'entretienne.

(Il sort.)

SCENE IV.

CÉLIANTE, *seule.*

IL a soin de cacher le plaisir qu'il lui fait,
Et sa discrétion est un nouveau bienfait.

SCENE V.

CÉLIANTE, LISETTE.

LISETTE.

APprenez un secret que je ne puis vous taire.
Lucile, Lucile aime ; & Monsieur votre frere
A, comme il est trop juste, un rival préféré.

CÉLIANTE.

Quelle idée !

LISETTE.

Oh ! mon doute est trop bien avéré.

CÉLIANTE.

Sur quoi donc le crois-tu ?

LISETTE.

Je viens de la surprendre
Dans le tems que sa main ouvroit un billet tendre,
Qu'elle a vîte caché si-tôt que j'ai paru ;
Et par là mon soupçon s'est justement accru.

CÉLIANTE.

Va, c'est apparemment la lettre d'une amie.

LISETTE.

Non, non, je n'en crois rien, sa rougeur l'a trahie ;
Pour cacher un billet qui n'est qu'indifférent,
On est moins empressé, le trouble en est moins grand.

On attribue à tort à son peu de génie
Son humeur taciturne & sa mélancolie:
L'Amour est seul l'Auteur de ce silence-là,
Et j'en mettrois au feu cette main que voilà.
Ce n'est pas d'aujourd'hui que j'ai cette pensée:
La curiosité dont je me sens pressée,
M'a fait étudier ses moindres mouvemens.
D'un cœur qui de l'absence éprouve les tourmens,
J'ai connu qu'elle avoit le symptôme visible:
Et j'ai sur ce mal-là le coup d'œil infaillible:
Je porte encor plus loin ma vue à son sujet,
Et de ses feux cachés je devine l'objet.

CÉLIANTE.

Bon!

LISETTE.

Depuis qu'au Baron le Marquis rend visite,
Sur son front satisfait on voit la joie écrite.
J'ai, qui plus est, surpris certains regards entr'eux,
Qui prouvent le concert de deux cœurs amoureux:
C'est lui, Mademoiselle, & j'en fais la gageure.

CÉLIANTE.

Tu prends dans ton esprit ta folle conjecture.

LISETTE.

Ils s'aiment en secret, je ne m'y trompe pas:
Mais, tenez, la voilà qui porte ici ses pas,
Pour lire le billet, elle y vient j'en suis sûre.
Cachons-nous toutes deux dans cette salle obscure.

CÉLIANTE.

Non, viens, rentre avec moi: respectons son secret,
Celui que l'on surprend est un larcin qu'on fait.

(*Elles rentrent.*)



SCENE VI.

LUCILE, *seule.*

ENfin me voilà seule ! Et bannissant la crainte,
Je puis donc respirer & lire sans contrainte
La lettre d'un amant qui regne dans mon cœur !
Sa lecture peut seule adoucir ma douleur.

(*Elle lit.*)

Non, belle Lucile, il n'est point de situation plus singuliere que la nôtre, ni d'amant plus malheureux que moi. Je vous vois à toute heure sans pouvoir m'expliquer. Je m'apperçois qu'on vous méprise, & qu'on vous croit sans esprit & sans sentiment, vous qui pensez si juste, & dont le cœur tendre & délicat égale la sensibilité du mien, & c'est tout dire. Vous êtes à la veille d'en épouser un autre, & je n'ose me plaindre. Je pourrois me consoler, si votre mariage ne faisoit que mon malheur; mais il va combler le vôtre; je le sai, je le vois, & je ne puis l'empêcher; c'est-là ce qui rend mon désespoir affreux : sans une prompte réponse j'y vais succomber.

(*Après avoir lu.*)

Mon cœur est déchiré par un billet si tendre.
Ma peine, & mon plaisir ne sauroient se comprendre;
Non, mon état n'est fait que pour être senti !
J'ai là tout ce qu'il faut, vîte répondons-y.

(*Elle écrit en s'interrompant.*)

Cher amant ! si les traits de l'ardeur la plus vive,
Si d'un parfait retour l'expression naïve
Peuvent te consoler & calmer tes esprits,
Tu seras satisfait de ce que je t'écris.
Les maux que tu ressens font mon plus grand martyre.

SCENE VII.

LUCILE, LE BARON.

LE BARON.

JE viens de m'acquitter. Grace au Ciel, je respire !
Mais que vois-je ! Lucile a l'esprit occupé !
Elle écrit une lettre, ou je suis fort trompé.
Elle ne pense pas, comment peut-elle écrire !
Parbleu, voyons un peu de son style pour rire.
(à Lucile.)
Puis-je, sans me montrer curieux indiscret,
Vous demander pour qui vous tracez ce billet.

LUCILE, *avec surprise.*

Ah ! —

LE BARON.

Que notre présence un peu moins vous étonne ;
Ne craignez rien.

LUCILE.

Monsieur, je n'écris à personne.
Ce sont des mots sans suite, & mis pour m'essayer.

LE BARON.

N'importe ; montrez-moi, s'il vous plaît, ce papier.
Ne me refusez point, lorsque je vous en prie.

LUCILE, *à part.*

Le cruel embarras !

LE BARON.

Voyons.

LUCILE.

J'orthographie....
Et peins trop mal, Monsieur.... Jamais je n'oserai.

LE BARON.

Pourquoi ? Vous avez tort, je vous corrigerai.

LUCILE.

Vous ne pourriez jamais lire mon écriture ;
Et vous vous moqueriez de moi, j'en suis trop sûre.

LE BARON.

Bon ! Vous faites l'enfant.

LUCILE.

Je suis de bonne foi.
Je sai l'opinion que vous avez de moi ;
Et c'est pour l'augmenter.

LE BARON.

Ah ! mauvaises défaites !
Donnez, pour mettre fin aux façons que vous faites.
(Il lui prend la lettre des mains, & lit.)

SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *dans le fond du Théatre.*

J'Apperçois le Baron & ma chere Forlis.
Mais il lit un billet, Ciel ! l'auroit-il surpris ?

LE BARON, *après avoir lu, à Lucile.*

Je doute si je veille, & je ne sai que dire ;
Parlez, est-ce bien vous qui venez de l'écrire ?

LUCILE.

Oui.

LE BARON.

Mais de ma surprise à peine je reviens !
Je n'ai rien vu d'égal au billet que je tiens !
Plus je la lis, & plus cette lettre m'étonne.
Le sentiment y regne, & l'esprit l'assaisonne.
Belle indolente, hé quoi ! sous cet air ingénu,
Vous me trompez ainsi ? qui l'auroit jamais cru ?

(*Il relit tout haut.*)

Je sai qu'on me croit sans esprit; mais ce n'est que pour vous seul que je voudrois en avoir.

(*Il s'interrompt.*)

Je ne demande plus à qui ceci s'adresse.
Je sens toute la force & la délicatesse
Du reproche fondé que cache ce billet;
Et je vois par malheur que j'en suis seul l'objet.
Il est honteux pour moi de mériter vos plaintes.
Mes fautes, j'en rougis, y sont trop bien dépeintes.
Voilà le résultat de tous nos entretiens,
Et tous vos sentimens y répondent aux miens.

LUCILE, *à part.*

La méprise est heureuse! & mon ame respire!

LE MARQUIS, *à part.*

Fort bien! Il prend pour lui ce qu'on vient de m'écrire.

LE BARON.

Cet embarras charmant, cette aimable rougeur
Servent à confirmer ma gloire.

LE MARQUIS, *à part.*

Ou son erreur.

LE BARON.

Quelle joie! Elle m'aime, elle sent, elle pense!
Que j'ai mal jusqu'ici jugé de son silence!
Ah! pourquoi si long-tems me cacher ces trésors,
Et les ensevelir sous de trompeurs dehors?
Mais n'accusons que moi; c'est ma faute, & ma vûe
Devoit lire à travers cette crainte ingénue:
Je devois démêler son cœur & son esprit.
Je trouve mon arrêt dans ce qu'elle m'écrit;
Et ces traits dont mon ame est confuse & ravie,
Font ma satyre autant que son apologie.

LUCILE.

Il est vrai.

LE MARQUIS, *à part.*

Je jouis d'un plaisir tout nouveau;
Et l'on n'a jamais mieux donné dans le panneau.

LE BARON, *au Marquis qui s'avance.*

Ah ! Marquis, vous voilà, ma joie est accomplie.
C'est ici le moment le plus doux de ma vie.
Mon bonheur est au comble, & je viens de trouver
Tout ce qui lui manquoit, & qui peut l'achever !
Rien n'égale l'esprit de la beauté que j'aime.
Je veux que votre oreille en soit juge elle-même.
Ecoutez ce billet que Lucile m'écrit.
Il va vous étonner autant qu'il me ravit.

(*Il lit.*)

Je sai qu'on me croit sans esprit, mais ce n'est que pour vous seul que je voudrois en avoir; & si je pouvois réussir à vous persuader que je suis aussi spirituelle que tendre, peu m'importeroit que le reste du monde me donnât le nom de sotte & de stupide. L'abattement où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous, a du donner de moi cette idée ; & depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à la confirmer. Je sens que mon cœur fait tort à mon esprit. Il m'ôte jusqu'à la liberté de m'exprimer, & je suis trop occupée à sentir, pour avoir le loisir de penser.

(*Après avoir lu.*

Mais est-il rien, Marquis, qui soit plus adorable !
Et ne trouvez-vous pas cette fin admirable ?

LE MARQUIS.

Je la goûte encor plus que vous ne l'approuvez.

LUCILE, *au Baron.*

Vous louez mon billet plus que vous ne devez.

LE BARON.

Non, non, mon repentir égale ma surprise ;
Je dois à vos genoux expier ma méprise.
Pardon, je vous croyois, il faut trancher le mot,
Sans esprit, & c'est moi qui suis vraiment un sot.

LUCILE, *relevant le Baron.*

Levez-vous, vous comblez le trouble qui m'agite.

LE BARON.

Je dois à votre égard rougir de ma conduite.

C'est par mille respects, par un culte flatteur,
Que je puis désormais réparer mon erreur.
Vous êtes accomplie, & je n'en puis trop faire.
Vous, Marquis, prenez part à mon transport sincere.

LE MARQUIS.

Je le partage au moins.

LE BARON.

Rien ne manque à mes vœux,
Si comme moi, mon cher, vous devenez heureux.

LE MARQUIS.

Oh ! Je le suis déja.

LE BARON.

Comment donc ! votre amante
Vous auroit-elle écrit ?

LE MARQUIS.

Un billet qui m'enchante !
Votre ravissement n'égale pas le mien.
C'est à Mademoiselle à qui je dois ce bien.

LUCILE.

En cela j'ai suivi le penchant qui m'inspire.

LE BARON.

Nous sommes tous contens comme je le desire.
Désormais mon hôtel qui m'étoit odieux,
Me deviendra charmant, embelli par vos yeux.
Vous seule me rendrez son séjour agréable.
Pour vous plaire, je veux m'y montrer plus aimable ;
Et goûtant sans mélange un destin bien plus doux,
Je vais me partager entre le monde & vous.



SCENE IX.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

PArdon, si j'interromps, Monsieur, mais la Duchesse
Demande à vous parler pour affaire qui presse :
Elle est dans son carrosse & ne peut s'arrêter.
Un de ses gens est là.

LE BARON.

Mais, sans plus hésiter,
Qu'il entre donc.

SCENE X.

Les Acteurs précédens, UN LAQUAIS.

LE LAQUAIS.

MOnsieur, Madame vient vous prendre,
Et, sans tarder, vous prie instamment de descendre.

LE BARON.

Il suffit, je vous suis.

(*Le Laquais sort.*)



SCENE XI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LE MARQUIS, *au Baron.*

Vous allez donc partir ?

LE BARON.

Non, je vais l'assurer que je ne puis sortir ;
A Monsieur de Forlis je suis trop nécessaire.
La fille me rappelle, & j'ai promis au pere.
Rien ne peut m'arrêter quand je dois le servir.
Je ne suis qu'un instant, & je vais revenir.

SCENE XII.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Il ne reviendra par si-tôt, Mademoiselle ;
Et la Duchesse va l'emmener avec elle.
La Comtesse est là-bas qui lui sert de renfort :
Le moyen qu'il résiste à leur commun effort ?

LUCILE.

Le soin qui les conduit, sans doute, est d'importance ?

LISETTE.

Oui, l'affaire est vraiment des plus graves. Je pense
Qu'il s'agit d'assortir des porcelaines.

LE MARQUIS.

Bon !

LISETTE.

Et de mettre d'accord la Chine & le Japon.
Mais le carrosse part, & voilà qu'on l'emmene :
Moi-même je descends pour en être certaine.

(*à part.*)

Ils s'aiment, je le vois, & je plains leur ennui.
Monsieur les laisse seuls, & je fais comme lui.

(*Elle rentre.*)

SCENE XIII.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

Je puis enfin, au gré du penchant qui m'entraîne,
Vous voir & vous parler sans témoin & sans gêne.
Que cet instant m'est doux ! Que je suis enchanté !
Ce moment, comme moi, l'avez-vous souhaité ?
Vous ne répondez rien, & votre cœur soupire.

LUCILE.

A peine à mes transports mes sens peuvent suffire :
Le discours est trop foible, & je n'en puis former.
Marquis, me taire ainsi, n'est-ce pas m'exprimer ?

LE MARQUIS.

Oui, charmante Lucile ! Il n'est point d'éloquence
Qui vaille & persuade autant qu'un tel silence.

LUCILE.

Mes yeux semblent sortir d'une profonde nuit ;
Dans ceux de mon amant un autre Ciel me luit :
Au seul son de sa voix mon cœur se sent renaître,
Et l'amour près de lui me donne un nouvel être.
Mon ame n'étoit rien quand il étoit absent ;
Sa vue & son retour la tirent du néant !

LE MARQUIS.

Souffrez, dans le transport dont la mienne est pressée....

LUCILE.

Non, ſans vous, loin de vous je n'ai point de penſée.
Je ſuis ſtupide auprès du monde indifférent,
Et je n'ai de l'eſprit qu'avec vous ſeulement.
Le mien ne brille point dans une compagnie :
Le ſentiment l'échauffe, & non pas la ſaillie.
Celui que l'amour donne à deux cœurs bien épris,
Eſt le ſeul qui m'inſpire & dont je ſens le prix.

LE MARQUIS.

Ah ! c'eſt le véritable, & n'en ayons point d'autre ;
Comme il ſera le mien, qu'il ſoit toujours le vôtre.
Ne puiſons notre eſprit que dans le ſentiment.
Vous m'aimez ?

LUCILE.

Oui, mon cœur vous aime uniquement.

LE MARQUIS.

Que votre belle bouche encore le répete ;
Vous avez à le dire, une grace parfaite.

LUCILE.

Oui, Marquis, je vous aime, & je n'aime que vous.

LE MARQUIS.

Et moi, je vous adore.

LUCILE.

O retour qui m'eſt doux !

LE MARQUIS.

Que je vais payer cher ces inſtans pleins de charmes !
Mon bonheur eſt troublé par de juſtes alarmes ;
Et je ſuis prêt de voir le Baron poſſeſſeur
D'un bien que ſa pourſuite enleve à mon ardeur :
J'ai frémi, quand j'ai vu qu'il liſoit votre lettre.

LUCILE.

Moi-même de ma peur j'ai peine à me remettre.

LE MARQUIS.

Elle eſt entre ſes mains.

LUCILE.

N'en ſoyez point jaloux ;
Vous ſavez qu'elle n'eſt écrite que pour vous.

LE MARQUIS.

D'accord; mais pour vous plaire, il redevient aimable;
Ses graces à mes yeux le rendent redoutable.

LUCILE.

Quelque forme qu'il prenne, il n'avancera rien,
Je le verrai toujours, à l'examiner bien,
Comme un Tyran caché, qui sous un faux hommage,
Me prépare le joug du plus dur esclavage;
A qui l'Hymen rendra sa premiere hauteur,
Et qui me traitera comme il traite sa sœur.
A son sort, par ce nœud, je tremble d'être unie:
Je vais dans les horreurs traîner ma triste vie.
Si l'aveugle amitié que mon pere a pour lui,
N'eût rendu ma démarche inutile aujourd'hui,
J'aurois déja, j'aurois forcé mon caractere,
Et je serois tombée aux genoux de mon pere:
Ma bouche eût déclaré mes sentimens secrets,
Plutôt que d'épouser un homme que je hais,
Et que mes yeux verroient même avec répugnance;
Quand je n'aurois pour vous que de l'indifférence.
Jugez combien ce fond de haine est augmenté
Par l'amour que le vôtre a si bien mérité!
Jugez combien il perd dans le fond de mon ame
Par la comparaison que je fais de sa flamme
Avec le feu constant, tendre & respectueux
D'un amant jeune & sage, aimable & vertueux.
Vous possédez, Marquis, le merite solide:
Il n'en a que le masque & le vernis perfide;
Il ne songe qu'à plaire, & ne veut qu'éblouir:
Vous seul savez aimer, & vous faire chérir!
De tout Paris, son art veut faire la conquête;
A régner sur mon cœur votre gloire s'arrête.
Il est par ses dehors & par son entretien,
Le Héros du grand monde, & vous êtes le mien.

LE MARQUIS.

Cet aveu qui me charme en même tems m'afflige,
A rompre un nœud fatal je sens que tout m'oblige:

Mes feux méritent ſeuls d'obtenir tant d'appas.
(Il lui baiſe la main.)

SCENE XIV.

LE MARQUIS, LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

Continuez, Monſieur, ne vous dérangez pas.

LUCILE.

Ciel ! C'eſt Liſette !

LISETTE.

Là, n'ayez aucune alarme.
Pour vous je m'intéreſſe, & votre amour me charme.
Il eſt entiérement conforme à mon ſouhait;
J'en ai depuis tantôt pénétré le ſecret.
Mais il eſt en main ſûre; & bien loin de vous nuire,
Le ſoin de vous ſervir eſt le ſeul qui m'inſpire,
C'eſt lui dans ce moment qui me conduit vers vous.
Pardonnez, ſi je trouble un entretien ſi doux:
Mais ayant vu de loin revenir votre pere,
Je viens pour vous donner cet avis ſalutaire.
Je crois que j'ai bien fait, & qu'il n'eſt pas beſoin
Que de vos doux tranſports ſon œil ſoit le témoin.

LUCILE.

Je vous en remercie, & je rentre bien vîte.

LE MARQUIS.

Vous partez donc ?

LUCILE.

Adieu. Malgré moi je vous quitte.
(Elle rentre.)

SCENE XV.

LE MARQUIS, LISETTE.

LE MARQUIS.

MOn cœur reconnoîtra cette obligation.

LISETTE.

Je vous sers tous les deux par inclination :
Monsieur de Forlis vient, un autre soin m'appelle.
Avec lui je vous laisse, & suis Mademoiselle.
(*Elle s'en va.*)

SCENE XVI.

LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

M. DE FORLIS.

OU donc est le Baron ? Je viens pour le chercher.

LE MARQUIS.

Malgré lui de ces lieux on vient de l'arracher.

M. DE FORLIS.

Qui peut l'avoir contraint ?...

LE MARQUIS.

Une affaire imprévue !
La Duchesse, Monsieur, elle-même est venue
Le prendre en son carrosse, il a fallu céder.

M. DE FORLIS.

Lorsque dans ma demande il doit me seconder,
Quand l'heure est décisive, il manque à sa promesse !

LE MARQUIS.

Sans doute il s'y rendra, dès que la chose presse.

M. DE FORLIS.

J'y vole, il sera bien de ne pas l'oublier ;
S'il ajoute ce trait, ce sera le dernier.

(Il sort.)

SCENE XVIII.

LE MARQUIS, *seul.*

IL faut, en sa faveur, que j'agisse moi-même :
Je le puis par mon oncle ; il fera tout, il m'aime ;
Son crédit est puissant, hâtons-nous de le voir.
Pour le mieux obliger d'employer son pouvoir,
De ma secrete ardeur faisons-lui confidence ;
Du Baron, s'il se peut, réparons l'indolence.
A Monsieur de Forlis je dois un tel appui,
Et je sers mon amour en travaillant pour lui.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LUCILE, LISETTE.

LISETTE.

J'Ai votre confiance, & je suis satisfaite.

LUCILE.

Vous la méritez bien; mais je suis inquiete.
Mon pere & le Baron sont absens de ces lieux;
Le Marquis devroit bien se montrer à mes yeux,
Et profiter du tems que son rival lui laisse.

LISETTE.

Oui, ce sont des instans très-chers; mais sa tendresse
Peut-être est occupée ailleurs utilement.
De mon Maître pour vous, je crains le changement,
Il pourra balancer son penchant pour la mode,
Et le rendre assidu, partant plus incommode.

LUCILE.

Vous me faites trembler. J'aime mieux sa froideur.

LISETTE.

Pendant huit jours au moins redoutez son ardeur;
Son amour à présent vous voit spirituelle,
Et vous avez le prix d'une beauté nouvelle.
J'entends marcher quelqu'un. C'est le pas d'un amant.

LUCILE.

Oui, le Marquis arrive avec empressement:
C'est lui. Le cœur me bat.

LISETTE.

Emotion charmante!

LUCILE.
Ah ! Ciel ! C'eſt le Baron.
LISETTE.
La mépriſe eſt piquante.
La Comteſſe en ces lieux accompagne ſes pas.
(*Liſette ſort.*)

SCENE II.

LE BARON, LUCILE, LA COMTESSE.

LA COMTESSE, *au Baron.*

NOn, quoi que vous diſiez, je ne vous quitte pas.
LE BARON, *à Lucile.*
Je n'ai pu m'échapper des mains de la Ducheſſe:
Je ſuis au déſeſpoir. La cruelle Comteſſe
A ſecondé ſi bien ſon deſir obſtiné,
Qu'à la Piece nouvelle elles m'ont entraîné.
Elles m'ont enfermé malgré moi dans leur loge;
Mais en vain des Acteurs elles ont fait l'éloge;
Au Théatre & par-tout je n'ai rien vu que vous.
Je trouve dans vos yeux un ſpectacle plus doux;
Il jette tous mes ſens dans une aimable ivreſſe,
Et voilà déſormais le ſeul qui m'intéreſſe.
LA COMTESSE.
Qu'entends-je ! Il prend le ton d'un amant langoureux !
LE BARON.
Je le ſuis en effet.
LA COMTESSE.
Vous êtes amoureux !
LE BARON.
Oui, beaucoup.
LA COMTESSE.
Je frémis du tranſport qui l'entraîne.

LE BARON, *à Lucile.*

De notre hymen ce soir, je veux former la chaîne;
Et votre pere va....

LUCILE, *d'un air troublé.*

Monsieur, l'avez-vous vu ?

LE BARON.

Empressement flatteur ! Je ne l'ai jamais pu.
J'ai manqué malgré moi l'heure qu'il m'a donnée!

LA COMTESSE.

Mais c'est un vrai délire, & j'en suis étonnée !
Si vous continuez, il faudra vous lier.
C'est cent fois pis, Monsieur, que de vous marier.

LE BARON.

Mon ardeur est parfaite.

LA COMTESSE.

Ah ! des ardeurs parfaites !
Mais étant amoureux, & du ton dont vous l'êtes,
Adorant & brûlant pour l'objet le plus doux,
Que voulez-vous, Monsieur, que l'on fasse de vous ?
Le monde va bientôt fuir votre compagnie.

LE BARON.

Je me partagerai.

LA COMTESSE.

Non, tout Amant l'ennuie.
L'amour & lui, Monsieur, sont brouillés tout à fait.
L'un est vif, amusant, l'autre sombre & distrait.
Le monde d'un butor fait un homme passable,
Et l'amour fait un sot souvent d'un homme aimable.

LUCILE.

Ce portrait de l'amour n'est pas bien gracieux.

LA COMTESSE.

Mon bel Ange, il est peint plus charmant dans vos yeux.

LE BARON.

En dépit de vos traits, l'amour polit nos ames.

LA COMTESSE.

C'est l'ouvrage plutôt du commerce des Dames.
Pour valoir quelque chose, il faut nous voir vraiment

Avoir du goût pour nous, mais point d'attachement;
Point d'amour décidé, ni qui forme une chaîne.

LUCILE.

J'avois cru jusqu'ici que nous valions la peine
Qu'on s'attachât à nous particuliérement.

LA COMTESSE.

Je vois que la petite est fille à sentiment.
Volontiers je fais grace à l'erreur qui l'occupe.
Elle n'a que seize ans. C'est l'âge d'être dupe;
L'âge par conséquent de se représenter
L'amour sous des couleurs faites pour enchanter.
Moi-même à quatorze ans j'ai donné dans le piege;
Moi, Baron, qui vous parle. Oui, j'ai, vous l'avouerai-je?
J'ai soupiré, langui pour un jeune écolier,
Mais langui constamment pendant un mois entier.

LE BARON.

Une telle constance est vraiment admirable!

LA COMTESSE, *à Lucile.*

L'amour vous paroît donc bien beau, bien adorable?

LUCILE.

A mon âge, l'on doit se taire là-dessus,
Madame, & je m'en vais, de peur d'en dire plus.

LA COMTESSE.

Choisissez pour époux, si vous êtes bien sage,
Un homme moins couru, mais qui soit de votre âge.
Ce n'est pas son avis, mais préférez le mien.

LUCILE, *à part.*

C'est une folle au fond qui conseille fort bien.

(*Elle sort.*)



SCENE III.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

NOn, je ne puis souffrir que ce nœud s'exécute.
Je passe chez l'Abbé pendant une minute,
Et vais lui demander certain livre nouveau,
Qu'on dit bon, car il est vendu sous le manteau.
Ensuite je reviens, je vous le signifie,
Pour rompre votre hymen, ou le nœud qui nous lie.
Si votre amour l'emporte, adieu, plus d'amitié,
D'estime ni d'égard pour un homme noyé.
Paris dont vous allez vous attirer le blâme,
Fera votre épitaphe, au lieu d'épithalame.
A votre porte même, on vous fera l'affront
De l'afficher, Monsieur, & les passans liront:
Ci-gît dans son hôtel, sans avoir rendu l'ame,
Le Baron enterré vis-à-vis de sa femme.
(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LE BARON, *seul.*

SA menace est fondée, & j'en suis alarmé.
Mais non, belle Forlis, j'aime & je suis aimé.
Pour unir à jamais ta fortune & la mienne,
J'attends dans ce moment que ton pere revienne.
Je n'ai qu'à te montrer aux yeux de tout Paris,
J'obtiendrai son suffrage, au lieu de son mépris.
D'avoir tant retardé je me fais un reproche,
Je devois..... mais je vois mon ami qui s'approche.

SCENE V.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

Je vous attends ici, Monsieur, pour vous prier.....

M. DE FORLIS.

Et moi, je viens exprès pour te remercier,
Tu m'as servi si bien, & de si bonne grace,
Que par tes heureux soins un autre obtient la place.
Le Ministre me l'eût accordée aujourd'hui,
Si pour me seconder, j'avois eu ton appui.

LE BARON.

C'est l'effet du malheur.

M. DE FORLIS.

Dis de ta négligence.

LE BARON.

Non, il n'a pas été, Monsieur, en ma puissance.
Un contre-tems fatal a retenu mes pas.
J'étois prêt à voler....

M. DE FORLIS.

Je ne t'écoute pas.

LE BARON.

J'ai rencontré, vous dis-je, un invincible obstacle ;
Et j'étois.....

M. DE FORLIS.

Je le sai, fort tranquille au spectacle.

LE BARON.

Oui, mais....

M. DE FORLIS.

Ton procédé ne sauroit s'excuser.
Du nœud qui nous unit, tu ne fais qu'abuser.
Depuis dix ans entiers que l'amitié nous lie,

J'en remplis les devoirs, & ton cœur les oublie.
Tu ne mets rien du tien dans cet engagement ;
J'en ai ſeul tout le poids, & toi, tout l'agrément.

LE BARON.

Dans vingt occaſions j'ai témoigné mon zele.

M. DE FORLIS.

Tu viens de m'en donner une preuve fidelle.
Le ſeul prix que je veux de mon attachement,
Eſt de venir parler au Miniſtre un moment.
Mon ſort dépend d'un mot, d'une ſimple parole ;
Je ne puis l'obtenir ! Et ton eſprit frivole
Refuſe à mon bonheur ces inſtans précieux,
Et c'eſt pour les donner, à quel ſoin glorieux !
A celui de juger une Piece nouvelle.

LE BARON.

Monſieur, on m'a contraint, malgré moi....

M. DE FORLIS.

Bagatelle.
J'ouvre les yeux, & vois que dans ce ſiecle-ci
Le plus mauvais partage eſt celui de l'ami.

LE BARON.

Monſieur, je vous promets....

M. DE FORLIS.

Inutile promeſſe !
Je vous le dis avec beaucoup de politeſſe,
Mais dans un deſſein ferme & formé ſans retour,
Je n'aurai plus pour vous qu'une eſtime de Cour,
Et vous ne devez plus, à l'avenir, attendre
De m'avoir pour ami, ni de vous voir mon gendre.

LE BARON.

Si vous n'écoutez plus la voix de l'amitié,
Si pour moi déſormais vous êtes ſans pitié,
Pour vôtre fille au moins, montrez-vous moins ſévere,
Prenez en ſa faveur des entrailles de Pere,
Et puiſqu'il faut, Monſieur, vous en faire l'aveu,
Sachez que ſa tendreſſe eſt égale à mon feu,
Qu'un penchant mutuel....

M. DE FORLIS.

Quoi! Ma fille vous aime

LE BARON.

Oui, le Marquis pourra vous l'atteſter lui-même;
Et pour vous en donner un garant plus certain,
Liſez, voici, Monſieur, un billet de ſa main.
Vous voyez qu'en trompant notre attente commune,
Vous feriez ſon malheur comme mon infortune.

M. DE FORLIS, *après avoir lu le Billet qu'il lui rend.*

Pour vous prouver qu'en tout l'équité me conduit,
Et que je ne ſuis point un aveugle dépit,
Je conſens que ma fille elle-même prononce,
Je m'en rapporterai, Monſieur, à ſa réponſe.
Je dois croire, & je ſuis, qui plus eſt, affermi,
Que vous ne ſerez pas meilleur époux qu'ami;
Mais ce danger pour elle eſt encor préférable,
Tout mis dans la balance, au malheur effroyable
D'obéir par contrainte, & de voir ſon ſort joint
Au deſtin d'un mari qu'elle n'aimeroit point.
Pour l'immoler ainſi, ma fille m'eſt trop chere.
Ma bonté ſait borner l'autorité du pere;
Le Ciel nous a donné des droits ſur nos enfans,
Pour être leurs ſoutiens, & non pas leurs tyrans.

LE BARON.

Monſieur me rend l'eſpoir d'entrer dans ſa famille.

SCENE VI.

LE BARON, M. DE FORLIS, LISETTE.

M. DE FORLIS.

LIsette !

LISETTE.

Quoi, Monsieur !

M. DE FORLIS.

Allez dire à ma fille
Que je veux lui parler, & qu'elle vienne ici.
(*Lisette rentre.*)

SCENE VII.

LE BARON, M. DE FORLIS.

LE BARON.

VOus me rendez la vie en agissant ainsi.

M. DE FORLIS.

Faites en ma présence éclater moins de zele ;
Je ne fais rien pour vous, je ne regarde qu'elle.



SCENE VIII.

LE BARON, LE MARQUIS, M. DE FORLIS.

LE MARQUIS, *à M. de Forlis.*

Je viens vous détromper ſur le gouvernement.
Vous l'obtenez, Monſieur, par accommodement.

M. DE FORLIS.

Pour un autre j'ai cru la choſe décidée.

LE MARQUIS.

La place étoit promiſe, & non pas accordée.
Mon oncle, qui parloit pour votre Concurrent,
Avec lui vient de prendre un autre arrangement.
Il lui fait obtenir, Monſieur, à mon inſtance,
La vôtre qui ſe trouve être à ſa bienſéance,
Et d'une penſion on y joint le bienfait.
De l'autre en même tems vous avez le brevet.

M. DE FORLIS.

Je ne ſaurois, Monſieur, dans cette circonſtance,
Vous marquer trop ma joie & ma reconnoiſſance.

LE BARON, *à M. de Forlis.*

Par cet heureux moyen voilà tout rétabli,
Et Monſieur, du paſſé doit m'accorder l'oubli.

M. DE FORLIS.

Non, au Marquis tout ſeul je dois ce bien ſuprême.

LE BARON.

Mais il eſt mon ami, cela revient au même.

M. DE FORLIS.

Loin de parler pour vous, son procédé plutôt
Fait du vôtre, Monsieur, la critique tout haut.
Tous mes efforts n'ont pu faire agir votre zele,
Le sien m'a prévenu, voilà votre modele.

SCENE IX.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

L'Hymen est-il rompu, Baron infortuné ?

M. DE FORLIS.

Non ; mais je le voudrois.

LA COMTESSE.

Quel bien inopiné !
Je vois de mon côté passer le cher beau-pere.

LE BARON.

Sa fille qui paroît me sera moins contraire.



SCENE X.

LE BARON, M. DE FORLIS, LE MARQUIS, LA COMTESSE, LUCILE, LISETTE.

M. DE FORLIS.

Ma fille, approche-toi, viens c'est ici l'instant
Pour toi le plus critique & le plus important.
J'apprends que le Baron a su toucher ton ame.
Je ne puis te blâmer, ni condamner ta flamme.
Par mon choix j'ai moi-même autorisé tes feux,
Prononce : je te laisse arbitre de tes vœux.

LISETTE.

Mais c'est parler vraiment en pere raisonnable.

LE BARON, *à Lucile.*

J'attends de votre bouche un arrêt favorable.
Déclarez mon bonheur.

LE MARQUIS, *à part.*

Quoique sûr d'être aimé,
Je n'ai pas son audace, & je suis alarmé !

LE BARON.

Que vois-je ! Vous restez dans un profond silence,
Quand vous pouvez d'un mot combler notre espérance ;
Eh, quoi donc cet aveu doit-il tant vous coûter ?
Vous n'avez simplement ici qu'à répéter
Ce que vous avez eu la bonté de m'écrire,
Et ce que je ne puis me lasser de relire
Dans ce tendre billet si cher à mon ardeur.
Ah ! n'en rougissez pas, il vous fait trop d'honneur.

LA COMTESSE.

Quel est donc cet écrit ?

LE BARON.

Une lettre charmante.

LA COMTESSE.

Donnez-moi, de la voir je suis impatiente.

(*Elle prend la lettre & la lit.*)

M. DE FORLIS.

Cette lettre, ma fille, a nommé ton époux.
L'homme à qui tu l'écris....

LE BARON, *à Lucile.*

Est seul digne de vous.
N'en convenez-vous pas, ainsi que votre pere?

LUCILE.

Oüi, Monsieur, j'en conviens.

LE BARON.

Par cet aveu sincere
Sa bouche clairement prononce en ma faveur.

LUCILE.

Je n'ai point prononcé, vous vous trompez, Monsieur.

LE BARON.

Eh, quoi! N'est-ce pas moi que vous venez d'élire?
Ce billet avoué suffit.

LUCILE.

Non.

LE BARON.

Qu'est-ce à dire?

LA COMTESSE, *après avoir lu.*

Mais, qu'il n'est pas pour vous. C'est pour un homme absent.

LE BARON.

Madame....

LA COMTESSE.

Mais, Monsieur, écoutez un moment.

(*Elle lit haut.*)

L'abattement où m'a plongée la crainte d'être oubliée de vous a dû donner de moi cette idée.

(*Au Baron en s'interrompant.*)

Oubliée! Est-ce vous qui l'obsédez sans cesse?

LE BARON.

Pardon, j'ai donné lieu moi seul à sa tristesse.

LA COMTESSE, *lui présentant le billet.*

J'ai donné lieu ! Tenez, répondez à ceci.

(*Elle lit.*)

Depuis que je vous vois ici, votre présence me jette dans un trouble qui sert à la confirmer.

(*En s'interrompant.*)

Est-ce pour vous ? *Depuis que je vous vois ici.*
Vous radotez, mon cher !

LE BARON.

Le Marquis sait lui-même....

LA COMTESSE.

Qu'il parle donc. Il montre un embarras extrême.

M. DE FORLIS.

Ma fille, le Marquis sauroit-il ton secret ?
Réponds-moi sans détour.

LUCILE.

Oui, mon pere, il le sait.

LA COMTESSE, *au Marquis.*

Puisque vous le savez, il faut nous en instruire.

LE MARQUIS.

C'est à Mademoiselle, & je ne dois rien dire.

LE BARON.

Une telle réserve est fort peu de saison.

LA COMTESSE.

Elle jette mon cœur dans un juste soupçon :
La petite convient qu'il sait tout le mystere ;
Il se trouble comme elle, & s'obstine à se taire ;
Je gagerois qu'il est cet amant fortuné.
C'est lui.

M. DE FORLIS.

Je le voudrois.

LUCILE.

Madame a deviné.

LE BARON.

Comment ! Ce n'est pas moi !

LUCILE.

Non, c'est une méprise.

LE BARON.

La lettre.....

LUCILE.

Étoit pour lui. Vous me l'avez surprise.

LE BARON.

Le coup est foudroyant!

LISETTE, *à part.*

Il l'a bien mérité.

LA COMTESSE, *embrassant le Baron.*

Vous n'êtes pas aimé! Mon cœur est enchanté!

M. DE FORLIS, *à Lucile.*

Que ton choix est louable, & digne de me plaire!
En faisant ton bonheur, il acquitte ton pere.

(*Il montre le Marquis.*)

La place que j'obtiens est un fruit de ses soins.

LE MARQUIS.

Pour mériter sa main, pouvois-je faire moins?

LE BARON.

Ah! Marquis, deviez-vous me jouer de la sorte,
Vous à qui j'ai marqué l'estime la plus forte?

LE MARQUIS.

Vous avez malgré moi combattu mes raisons,
Et vous m'avez forcé de suivre vos leçons.

LA COMTESSE.

De joie en ce moment, je ne tiens point en place!
Votre hymen est rompu. Quelle heureuse disgrace!

M. DE FORLIS, *au Marquis & à Lucile.*

Sortons de cet hôtel, tout doit nous en bannir.
Venez, mes chers enfans, je m'en vais vous unir.

(*au Baron.*)

Vous, vous n'avez plus rien qui retienne votre ame,
Et vous pouvez, Monsieur, aller avec Madame,
Entendre Concertos, Sonates, Opéra,
Et les Vacarminis autant qu'il vous plaira.

(*Il sort avec le Marquis & sa fille.*)

(*Lisette rentre en même tems.*)

SCENE DERNIERE.

LE BARON, LA COMTESSE.

LA COMTESSE.

CRoyez-en ses conseils; venez, suivez mes traces:
Fuyez votre maison, & reprenez vos graces.
Ne soyez plus ami, ne soyez plus amant.
Soyez l'Homme du Jour, & vous serez charmant.

FIN.



L'EMBARRAS DU CHOIX,

COMÉDIE.

ACTEURS.

LISIDOR, oncle de Lucile.

LE CHEVALIER, oncle du Marquis.

CLÉON, pere de Lucile.

LE MARQUIS D'ORGEMONT, amant de Lucile.

LE BARON DE FIERVAL, rival du Marquis.

LUCILE.

ISABELLE, sœur du Baron.

FINETTE.

La Scene est en Bourgogne, dans un Château.



L'EMBARRAS DU CHOIX,

COMÉDIE.

ACTE PREMIER.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, LE CHEVALIER.

LISIDOR.

EH bien, voici le jour que vous allez revoir
Ce neveu si chéri qui fait tout votre espoir.

LE CHEVALIER.

Le bien que j'en apprends accroît cette espérance;
Et j'attends son retour avec impatience.
Paris & le grand monde, à ce que l'on m'écrit,
Ont poli ses façons, & formé son esprit
Au point que l'a toujours souhaité ma tendresse.

Pour le voir digne en tout de votre aimable niece ;
Cette union sortable est l'objet de mes vœux,
Et je viens près de vous en presser les doux nœuds.

LISIDOR.

Je suis vraiment flatté d'une telle alliance ;
Le Marquis réunit le bien & la naissance :
On ne peut pas avoir plus d'esprit, d'agrément,
Ni prévenir les yeux plus favorablement.
Au sein de la Province, au sortir de ses classes,
Moi-même j'admirois sa figure & ses graces ;
Il répondoit toujours par quelques traits saillans.
Mais vous savez aussi, qu'à des dons si brillans
Il avoit le malheur de joindre plus d'un vice ;
Il étoit indiscret, enclin à la malice,
Par la présomption en tout tems entraîné,
Et montrant à railler, un penchant effrené,
Qui sur ses bras sans cesse attiroit quelque affaire,
Et le faisoit haïr, quoiqu'il fût né pour plaire.

LE CHEVALIER.

Ces défauts sont communs à tous les jeunes gens.
Paris l'en a purgé dans le cours de quatre ans.
Il est heureusement changé.

LISIDOR.

Mais il doit l'être,
Et ne plus se moquer des gens sans les connoître :
Il doit se souvenir de certaine leçon
Qu'il reçut de la main d'un Officier barbon,
Qui d'une raillerie en public échappée,
Paya le premier trait, de deux grands coups d'épée.

LE CHEVALIER.

C'est une faute heureuse, & qui l'a corrigé.

LISIDOR.

Pardon, je tiens encore au premier préjugé.
Pour croire, Chevalier, ce changement extrême,
J'en veux auparavant être témoin moi-même.
Attendons, s'il vous plaît, qu'il se soit présenté:
Mon frere, pour un autre, est d'ailleurs très-porté.

LE CHEVALIER.

Je sai qu'à vos desirs sa volonté défere ;
Sa fille est par vous seul une riche héritiere :
Vos biens vous ont sûr elle acquis un droit certain ;
Vous êtes en un mot le maître de sa main ,
Et s'il faut vous parler ici , d'une ame franche ,
Le Baron de Fierval , pour qui ce frere panche ,
Quoique riche & sorti d'une bonne maison ,
Ne vaut pas mon neveu , qui , sans comparaison ,
Par l'âge & par l'humeur convient mieux à Lucile.
On sait que l'intérêt est son premier mobile.
Il a beau se parer d'un fastueux dehors ,
Son caractere perce & trahit ses efforts.

LISIDOR.

Ne croyez pas aussi que ce dehors m'impose ,
Et cache à mes regards le but qu'il se propose.
Le fond de son humeur que mon œil apperçoit ,
Me déplaît plus qu'à vous ; mais par un autre endroit ,
Ce qui me choque en lui n'est pas son avarice ,
C'est , en aimant l'argent , de voir qu'il en rougisse.
Moi qui parle , je l'aime autant & plus que lui.
C'est mon meilleur ami , c'est mon plus ferme appui.
Je le chéris par goût & par reconnoissance ;
J'en fais gloire tout haut , il soutient ma naissance.
Il étend , embellit mes Terres , mes Châteaux ,
M'attire des plaisirs , des hommages nouveaux ,
Et met presque à mes pieds cette foule empressée
De tant de concurrens , qu'une ame intéressée
Fait rechercher ma niece , & paroître en ces lieux
Plus charmés de mes biens qu'épris de ses beaux yeux.
Pour jouir plus long-tems de leur inquiétude ,
Je me fais une joie , & souvent une étude ,
De tenir en suspends leurs vœux irrésolus ;
Et le Baron sur-tout me réjouit le plus.

Son amour pour mes biens, & ses peurs qu'il pallie,
A mes regards malins donnent la comédie.
Il aime tous mes fiefs à l'adoration.
Ils sont au fond du cœur sa belle passion,
Et l'oncle à ses regards, est, malgré sa vieillesse,
Paré d'un million, aussi beau que la niece.

LE CHEVALIER.

Vous faites sagement de vous en divertir:
Mais vous aimez Lucile, & voulez l'établir.

LISIDOR.

Oui: mais comme ce choix la touche la premiere,
Mon cœur l'en veut laisser maîtresse toute entiere;
Son discernement sûr n'est la dupe de rien,
Et je suis assuré qu'elle choisira bien.
Sa raison est en tout au-dessus de son âge.
A l'aveu de son cœur j'attache mon suffrage.

LE CHEVALIER.

Vous ne hazardez rien. Sur le choix d'un époux,
Je la crois difficile encore plus que vous.
Elle ne se rendra qu'au mérite suprême
Trop heureux qui pourra l'obtenir d'elle-même!
Je vais donc auprès d'elle agir pour mon neveu.

LISIDOR.

Écoutez, Chevalier. Vous ferai-je un aveu?
Si j'étois à sa place, en honneur, ma tendresse
Auroit peur d'employer auprès de ma maîtresse,
D'un parent tel que vous, le dangereux appui.
Vous êtes un jeune oncle; en travaillant pour lui,
Vous pourriez pour vous-même intéresser sans peine;
Et pour gagner un cœur que le vrai seul entraîne,
Le ton d'un homme sage est plus persuasif,
Que, d'un Marquis brillant, l'étalage trop vif.

LE CHEVALIER.

Quand un homme a passé sa trente-huitieme année,

Il ne doit plus parler d'amour ni d'hyménée.
Le rôle d'amant veut....

LISIDOR.

Je ſuis votre valet.
J'ai ſoixante ans paſſés, & près d'un jeune objet
Je ſuis toujours galant, j'ai ces façons polies
Qu'avoit la vieille cour, & que l'on a bannies:
Adorateur zélé de ce ſexe charmant,
Je le lui marquerai juſqu'au dernier moment.

LE CHEVALIER.

Les Dames de tout tems ayant eu votre hommage,
Pourquoi donc avoir fui toujours le mariage?

LISIDOR.

Toutes m'ont inſpiré tant d'eſtime à la fois,
Que je n'ai jamais pu me fixer ſur le choix.
Adieu, pour voir couler plus gaiment notre vie,
Diſons-leur des douceurs, ſans qu'aucune nous lie:
Pour les aimer toujours, pour en être chéris,
Soyons leurs partiſans, & jamais leurs maris.

(*Il ſort.*)

SCENE II.

LE CHEVALIER, *ſeul.*

Quel heureux naturel! Sa trempe eſt peu commune.
Rien ne le trouble, au ſein d'une grande fortune.
Ses vœux ſont modérés. Exempt d'ambition,
Il n'eſt tyranniſé d'aucune paſſion.
Il n'a point à lutter contre un cœur indocile,
Et le plaiſir lui ſeul.... Mais j'apperçois Lucile.
Qu'elle eſt belle ſans art! Quel ſera ton bonheur
Mon neveu, ſi tu peux en être poſſeſſeur!

SCENE III.

LE CHEVALIER, LUCILE.

LUCILE.

Vous voulez bien, Monſieur, que je vous félicite.

LE CHEVALIER.

Et vous, permettez-moi que je vous ſollicite
En faveur du Marquis dont j'attends le retour.
Vous êtes, de ſon ſort, la maîtreſſe en ce jour.
Son bonheur eſt un bien qu'en vos mains je dépoſe.

LUCILE.

C'eſt mon oncle qui doit.....

LE CHEVALIER.

Sur vous il s'en repoſe.
Il vous en fait l'arbitre avec juſte raiſon;
Et chargé d'établir le chef de ma maiſon,
Je m'adreſſe à vous ſeule, & vous le recommande.
Daignez, belle Lucile, agréer ma demande.
Entre tant d'aſpirans, ſans vouloir les flatter,
C'eſt celui qui paroît le mieux vous mériter.
La figure, l'eſprit, le rang, le bien & l'âge,
Tout parle en ſa faveur, à leur déſavantage.
De toute la Province il a pour lui les vœux,
Et la voix du Public vous unit tous les deux.

LUCILE.

J'ai beaucoup de reſpect pour tout ce qu'il décide:
Mais mon cœur ſur ce point craint de l'avoir pour guide.
L'affaire eſt ſérieuſe, & vous trouverez bon
Que j'en prenne un plus ſûr, ce ſera la raiſon,
Elle veut avec vous que je ſois ingénue.

Vous étalez l'esprit, la figure à ma vue,
Et vous ne dites rien du cœur, des sentimens,
Du caractere enfin qui sont plus importans.
Ils sont le premier soin dont s'occupe mon ame;
C'est de là que dépend le bonheur d'une femme:
Voilà les qualités qu'il faut peindre à mes yeux,
Et qui peuvent me rendre un amant précieux,
Non des dons séducteurs qui n'ont que l'apparence,
Et souvent sont un piege où se prend l'innocence.

LE CHEVALIER.

Avec mille vertus vous les rassemblez tous,
Et je sens redoubler mon estime pour vous;
J'admire & suis surpris de voir tant de sagesse,
Et ce fonds de raison avec tant de jeunesse,
Je réponds du Marquis & de ses sentimens,
De ceux de ses rivaux, ils sont tous différens:
Votre mérite seul attire son hommage.

LUCILE.

S'il pensoit comme vous, je croirois ce langage:
Mais j'ai lieu d'en douter, & tout bien regardé,
Son caractere...

LE CHEVALIER.

Alors n'étoit point décidé.
Pour former ses pareils, Paris est le vrai maître,
Et c'est présentement qu'on voit ce qu'il doit être;
Le monde a mis un frein à ses vivacités,
Et perfectionné ses bonnes qualités.
Chacun....

LUCILE.

Je sai, Monsieur, le bien qu'on en publie.
Mais par mes propres yeux j'en dois être éclaircie
Avant que d'en pouvoir porter mon jugement;
Et la chose n'est pas l'ouvrage d'un moment.
Il faut que je lui parle, il faut qu'il m'entretienne,
Pour voir si son humeur convient avec la mienne.
Comme il pourra, Monsieur, ne pas me plaire en tout,

Je puis fort bien auſſi n'être pas de ſon goût.

LE CHEVALIER.

Non, vous le charmerez. Heureux s'il peut vous plaire!

LUCILE.

Oh! Vous en dites trop pour un homme ſincere.

LE CHEVALIER.

Je penſe encore plus. Avant que de partir,
L'amour déja vers vous entraînoit ſon deſir,
Et vous avez connu ſon cœur dès ſon enfance.

LUCILE.

Monſieur, en ce tems-là, mauvaiſe connoiſſance,
Il ne ménageoit rien, malin, préſomptueux.

LE CHEVALIER.

C'étoit l'eſprit....

LUCILE.

Le cœur ne valoit gueres mieux.
Il paroiſſoit ſur-tout enclin à l'inconſtance;
Son oubli l'a prouvé depuis quatre ans d'abſence;
Et Paris n'eſt pas fait pour guérir ce défaut,
Son exemple n'eſt bon qu'à l'augmenter plutôt.

LE CHEVALIER.

Un regard de vos yeux fixera ſa jeuneſſe,
Et j'oſe, ſur leur foi, garantir ſa tendreſſe.

LUCILE.

Songez-vous bien à quoi vous vous engagez là?

LE CHEVALIER.

Ma bouche, s'il le faut, pour lui le jurera.
Je ſuis sûr de ſon cœur, répondez-moi du vôtre.
Ma crainte eſt que vos vœux n'en préferent un autre.
Je voudrois pouvoir lire un moment dans ce cœur.

LUCILE.

Il ne vous ſera pas difficile, Monſieur,
Pour perſonne jamais mon ame ne ſe cache,
Encore moins pour vous dont l'eſtime m'attache.

Comme elle ne craint pas de se montrer au jour,
De son état présent, je vais sans nul détour
Vous faire en ce moment le rapport véritable.
Mon embarras est tel qu'il n'est pas concevable.
La bonté de mon oncle est un fardeau pour moi;
J'ai presque du chagrin qu'il s'en fie à ma foi;
Et puisqu'il faut, Monsieur, ici ne vous rien taire,
Aucun des prétendans n'a le don de me plaire.

LE CHEVALIER.

Je ne puis exprimer à quel point cet aveu
Est doux & consolant pour moi, pour mon neveu.

LUCILE.

Peut-être c'est ma faute, & l'orgueil qui me flatte,
Peut-être à ce sujet me rend trop délicate.
Pour me déterminer, pour arrêter mon choix,
J'exige, je le sens, trop de dons à la fois.
Sur l'âge & l'agrément je puis être indulgente.
D'un modeste dehors mon ame se contente.
Mais pour les sentimens, les qualités du cœur,
Jusqu'au dernier excès je porte la rigueur.
Je veux des mœurs sur-tout, je veux de la constance;
Je veux qu'à la droiture, on joigne la prudence;
Je veux ce que je crains de ne trouver jamais,
Des feux à toute épreuve, aussi tendres que vrais;
Je veux, pour m'engager, être sûre qu'on m'aime
Désintéressément, & rien que pour moi-même.

LE CHEVALIER.

Oui; par votre sagesse & par tant de beautés,
Vous aurez ce bonheur, & vous le méritez.

LUCILE.

De ce discours flatteur je ne suis point la dupe.
Comment m'en assurer dans le rang que j'occupe,
Et comment faire un choix dans cet essaim nombreux
Qui demande ma main, & qui m'offre ses vœux?
Comment savoir enfin le motif qui l'inspire,

Si l'intérêt le guide, ou si l'amour l'attire ?
Mais non, mon amour-propre a tort d'être incertain.
Tout cede à l'intérêt. Tel est le cœur humain.
Mon oncle est l'objet seul de leur brigue importune,
Ils sont moins mes amans que ceux de sa fortune;
Tous leurs soins sont pour elle, ou si nous partageons,
L'amour subordonné n'obtient que les seconds.
Mon pere, par malheur, me persécute encore
Pour qui ? Pour un Baron que le seul bien décore;
Et qui dans la Bourgogne enterré de tout tems,
Au ton provincial, joint des airs importans.
Honteux du goût secret qu'il a pour la richesse,
Il cherche à le couvrir d'un masque de noblesse;
Et toujours combattu dans la peine qu'il prend,
Ramasse d'une main ce que l'autre répand.
Cet embarras lui donne une mine équivoque,
Qui divertit le monde, autant qu'elle me choque.

LE CHEVALIER.

Sa sœur est votre amie, & ses pas...

LUCILE.

Sont perdus.
Elle n'est près de moi que connoissance au plus,
Ce titre dans le monde est un nom qu'on prodigue.
Pour moi, l'abus m'en blesse, & l'excès m'en fatigue.
Pour élire un époux, si mon cœur est flottant,
Sur le choix d'une amie, il est encor plus lent.



SCENE

SCENE IV.

LE CHEVALIER, LUCILE, FINETTE.

FINETTE.

GRande, grande visite !

LUCILE.

Eh, qui ?

FINETTE.

Mademoiselle,
C'est Monsieur le Baron & sa sœur Isabelle.

LUCILE.

Ils usent bien souvent du droit d'être voisins.

FINETTE.

Sans doute, dans ce jour ils ont de grands desseins.
Le frere est radieux, & la sœur est brillante.
L'un arrive en Vainqueur, & l'autre en Conquérante.

LE CHEVALIER.

La sœur est très-aimable.

FINETTE.

Elle le sai vraiment,
Et s'estime beaucoup, quoique modestement :
Mais le frere est orné d'un nouveau ridicule,
Il saute aux yeux d'abord, quoiqu'il le dissimule.
Avec l'habit qu'il porte, il faut sur-tout le voir ;
De peur de le gâter, il n'oseroit s'asseoir :
On voit au soin qu'il prend, à l'air dont il s'écoute,
Qu'il regrette en secret tout l'argent qu'il lui coûte.
Sur son front triste & fier, par un plaisant conflit,
L'avarice se plaint, & l'orgueil s'applaudit.

LUCILE.

Comme de leur présence ils m'honorent sans cesse,

Je pourrai les quitter ſans nulle impoliteſſe.

FINETTE.

Ils ſouperont ici.... Mais les voici tous deux.

LE CHEVALIER.

Je ſors, Mademoiſelle, & vous laiſſe avec eux.

(*Il ſort.*)

SCENE V.

LUCILE, LE BARON, ISABELLE, FINETTE.

LUCILE, *à Iſabelle.*

Vous voilà bien parée, & Monſieur eſt bien leſte.

LE BARON.

L'habit eſt aſſez riche.

ISABELLE.

Et le mien eſt modeſte.

LUCILE.

Il vous ſied.

ISABELLE.

Mais chacun me l'a dit aujourd'hui.

LUCILE, *au Baron.*

Le vôtre, je le vois, vous a coûté cher ?

LE BARON.

Oui.

L'argent.... Mais c'eſt à quoi je ne prends jamais garde,
Et briller, pour vous plaire, eſt ce que je regarde.
Quoiqu'on ſe pare en vain pour vous faire ſa cour,
Le brillant de vos yeux ternit tout en ce jour.
De l'Univers entier, ils feroient la conquête,
En l'on ne vit jamais une ſi belle tête.

FINETTE, *à part.*

Mais il doit l'adorer. En perles, en brillans

Elle est riche aujourd'hui de deux cens mille francs.

ISABELLE, *qui l'entend.*

C'est par un autre éclat qu'elle charme mon frere.

LE BARON.

Celui de la personne a seul droit de me plaire.

LUCILE.

Vous me flattez, Monsieur.

LE BARON.

Je le jure, d'honneur.

Le tems est précieux, souffrez que mon ardeur,
Saisisse ce moment où mes rivaux....

LUCILE.

Finette,

Avertissez mon oncle.

LE BARON.

Attendez. Je souhaite....

LUCILE.

Dites-lui promptement que Monsieur vient le voir.

LE BARON.

Non, je viens pour vous seule, & mon premier devoir....

LUCILE, *à Finette.*

Allez.

FINETTE.

Il est sorti.

(*Elle rentre.*)



SCENE VI.

LUCILE, LE BARON, ISABELLE.

LE BARON, *à Lucile.*

QUe je vous entretienne.

LUCILE.

Reposez-vous tous deux, attendant qu'il revienne.

LE BARON.

Un amant suppliant doit s'expliquer debout,
Et l'on est trop gêné dans un fauteuil sur-tout.

ISABELLE.

De grace, devenez ma belle-sœur bien vîte.

LUCILE.

Vous me faites honneur plus que je ne mérite.

LE BARON.

Nos biens sont tous voisins : j'ai deux fiefs des plus beaux,
Cent mille écus de rente, avec quatre Châteaux.

SCENE VII.

LUCILE, LE BARON, ISABELLE, FINETTE.

FINETTE, *à Lucile.*

UN Laquais vous demande, & la réponse presse.

LUCILE.

Pardon, si pour la faire, un moment je vous laisse.
(*Elle rentre.*)

SCENE VIII.

LE BARON, ISABELLE, FINETTE.

LE BARON, *à Finette.*

ARrête. Un mot.... Voilà pour engager ton cœur,
Ma chere, à prévenir Lucile en ma faveur.

FINETTE.

Je le refuserois de la main de tout autre ;
Mais il m'est précieux en venant de la vôtre.

(Elle s'en va.)

Le Baron en donnant l'argent à Finette, avoit laissé tomber une Piece, qu'il ramasse promptement, sans qu'elle l'apperçoive, & qu'il remet dans sa poche avec un air de joie.

SCENE IX.

LE BARON, ISABELLE.

LE BARON.

LUcile tâche en vain d'éluder mon amour,
Il faut qu'elle s'explique avant la fin du jour.
Je viens d'être informé que le Marquis arrive,
Et voilà ce qui rend ma recherche plus vive.
C'est, de mes Concurrens, le plus à redouter,
Il réunit en lui tout ce qui peut flatter
Et surprendre le cœur d'une jeune personne.
Il revient de Paris ; ce vernis seul lui donne
Un prix, un relief qui ternit ses rivaux,
Et m'avilit moi-même aux yeux Provinciaux :

Il a de plus, pour lui, la jeunesse en partage,
Et de la nouveauté le piquant avantage;
Sans compter qu'il est noble & riche comme moi.
Lucile va l'aimer, & j'en frémis d'effroi!

ISABELLE.

Son pere est pour vous.

LE BARON.

Oui, j'ai même sa parole.
Dans sa petite terre en cet instant je vole:
Elle n'est qu'à deux pas; & sûr de son appui,
Dans une heure en ces lieux je reviens avec lui.
Vous, pendant mon absence agissez auprès d'elle;
Sur-tout, pour gagner l'oncle, employez votre zele.
Vous m'avez dit qu'il a de l'estime pour vous,
Et vous avez l'esprit insinuant & doux.
Servez-vous-en, ma sœur, pour avoir son suffrage;
Et si d'y réussir vous avez l'avantage,
Sur ma reconnoissance, oh! vous pouvez compter,
Et mon cœur généreux va la faire éclater:
Mon humeur libérale égale mes richesses.

ISABELLE.

Oui, vous êtes sur-tout magnifique en promesses.

LE BARON.

Je le suis en effet. Je vous établirai.

ISABELLE.

Et de tout mon pouvoir, moi, je vous servirai.
Vous pouvez du succès, être assuré d'avance.
Je puis tout sur Lucile, & j'ai sa confiance.
L'oncle m'écoute en tout, & j'ai sur son esprit,
Par mes attentions, acquis tant de crédit,
Qu'il est rempli pour moi d'égard, de politesse;
Ses bontés vont souvent jusques à la tendresse:
Je n'ai qu'à le prier de me faire un plaisir,
Pour être, dans l'instant, sûre de l'obtenir.

LE BARON.

En ce cas, près de lui, mettez tout en usage;
Songez que de lui seul dépend mon mariage.

L'autorité toujours eſt du côté du bien.
L'oncle eſt tout, en un mot, & le pere n'eſt rien;
Ce nom n'eſt qu'un vain titre en ce vieux Militaire.
Ayant eu le malheur d'avoir plus d'une affaire,
D'un exil rigoureux, il a ſubi les loix,
Et perdant ſa fortune, eſt déchu de ſes droits.
Son exemple doit être une leçon terrible,
Et qui nous rend des biens l'utilité ſenſible.
Je les mépriſe au fond: Mais peut-on s'en paſſer?
Non; malgré qu'on en ait, il faut en amaſſer.
Le plus ou moins d'argent nous fait ce que nous ſommes;
Et c'eſt par ſa valeur que l'on compte les hommes:
On reſpecte, on honore un coquin opulent,
Et l'honnête homme pauvre eſt mort civilement.

Fin du premier Acte.



ACTE II.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FINETTE.

FINETTE.

Monsieur !

LE CHEVALIER.

Qu'est-ce ? Parlez.

FINETTE.

Livrez-vous à la joie ;
Voilà votre neveu que Paris vous renvoie
Beau, poli, brillant & fait au tour,
Tel qu'il paroît formé par la main de l'amour :
Pour le coup ses rivaux n'ont qu'à quitter la place,
Leur vainqueur va paroître, & son air les terrasse.

LE CHEVALIER.

Il est donc bien aimable ?

FINETTE.

Il est des plus charmans.
Ma foi, vive Paris pour façonner les gens.
Il entre. Regardez, quel maintien ! Sa présence
Vous en dit cent fois plus que ma vaine éloquence.

SCENE II.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS.

Je vous revois, mon oncle, après un si long-tems;
Je ne puis exprimer ma joie en ces instans.

LE CHEVALIER, *l'embrassant.*

La mienne la surpasse, elle est des plus parfaites.
De vous voir de retour, formé comme vous l'êtes.
Je dois bien augurer de cet abord si doux,
Il confirme le bien que l'on m'a dit de vous.

FINETTE.

Plus je le considere, & plus j'en suis contente!

LE MARQUIS, *regardant Finette.*

Cette fille a bon air.

FINETTE.

Votre mine m'enchante,
Lucile est dans le Parc, & j'y cours faire un tour
Pour l'avertir, Monsieur, de votre heureux retour.

(*Elle sort.*)

SCENE III.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE CHEVALIER.

Vous allez voir, Marquis, une fille adorable,
Et je ne connois rien qui lui soit comparable;
Pour elle heureusement vous semblez être né.

Le desir de vous voir son époux fortuné,
Est l'objet de mes soins & de mon espérance;
J'ai préparé pour vous ces nœuds en votre absence;
Et dans cet heureux jour où vous voilà majeur,
C'est peu que de vos biens vous soyez possesseur,
Pour vous aider à faire un si grand mariage,
Je veux de tous les miens grossir votre héritage,
Et je trouve Lucile un bien si précieux,
Que pour vous l'assurer rien ne coûte à mes yeux.

LE MARQUIS.

Je n'ai point de langage assez fort pour vous dire
Combien je suis touché des soins que vous inspire
Le desir généreux d'aggrandir ma maison,
Et d'augmenter en moi l'éclat de notre nom;
De mon juste transport à peine je suis maître.

LE CHEVALIER.

La sensibilité que vous faites paroître,
Acheve d'affermir mon cœur dans son espoir.

LE MARQUIS.

Lorsque je vous dois tant, en puis-je trop avoir?
Des oncles de nos jours vous êtes le modele,
A ma reconnoissance un vrai regret se mêle
De ne pouvoir répondre à votre empressement.
Daignez ne point presser mon établissement.

LE CHEVALIER.

Vous m'étonnez!

LE MARQUIS.

C'est mal reconnoître vos peines:
Mais pardon, je ne puis prendre si-tôt des chaînes;
Et quoique d'un tel nœud je sente tout le prix,
Ma vue & mes desseins se tournent vers Paris.
J'ai même pour la Cour des projets de fortune.....

LE CHEVALIER.

Jamais par-tout ailleurs vous n'en trouverez une
Qui puisse balancer celle qui s'offre ici;
Tout dans un même objet se trouve réuni,
La beauté, la vertu, les biens & la naissance.

Vous changerez de ton, Marquis, en sa présence.
Voyez-la seulement.

LE MARQUIS.

Oui, j'aurai cet honneur;
Elle avoit autrefois presque asservi mon cœur:
Mais, Monsieur, à présent, quels que soient tous ses charmes,
Je les admirerai sans leur rendre les armes.

LE CHEVALIER.

Affectez, croyez-moi, moins d'intrépidité,
Un regard punira votre sécurité;
Et ses yeux....

LE MARQUIS.

Leur éclat peut être redoutable;
Mais je crois, à leurs traits, mon cœur impénétrable;
J'en ai vu de plus fiers.

LE CHEVALIER.

Mais non pas de si beaux.
Ils ont depuis quatre ans acquis des feux nouveaux.

LE MARQUIS.

Moi, j'ai de mon côté, pour me mettre en défense,
Acquis beaucoup plus d'art & plus d'expérience.

LE CHEVALIER.

Pourquoi donc vous armer contre un penchant permis,
Et d'un si digne objet, avoir peur d'être épris?
Tels sont les jeunes gens; ils sont, dans leurs ivresses,
Hardis à s'enflammer pour d'indignes maîtresses,
Et craignent de brûler d'un amour vertueux
Pour de sages beautés qui méritent leurs vœux.

LE MARQUIS.

Voilà de la morale, & très-édifiante:
Mais elle porte à faux; je n'ai pas cette pente.

LE CHEVALIER.

Prouvez-le donc sur l'heure en montrant plus d'ardeur
Pour rechercher Lucile & mériter son cœur:

La brigue pour l'avoir, ici n'est pas petite,
Et vous avez besoin de tout votre mérite.

LE MARQUIS.

Je n'ose me flatter de plaire à ses appas;
Mais j'espere du moins qu'ils ne me vaincront pas.

LE CHEVALIER.

Pour combattre mon choix autant que vous le faites,
Il faut que vous ayez quelques raisons secretes.

LE MARQUIS.

Il est vrai que mon goût.... Vous allez me blâmer.

LE CHEVALIER.

Quel est donc ce motif? Daignez m'en informer.

LE MARQUIS.

Un qui peut tout sur moi, que vous trouverez mince:
Je n'aime pas, Monsieur, les beautés de Province.
Mes yeux accoutumés aux bons airs, au brillant
De celles de Paris, ne peuvent à présent,
Des autres, sans pitié, regarder le visage;
Leur façon de se mettre, autant que leur langage,
Est ridicule au point qu'on n'y tient pas vraiment:
On ne peut s'empêcher de rire en les voyant.
Que la beauté sans grace est gauche & révoltante!
Ah! J'aime cent fois mieux une laidron piquante.

LE CHEVALIER.

Tant d'attraits dans Lucile éclatent tour à tour,
Qu'elle orneroit la Ville & pareroit la Cour;
Rien ne peut l'enlaidir, tout sied à sa personne.
Tout devient agrément par l'air qu'elle lui donne,
On ne sauroit la voir sans en être enchanté;
Son air, son caractere est l'ingénuité,
Mais l'ingénuité fine, spirituelle;
Car elle a de l'esprit presque autant qu'elle est belle.
Ses graces sans étude, & qui n'ont rien d'acquis,
Charment dans tous les tems, sont de tous les pays;
Et son ame est parfaite, ainsi que sa figure,
Pour devoir rien à l'art, tient trop de la nature.

LE MARQUIS.

Vous excellez, mon oncle, à faire des portraits.

LE CHEVALIER.

Vous raillez?

LE MARQUIS.

Moi, Monsieur, je ne raille jamais.
J'admire bien plutôt votre main délicate....

LE CHEVALIER.

Dessine dans le vrai, jamais elle ne flatte;
Et je sais encor mieux, par mes soins assidus,
Démasquer les défauts que peindre les vertus.

LE MARQUIS.

Pardon. Je doute encor que Lucile soit telle.

LE CHEVALIER.

Pour en être certain, rendez-vous auprès d'elle,
Adieu. Je reviendrai savoir de vous après,
Quel effet sur votre ame auront fait ses attraits.

(*à part en s'en allant.*)

Il n'est que décoré, du moins je le soupçonne.!

SCENE IV.

LE MARQUIS, *seul.*

IL me tarde de voir la petite personne:
C'est un choc qu'aisément je pourrai soutenir,
Et je vais d'un front sûr.... Mais je la vois venir.

(*Il sort.*)



SCENE V.

LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS, *à part.*

Mon oncle avoit raifon. Jufte Ciel ! Qu'elle eft
belle !
(*à Lucile.*)
Madame, permettez que je vous renouvelle
Un hommage rendu dès nos plus jeunes ans :
Vos charmes font fi fort augmentés par le tems,
Que mes yeux font frappés d'une furprife extrême,
Et l'admiration qui m'enleve à moi-même,
Eft le premier tribut que d'abord je leur doi ;
Mon cœur eft le fecond qu'ils reçoivent de moi.

LUCILE.

Monfieur, un tel difcours a lieu de m'interdire,
Et vous exagérez.

LE MARQUIS.

Je n'en faurois trop dire ;
Vous êtes accomplie, & je ne vis jamais....

LUCILE.

Vos termes font trop forts, Monfieur, pour être vrais ;
Toute louange outrée eft une raillerie.

LE MARQUIS.

Non, Paris, je vous parle ici fans flatterie,
N'offre rien de fi beau, de fi parfait aux yeux.
Votre air fin me furprend ; mais c'eft prodigieux.

LUCILE.

Tout eft fimple chez moi ; rien n'y tient du prodige.

LE MARQUIS.

Je le répete encor ; prodigieux, vous dis-je !
Au fond d'une campagne & fans aucun fecours....

LUCILE.

Rien n'est prodigieux, Marquis, que vos discours.

LE MARQUIS.

Mais on ne peut pas mieux jouer la modestie,
Et tout s'y trouve joint, art, décence, ironie!

LUCILE.

Non, ma bouche & mon air, tout est sincere en moi;
C'est vous seul qui jouez, Monsieur: je m'apperçoi
Qu'aux autres volontiers nous prêtons d'ordinaire
La teinte & la couleur de notre caractere.

LE MARQUIS.

Je ne vous prête rien, & nous nous rencontrons.
Nos goûts....

LUCILE.

Vous vous trompez, Marquis, nous différons.
Mon ton....

LE MARQUIS.

Est le bon ton. C'est là ce qui m'étonne;
Vous l'avez comme moi, sans que je vous le donne!

LUCILE.

Je ne connois qu'un ton dans ma simplicité;
Le ton de la nature, ou de la vérité,
Qui la même par-tout, jamais ne se ressemble,
Qui n'en affecte aucun & les a tous ensemble.

LE MARQUIS.

Il en est un plus doux, un plus intéressant,
Et vous me l'apprenez, le ton du sentiment.

LUCILE.

Non, non, Marquis, ce ton est différent du vôtre;
Qui n'a pas le premier, ne sauroit avoir l'autre.

LE MARQUIS.

Mais je les ai tous deux.

LUCILE.

Le seul par vous suivi,
Est le ton de l'esprit à la mode asservi.
Comme la vérité qui lui sert de modele,
Le sentiment est simple, & marche à côté d'elle;

Il est craintif, modeste, ennemi de l'éclat ;
Et pour être brillant, il est trop délicat.
Convenez avec moi qu'il n'est pas votre guide.

LE MARQUIS.

Pardonnez-moi, je suis près de vous très-timide.

LUCILE.

En vérité, Monsieur, vous le cachez si bien,
Que mon esprit jamais n'en eût soupçonné rien.

LE MARQUIS.

Rien n'est pourtant plus vrai, c'est l'amour qui m'inspire,
Je vous trouve adorable, & le bien où j'aspire,
Est celui de vous plaire & d'avoir votre aveu :
Un amant n'a jamais brûlé d'un plus beau feu.

LUCILE.

De grace, près de moi, quittez ce faux langage,
Et reprenez plutôt celui du badinage.

LE MARQUIS.

Je suis dans vos fers....

LUCILE.

Non, jargon plein de fadeur,
Qui révolte l'oreille, & ne dit rien au cœur.

LE MARQUIS.

L'amour....

LUCILE.

J'ose en parler ici sans le connoître ;
Je juge ce qu'il est, par ce qu'il devroit être,
Et j'ai droit de penser, Monsieur, que cet amour,
Prend dans le cœur sa source, où son feu voit le jour ;
Et que du sentiment tenant cette lumiere,
Il doit avec son air, avoir son caractere,
Être respectueux, craindre de se montrer,
Ne point....

LE MARQUIS.

Le mien est tel. Faut-il vous le jurer ?

LUCILE.

Les sermens sont des mots, les mots des sons frivoles,

Et je ne crois rien moins que l'aveu des paroles.

LE MARQUIS.

Cependant quand on aime, il faut les employer.
Sans leur aide, un amant seroit un siecle entier.....

LUCILE.

Le discours en dit moins qu'un timide silence.

LE MARQUIS.

Si l'on n'avoit recours qu'à sa seule éloquence,
La conversation seroit seche à périr;
Un amour qui se taît! Mais c'est pour en mourir?
Le discours le soulage, & du moins nous console.

LUCILE.

Il s'exhale en propos, & comme eux il s'envole.

LE MARQUIS.

Puisque les mots sur vous ont si peu de crédit,
Croyez-en ce regard où l'amour est écrit.

LUCILE, *souriant.*

Il a l'air trop malin, pour le croire sincere.

LE MARQUIS.

Mais enseignez-moi donc le secret de vous plaire.

LUCILE.

Ce secret-là, pour vous, me paroît mal-aisé.

LE MARQUIS.

Mais pour l'apprendre, à tout mon cœur est disposé.
Que faut-il donc?

LUCILE.

Donner le tems qu'on vous connoisse.
Ce sont les procédés qui prouvent la tendresse:
Il faut saisir l'instant qui peut les mettre au jour;
En attendant qu'il naisse, il faut que votre amour
Songe moins à briller par des traits agréables,
Qu'à se faire estimer par des vertus aimables;
Qu'il préfere leur charme à tout vain agrément.
C'est ainsi que s'explique un veritable amant;
Voilà le seul aveu qu'ose risquer sa flamme,
Le seul qui peut toucher & convaincre mon ame.

LE MARQUIS.

Vos conseils sont ma regle, & j'y soumets mon sort,
Je veux les suivre en tout, & je prétens d'abord,
Par mon zele empressé, par ma conduite sage,
Prévenir vos parens, captiver leur suffrage,
A force de vertus vaincre mes concurrens,
Et pour vous mériter, prendre vos sentimens.

LUCILE.

Vous me faites, Marquis, une grande promesse.

LE MARQUIS.

Et je vous la tiendrai.

LUCILE.

Nous verrons. Je vous laisse.
(*Elle sort.*)

SCENE VI.

LE MARQUIS, *seul.*

Je brûle de revoir mon oncle, en ces instans,
Pour le presser d'agir.

SCENE VII.

LE CHEVALIER, LE MARQUIS.

LE MARQUIS.

Monsieur, je vous attends;
Je suis ravi, comblé, transporté dans l'extase,
Et rien n'est comparable à l'ardeur qui m'embrase;
Lucile.....

LE CHEVALIER.

Vous riez, Marquis ?

LE MARQUIS.

Non, non vraiment.

Je n'ai jamais parlé plus sérieusement :
Pour croire ce qu'elle est, il faut la voir, l'entendre,
Et son mérite est tel, qu'on ne sauroit le rendre.
Sa personne est divine, & passe son portrait
Que je croyois flatté, quand vous me l'avez fait.

LE CHEVALIER.

Vous, qui vous moquiez tant de nos provinciales,
Vous les préférez donc à leurs fieres rivales !

LE MARQUIS.

Lucile est un trésor transplanté dans ces lieux,
Qui ne méritent pas un bien si précieux ;
C'est un vol qu'à Paris ils ont fait en cachette,
Et qu'il faut au plutôt que ma main lui remette.

LE CHEVALIER.

Eh bien, daignerez-vous m'en croire une autrefois ?

LE MARQUIS.

Oui, vous avez du goût, mon oncle, pour un choix.

LE CHEVALIER.

Cet éloge est flatteur.

LE MARQUIS.

Parlez, pressez l'affaire.

LE CHEVALIER.

J'aurois une demande, avant tout, à vous faire.
De Lucile, Marquis, vous paroissez content ;
De vous, là, pensez-vous qu'elle le soit autant ?

LE MARQUIS.

J'ai lieu de m'en flatter, & je crois m'y connoître :
Je vous dirai bien plus, Monsieur, elle doit l'être.

LE CHEVALIER.

Marquis, vous êtes riche en bonne opinion.

LE MARQUIS.

J'ai fait voir tant d'estime & tant de passion...

LE CHEVALIER.

Il faut bien d'autres soins.

LE MARQUIS.

Pour avoir son suffrage,
Je sai qu'il faut, sur-tout, être modeste & sage.
J'en ai fait la promesse, & j'y veux faire honneur;
Mes sentimens sont peints dans mon extérieur.

LE CHEVALIER.

Votre air, à parler franc, où regne l'ironie,
Est un garant trompeur dont mon œil se défie.
Vous n'êtes pas chargé.

LE MARQUIS.

Mais regardez-moi bien.

LE CHEVALIER.

Je vous regarde, & vois à travers ce maintien,
Luire, de vos défauts, la pointe imperceptible.

LE MARQUIS.

De la prévention, voilà l'effet risible;
Je parois maintenant à vos regards séduits,
Tel qu'elle me présente, & non tel que je suis.
Comme la jalousie, aveugle en ses caprices,
Elle change nos traits & nous prête des vices.
Mon cher oncle, sortez de cette injuste erreur
Qui fait à votre goût plus de tort qu'à mon cœur.

LE CHEVALIER.

Perdre une telle idée, est ce que je desire.
Ne vous passez donc rien afin de la détruire.
A qui n'est point suspect tout sera pardonné.
Mais un rien vous nuira. Vous êtes soupçonné.
C'est Lucile d'abord que vous devez convaincre.
Vous avez des rivaux.

LE MARQUIS.

J'espere de les vaincre.
Je suis, sans vanité je puis parler ainsi,
Je suis le seul amant qui la mérite ici.

LE CHEVALIER.

Sans vanité! fort bien, dans le tems qu'elle éclate.

LE MARQUIS.

Mais ces gens-là ſont tels, que l'eſpoir qui me flatte,
Ne peut être jamais pris pour fatuité.

LE CHEVALIER.

Il en eſt un, Monſieur, qui par ſa qualité,
Par ſon rang, par ſon bien doit être redoutable,
D'autant plus qu'à ſes vœux le pere eſt favorable.

LE MARQUIS.

Vous m'alarmez! Qui donc?

LE CHEVALIER.

Le Baron de Fierval.

LE MARQUIS.

J'en ſuis humilié. C'eſt un original.
Ma plus preſſante envie eſt de le voir en face.
Oh! parbleu, je prétends qu'il me quitte la place.

LE CHEVALIER.

Allez-vous l'attaquer en jeune homme étourdi?

LE MARQUIS.

Je ſuis trop modéré pour prendre ce parti.
Mais quand nous nous verrons, je me flatte, & j'incline
A combattre Fierval d'une façon badine.
Son air noble & ſur-tout ſa libéralité
Offrent un vaſte champ.

LE CHEVALIER.

Votre malignité,
Vous trahit malgré vous, & pour le coup tranſpire.

LE MARQUIS.

Mais il eſt très-permis, même il eſt beau de rire
D'un vice qu'on démaſque, & qui d'ailleurs nous nuit.
C'eſt venger la vertu dont il vole l'habit.

LE CHEVALIER.

Pour vous guérir, Monſieur, d'une pareille envie,
Songez qu'elle vous a penſé coûter la vie;
Et ce vieux Officier....

LE MARQUIS.

J'étois novice alors:

Je ris plus décemment, & mes heureux efforts
Sous un dehors poli....

LE CHEVALIER.

Cachent le petit-maître.

LE MARQUIS.

Quand on l'eſt du bon ton, il n'eſt pas mal de l'être :
Voilà ce qu'en Bourgogne on m'avoit mal appris,
Et ce que donne ſeul l'uſage de Paris.
Il fait prêter à tout ſa couleur, ſa nuance,
Mettre un Art dans ſon jour, & dans la bienſéance,
En relever l'éclat, en corriger l'abus,
Et des plus grands défauts fait faire des vertus.

LE CHEVALIER.

Il peut, de l'agrément, leur prêtant la parure,
Déguiſer les défauts, non changer leur nature ;
Et leur poiſon couvert de douceur & d'attraits,
En eſt plus dangereux, & fait plus de progrès.
Contre un défaut groſſier, tout le monde s'irrite.
Mais dès qu'il eſt brillant, ſon éclat l'accrédite :
C'eſt peu qu'il ait d'abord nombre d'approbateurs,
Il a bientôt un culte & des imitateurs.
Paris eſt en ce point un Charlatan coupable,
Qui pare les travers, & rend le vice aimable.

LE MARQUIS.

Mais l'amour de briller n'eſt jamais un défaut ;
Il nous enſeigne à plaire.

LE CHEVALIER.

A révolter plutôt.
Je dois vous avertir qu'un pareil caractere
Eſt redouté de l'oncle & deteſté du pere :
Lucile n'a pas moins d'éloignement pour lui.
Si vous voulez gagner ſon eſtime aujourd'hui....

LE MARQUIS.

Auprès de Liſidor employez votre adreſſe,
Et laiſſez-moi le ſoin de plaire à ma maîtreſſe.
Je connois cette marche à préſent mieux que vous.

LE CHEVALIER.

Mais je crains vos défauts qui se dévoilent tous.

LE MARQUIS.

Adieu ; séparément que notre soin agisse,
Et chacun a sa charge, il faut qu'il la remplisse.
L'oncle doit presser l'oncle, en obtenir l'aveu ;
L'ar de vaincre la niece appartient au neveu.

Fin du second Acte.



ACTE III.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, *seul.*

Isabelle en ces lieux me demande audience:
Je m'attends, pour son frere, à quelque vive instance.
Quoiqu'au beau sexe en tout je sois prêt à céder,
C'est un point qu'à ses droits je ne puis accorder.
Le Baron me déplaît presqu'autant qu'à ma niece,
Et je veux éluder la chose avec adresse.
Pour elle, elle est aimable, & je l'estime fort;
Je prétends, qui plus est, lui faire un meilleur sort.
Elle attend peu l'aveu qu'ici je vais lui faire;
Il doit plus la toucher que l'hymen de son frere:
Le mien arrive exprès pour protéger ses feux,
Voilà le difficile. Il est bon, généreux:
Mais l'exil a si fort aigri son caractere,
Que, dans son noir chagrin tout le met en colere;
L'offre de mes dons même offense sa fierté:
A peine pour sa fille il souffre ma bonté.
Il aime mieux par gloire être dans la disette,
Et maudire son sort, au fond de sa retraite,
Qu'être dans l'abondance au sein de ma maison.
Mais je le vois entrer précédé du Baron.

SCENE

SCENE II.

LISIDOR, CLÉON, LE BARON.

LE BARON.

Vous me voyez, Monſieur, charmé, hors de moi-même.

CLÉON.

Moi, je ſuis d'un dépit & d'un chagrin extrême !

LE BARON.

Rien n'égale en beauté ce que je viens de voir.

CLÉON.

Rien n'égale en horreur mon juſte déſeſpoir !

LISIDOR.

(*Au Baron.*) (*A Cléon.*)
D'où vous naît tant de joie ? A vous tant de triſteſſe ?

LE BARON.

Le ſort vous favoriſe.

CLÉON.

Il me pourſuit ſans ceſſe.

LE BARON.

Tout proſpere chez vous.

CLÉON.

Chez moi tout dépérit;
J'ai beau faire, corbleu ! Rien ne me réuſſit !

LE BARON.

Vos terres, dont je viens d'admirer l'étendue,
Ont ravi tous mes ſens, ont enchanté ma vue ;
Du Ciel qui les engraiſſe, elles ont tout l'amour,
Et pour les parcourir il faudroit plus d'un jour.
Haute & Baſſe-Juſtice, avec droit de péage,
De plus de trente Bourgs le tribut & l'hommage;

La belle chose ! O Ciel ! J'en ſuis adorateur.

LISIDOR.

Pour mes terres, Monſieur, ce triomphe eſt flatteur.

CLÉON.

Au milieu de ce bien ſi beau, ſi magnifique,
Un petit coin de terre eſt mon partage unique :
J'applique tous mes ſoins, je mets tout mon effort
A le rendre fertile & d'un meilleur rapport,
Par les débordemens ma ferme eſt déſolée ;
Aux ravages des eaux ſuccede la gelée :
Le peu que m'ont laiſſé ces fléaux outrageans,
Vient de m'être enlevé par la grêle & les vents.
Je l'habite, il ſuffit, tout l'enfer s'y déchaîne,
Et tout fleurit ailleurs. Pour mieux combler ma peine,
Il s'éleve un orage, il fond ſur mon jardin ;
Sur un arbre chéri, cultivé de ma main ;
Et dont les fruits faiſoient ma plus douce eſpérance,
Le tonnerre, à mes yeux, tombe par préférence.
S'il m'eût frappé plutôt, il m'auroit obligé,
Il eut fini les maux dont je ſuis affligé.

LISIDOR.

Banniſſez le chagrin que vous faites paroître ;
Dès que je ſuis heureux, ne devez-vous pas l'être ?
Mon frere, mon bonheur ſuffit à tous les deux.

LE BARON.

Oui, Monſieur eſt ſi bon, il eſt ſi généreux,
Qu'il étend ſes bienfaits ſur toute ſa famille :
Qu'il veut, de tous ſes biens, enrichir votre fille.
Eſt-il rien de plus noble, eſt-il rien de plus grand,
Et pour elle & pour vous rien de plus conſolant ?
Je ſuis rempli pour vous d'une eſtime ſi forte....

LISIDOR.

Celle que vous avez pour mes terres l'emporte.

LE BARON.

Elles ſont votre bien, c'eſt pourquoi j'en fais cas :
Ce ſeul titre à mes yeux releve leurs appas.

Je les chéris en vous, & je vous aime en elles.

LISIDOR.

La déclaration paroît des plus nouvelles ;
Et je suis très-flatté d'un hommage si doux.

LE BARON.

Rien ne peut égaler mes sentimens pour vous
Que le parfait amour que j'ai pour votre niece.
Si dans ce jour mes soins, mon respect, ma tendresse....

CLÉON.

Maudit coup de tonnerre !

LISIDOR.

Oubliez votre ennui,
Ma main veut réparer votre perte aujourd'hui.

CLÉON.

Il m'arrivera pis demain.

LE BARON.

Laissez-vous vaincre.

CLÉON.

Vous irritez ma peine, au lieu de me convaincre.
Je n'ai que deux plaisirs, ne me les ôtez pas ;
C'est de pester tout haut, ou de jurer tout bas.

LISIDOR.

Vous avez choisi là deux plaisirs bien étranges !

LE BARON.

Qu'un oncle tel que vous mérite de louanges !
Je ne me lasse pas de le dire. Ma sœur
Vous a-t-elle parlé ?

LISIDOR.

Non, je l'attends, Monsieur.

LE BARON, *à Cléon.*

Sortons. Prenons congé de Monsieur votre frere.
(*à Lisidor.*).
Adieu, Monsieur, je vois que vous avez à faire.

LISIDOR.

Il a beau me louer, c'est de l'encens perdu,
Et de sa sœur qui vient, le soin est superflu.

(*Il sort avec le Baron.*)

SCENE III.

LISIDOR, ISABELLE.

ISABELLE.

L'Heure de ma viſite eſt mal priſe peut-être ?

LISIDOR.

Non, celle où je vous vois ne ſauroit jamais l'être.
Mademoiſelle, en quoi puis-je vous être bon ?
J'en voudrois de bon cœur trouver l'occaſion.

ISABELLE.

Elle s'offre aujourd'hui. Le bonheur de mon frere,
Puiſque j'en dois, Monſieur, faire l'aveu ſincere,
Eſt en votre pouvoir, & dépend ſeul de vous.
Votre niece eſt l'objet de ſes vœux les plus doux,
Il met, à l'obtenir, ſa gloire la plus grande,
Et je viens de ſa part en faire la demande.

LISIDOR.

Le Baron choiſit bien. Il ne pouvoit jamais
En de meilleures mains mettre ſes intérêts.
Sa propoſition dans votre bouche aimable
Acquiert à mes regards un poids recommandable ;
Cependant quel que ſoit ſur moi votre pouvoir,
Je ne puis décider ſi-tôt. Il faudra voir.

ISABELLE.

Mais de tous les partis offerts à votre niece,
Mon frere eſt le premier par le rang, la richeſſe ;
Et ce qui me paroît d'un plus grand prix en ſoi,
Par ſon zele pour vous qu'il partage avec moi.

LISIDOR.

Laiſſons ſes intérêts, parlons un peu des vôtres,
Belle Iſabelle ; au lieu d'agir tant pour les autres,
Ne devriez-vous pas ſonger plutôt pour vous,

ISABELLE.

Pour moi !

LISIDOR.

Pour vous.

ISABELLE.

Monſieur, vous vous moquez de nous.
Une fille ſans bien.

LISIDOR.

Bon, une Demoiſelle,
Charmante comme vous, ſage, ſpirituelle,
Aſſervit la fortune, & peut tout eſpérer.

ISABELLE.

Vous le croyez, Monſieur.

LISIDOR.

J'oſe vous l'aſſurer.

ISABELLE.

Ce diſcours me ſurprend.

LISIDOR.

La choſe eſt très-certaine.

ISABELLE.

Si vous continuez, vous m'allez rendre vaine.

LISIDOR.

Votre orgueil en ce point ſera des mieux fondés,
Et je vous en réponds.

ISABELLE.

Et vous m'en répondez !
C'eſt m'en dire beaucoup.

LISIDOR.

Bien moins que je n'en penſe.

ISABELLE

Vous me parlez, Monſieur, avec tant d'aſſurance
Que vous m'embarraſſez, mais je me flatte à tort!
Et, qui voudroit de moi dans mon malheureux ſort?

LISIDOR.

Quelqu'un, & qui m'eſt cher, puiſqu'il faut vous l'apprendre,
Eſt pénétré pour vous d'une eſtime ſi tendre,

Qu'à ſe voir votre époux, ſon cœur oſe aſpirer :
Je ſuis chargé pour lui de vous le déclarer.
Il a de la naiſſance, un grand bien en partage,
Il eſt d'une humeur douce, à peu près de mon âge.

ISABELLE, *à part.*

C'eſt lui-même.

LISIDOR.

Ce mot ſemble un peu vous troubl

ISABELLE.

Non, ſon plus grand bonheur eſt de vous reſſembler,
Et puiſqu'il vous eſt cher, Monſieur, vous devez croire
Qu'à mériter ſon cœur, le mien mettra ſa gloire.

LISIDOR.

Je ſuis flatté pour moi preſqu'autant que pour lui,
D'un aveu dont je vais l'informer aujourd'hui.
Ne dites rien. Dans peu nous conclurons la choſe.

ISABELLE.

De mon deſtin, ſur vous, Monſieur, je me repoſe.
Mais pour mon frere enfin, ne décidez-vous rien ?

LISIDOR.

Vous m'occupez vous ſeule. Adieu, ſongez-y bien.
(*Il lui baiſe la main.*)

SCENE IV.

LISIDOR, ISABELLE, LE MARQUIS.

LE MARQUIS, *à Liſidor.*

NE vous dérangez point, Monſieur, je me retire.

LISIDOR.

Je ne me gêne pas. Je n'ai plus rien à dire.
(*Il ſort.*)

SCENE V.

LE MARQUIS, ISABELLE.

LE MARQUIS.

PArdon si j'ai troublé cet entretien si doux :
Mais ces lieux ont sujet de se plaindre de vous.
Vos yeux embrasent tout sans distinction d'âge,
Et sans aucun égard au droit du voisinage.
Le maître du Château, quel excès de rigueur !
Est forcé de baiser la main de son vainqueur.

ISABELLE.

Monsieur, en vérité.....

SCENE VI.

LE MARQUIS, ISABELLE, LE CHEVALIER, LUCILE.

LE MARQUIS, *à Lucile.*

VEnez, Mademoiselle,
Venez féliciter la charmante Isabelle.

LUCILE.

De quoi ?

LE MARQUIS.

D'une conquête.

LUCILE.

Est-ce la vôtre ?

LE MARQUIS.

Non;
Celle dont il s'agit est sans comparaison,

D'un ordre bien plus rare, & d'un goût plus ſublime;
Le frivole, vraiment, n'obtient point ſon eſtime.

LUCILE.

Je le crois.

ISABELLE.

Mais, Monſieur, je ne vous comprends pas.

LE MARQUIS.

Je ne dirai plus rien. Je vois votre embarras;
Et ma diſcrétion m'ordonne le ſilence.

ISABELLE.

Votre diſcrétion, Monſieur. Elle m'offenſe;
On croiroit qu'un myſtere eſt caché là-deſſous.

LE MARQUIS.

Et c'en eſt un vraiment, mais glorieux pour vous.

ISABELLE.

Expliquez-vous, Monſieur, parlez. Qui vous arrête?

LUCILE.

Iſabelle a raiſon. Quelle eſt cette conquête?

LE CHEVALIER.

Votre bouche, Marquis, a tort également
D'avoir parlé d'abord, de ſe taire à préſent.

LE MARQUIS.

Je ne balance plus, puiſqu'on m'en fait un crime,
Liſidor eſt celui dont elle obtient l'eſtime.

ISABELLE.

Ne croyez pas Monſieur, qui prétend s'égayer.

LE MARQUIS.

Non; ce triomphe eſt vrai, quoiqu'il ſoit ſingulier.

LE CHEVALIER.

Pour avancer, Monſieur, un diſcours de la ſorte,
Quelle preuve avez-vous? Parlez.

LE MARQUIS.

Une très-forte:
Mais pour le demander de cet air empreſſé,
Il faut que votre cœur y ſoit intéreſſé.

LE CHEVALIER.

Oui, je prends intérêt à la cauſe des Dames.

Nous devons respecter le secret de leurs ames,
Et leur sauver en tout l'embarras de rougir.

LE MARQUIS.

Que mon oncle est galant ! L'amour le fait agir,
Et pour le coup tout haut ses sentimens éclatent !

(*S'adressant à Lucile.*)

Mademoiselle en veut aux oncles qui la flattent.
Pour avoir leur hommage, elle n'épargne rien ;
C'est peu de plaire au vôtre : elle charme le mien,
Et sa beauté, pour peu que le sort la seconde,
Va bientôt enflammer tous les oncles du monde.

ISABELLE.

Comme il a le talent de tout empoisonner !

LE CHEVALIER.

Vous abusez, Monsieur, du droit de badiner.

LUCILE.

Oui, vous poussez, Marquis trop loin la raillerie.

LE MARQUIS.

Madame, ce n'est point du tout plaisanterie :
Je dis ce que j'ai vu, vu de mes propres yeux,
Tout à l'heure, à l'instant, & dans ces mêmes lieux.

ISABELLE.

Quoi ! Qu'avez-vous donc vu ?

LE MARQUIS.

Je n'ai fait que surprendre
Lisidor près de vous dans l'attitude tendre
D'un amant.... Votre front se couvre de rougeur ;
Et je dois ménager cette aimable pudeur.

ISABELLE.

La chose est toute simple.

LE MARQUIS.

Oui, toute naturelle
De baiser une main, sur-tout quand elle est belle.

ISABELLE.

D'affaire sérieuse il étoit question ;
Je parlois pour mon frere.

LE MARQUIS.

Oh ! Je change de ton !
Vraiment ceci pour moi n'eſt plus matiere à rire.

SCENE VII.

LE MARQUIS, ISABELLE, LE CHEVALIER, LUCILE, FINETTE.

FINETTE, *à Lucile.*

PArdon, en ce moment votre pere deſire
De vous entretenir, & marche ſur mes pas.

LUCILE, *au Marquis.*

Le Chevalier & moi ne vous conſeillons pas
De pourſuivre ce ton, Monſieur, en ſa préſence;
Vous ne trouveriez pas en lui notre indulgence.

LE MARQUIS.

Je ne l'ai jamais vu.

LE CHEVALIER.

Nous allons vous quitter.

LE MARQUIS, *au Chevalier.*

Avant que nous ſortions, daignez me préſenter.
Il me tarde d'avoir l'honneur de le connoître.

LE CHEVALIER.

Marquis, avançons-nous, car je le vois paroître.
Venez.



SCENE VIII.

LE MARQUIS, ISABELLE, LE CHEVALIER, LUCILE, FINETTE, CLÉON.

LE CHEVALIER, *à Cléon.*

Monſieur, voilà le Marquis mon neveu,
Que j'ôſe....

LE MARQUIS.

Ah ! Ciel !

CLÉON, *à part.*

Mes yeux ſe trompent ! Non, parbleu.
C'eſt ce jeune étourdi....

LE MARQUIS, *à part.*

C'eſt ce vieux Militaire.

CLÉON, *à part.*

A qui j'appris à vivre.

LE MARQUIS.

Avec qui j'eus à faire.

LE CHEVALIER.

Vous reculez tous deux ?

CLÉON.

C'eſt lui, je le remets.

LE CHEVALIER.

Quoi ! Vous vous êtes vus ?

CLEON.

Oui, même de fort près.

LE CHEVALIER.

En quels lieux ?

CLÉON.

A Paris, ſortant des Tuileries ;
Et ce fer que voilà réprima ſes faillies.

LE CHEVALIER.

Me voilà trop inſtruit.

LE MARQUIS.

Je n'ai pu l'oublier.

LUCILE.

La rencontre eſt fatale, & le coup ſingulier.

ISABELLE.

Cette reconnoiſſance eſt neuve & fort touchante!
Monſieur trouve ſon maître, & je ſors très-contente.
Sa façon d'enſeigner eſt la bonne en effet.
Profitez-en, Marquis, & vous ſerez parfait.

(*Elle ſort.*)

SCENE IX.

LE MARQUIS, LE CHEVALIER, LUCILE, FINETTE, CLÉON.

LE MARQUIS.

LA ſurpriſe fait place à la reconnoiſſance,
Vous avez juſtement puni mon imprudence,
De la leçon, Monſieur, je vous ſuis obligé;
J'étois mauvais plaiſant, vous m'avez corrigé,
J'ai du moins près de vous fait preuve de courage;
Pour comble de bonheur vos coups m'ont rendu ſage;
Et ſi de votre eſtime ils deviennent le ſceau,
Je les regàrderai comme un bienfait nouveau;
Je n'épargnerai rien pour la rendre durable.

CLÉON.

On eſt ſûr de l'avoir, dès qu'on eſt raiſonnable;
Votre eſprit m'a choqué; mais vous avez du cœur,
Ce titre peut beaucoup près d'un homme d'honneur.
Mais pour qu'il ait ſon prix, Monſieur, qu'il vous
ſouvienne

Qu'il faut qu'à l'avenir votre ardeur ſe contienne ;
Et je vous le déclare ici devant témoins,
Je ne raille jamais, & je ris encor moins :
Souvenez-vous-en bien, c'eſt ma grande maxime,
Et c'eſt le ſeul chemin qui mene à mon eſtime.

LE MARQUIS.

Je le prendrai, Monſieur.

LE CHEVALIER, *à Cléon.*

Et ſon oncle aujourd'hui,
Oſe, de ſon reſpect, vous répondre pour lui.

(*Il ſort avec le Marquis.*)

SCENE X.

CLÉON, LUCILE.

CLÉON.

MA fille, réponds-moi ? Parle. Aimes-tu ton pere ?

LUCILE.

Pouvez-vous en douter ! Quelle preuve ſincere
Faut-il vous en donner qui dépende de moi ?

CLÉON.

La ſeule qui me flatte & que j'attends de toi.
Mon frere, de ton ſort, te rend ſeule maîtreſſe ;
Et mon amour exige ici de ta tendreſſe,
Qu'à mon autorité tu remettes tes droits,
Et me laiſſes, moi ſeul, diſpoſer de ton choix.

LUCILE.

Mais à vos loix jamais je ne me ſuis ſouſtraite,
Pourquoi demandez-vous que mon cœur s'y ſoumette ?

CLÉON.

Je veux de ton reſpect un garant plus certain ;
C'eſt de prendre ſur l'heure un époux de ma main,

LUCILE.

Sur l'heure ?

CLÉON.

Oui, ſans tarder. Tu te tais ? Ce ſilence
M'annonce, je le vois, ta déſobéiſſance.

LUCILE.

Mon ſilence par vous eſt mal interprêté ;
Je ſuis toujours ſoumiſe à votre volonté.
C'eſt d'un nœud trop prochain, l'heure précipitée,
Qui glace juſtement mon ame épouvantée.

CLÉON.

L'époux à qui je veux que tu donnes ta foi,
Ne doit point t'inſpirer un ſi mortel effroi ;
Fierval, à ton deſtin, eſt digne qu'on l'uniſſe,
Dans ma derniere affaire, il m'a rendu ſervice :
Pour la récompenſer ta main eſt mon ſeul bien.

LUCILE.

Mon pere, & mon bonheur le comptez-vous pour rien ?
Fierval ! Songez quel choix.....

CLÉON.

Mais il plaît à ton pere.

LUCILE.

Mon oncle, à mon égard, ſe montre moins ſévere.

CLÉON.

Ton oncle ! Je t'entends. La fortune lui rit,
Il eſt tout à tes yeux, & moi qu'elle trahit !.....
Je ſuis dans le néant. O pouvoir des richeſſes !.....
O pauvreté cruelle, à quel point tu m'abaiſſes !

LUCILE.

Ciel ! Qu'oſez-vous penſer ?

CLÉON.

Oui, tu me fais trop voir
Que je ſuis dans ces lieux un pere ſans pouvoir.
Le dernier des humains eſt maître de ſa fille,
Et moi ſeul je n'ai pas ce droit dans ma famille.

LUCILE.

Vous déchirez mon cœur par ce reproche affreux !
Mais je dois tout souffrir. Vous êtes malheureux ;
C'est un nouveau devoir qui m'attache à mon pere,
Et qui rend à mes yeux sa personne plus chere.
Je voudrois sur le champ pouvoir vous obéir ;
Mais je ne puis si-tôt y plier mon desir :
N'usez point envers moi d'une rigueur extrême ;
Pour être mon tyran, vous m'aimez trop vous-même.
Un nœud fait à la hâte, & sans se consulter,
Est, de tous les liens, le plus dur à porter.
Différez seulement, mon humble remontrance
Est mon unique espoir, & toute ma défense ;
Ne la rejettez point, j'ose vous en prier,
Et pesez mieux ma chaîne avant de me lier.

CLÉON.

Un autre sur Fierval emporte la balance.

LUCILE.

S'il étoit vrai, mon cœur vous l'eût nommé d'avance,
Et je ne serois pas dans la perplexité ;
Vous devez être sûr de ma sincérité ;
C'est l'embarras du choix qui me force d'attendre.
Mon pere, jusqu'ici, puisqu'il faut vous l'apprendre,
Aucun ne m'a paru digne de l'obtenir.
De les connoître mieux, donnez-moi le loisir,
Je n'abuserai pas de votre confiance.

CLÉON.

A qui donc prétends-tu donner la préférence ?

LUCILE.

C'est au plus vertueux, c'est à celui de tous
Qui fera voir le plus d'attachement pour vous,
D'estime pour mon oncle, en un mot, pour moi-même :
Et dont les procédés me convaincront qu'il m'aime.

CLÉON.

Tu prétends m'éblouir par un si beau discours.
Écoute. Il faut t'ouvrir mon ame sans détours ;
J'ai lieu de soupçonner que dans le fond la tienne,

De quelque vain dehors dont elle se soutienne,
Panche vers ce Marquis qui vient de me quitter.

LUCILE.

Mon pere, il n'en est rien, j'ose le protester.
A peine je reçois sa seconde visite,
Et vous pouvez penser....

CLÉON.

Ces frippons-là vont vîte.

LUCILE.

Non pas auprès de moi, leurs progrès sont plus lents;
Le vrai mérite seul a des droits sur mes sens.

CLÉON.

Commence par l'exclure, ou la preuve est douteuse.

LUCILE.

Cette distinction lui seroit trop flatteuse,
Je vous fais le serment, pour vous tirer d'erreur,
Qu'à votre volonté je soumettrai mon cœur;
Et quel que soit l'époux à qui ma foi s'engage,
Qu'il n'aura mon aveu qu'après votre suffrage.
Mais concourant vous-même à ce bonheur commun,
Daignez n'en protéger, ni n'en exclure aucun;
Il faut, pour faire un choix où l'équité se montre,
Fuir la prévention qui parle pour ou contre.

CLÉON.

Quel rôle veux-tu donc que je fasse en ceci?

LUCILE.

Celui de Juge integre, & de parfait ami;
Étudiez leurs cœurs, pesez bien leur conduite,
Et prononcez après en faveur du mérite;
Qu'il aît seul l'avantage, & dans ce jugement,
Nous nous rencontrerons presque infailliblement.

CLÉON.

Tu prendras en ce cas le Baron pour mon gendre.

LUCILE.

S'il en est le plus digne, il a droit de l'attendre.

CLÉON.

Je te répons déja qu'il l'est.

LUCILE.

Vous oubliez
La qualité de Juge, & pour lui, vous croyez
La prévention ſeule.

CLÉON.

Ah! Têtebleu, j'enrage!
J'ai du malheur en tout. Ma fille eſt la plus ſage;
Il faut que je lui cede, en dépit du Baron;
Pour ſurcroît de chagrin, je ſens qu'elle a raiſon;
Je ſors, & malgré moi, je laiſſe ton cœur maître,
Puiſque ton pere en rien ne ſauroit jamais l'être.
Mais ſonge que je ſuis redevable à Fierval;
Qu'à ce mérite-là nul autre n'eſt égal;
Que ton premier devoir eſt d'acquitter mes dettes;
Et pour ne pas combler l'horreur où tout me jette,
Qu'il faut que le Marquis, quand même il t'auroit plu,
Soit choiſi le dernier & le premier exclu.

(*Il ſort.*)

SCENE XI.

LUCILE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER.

LA frayeur me ramene, & je crains votre pere,
Lucile; à mon neveu ſans doute il eſt contraire:
Mais, que vois-je? Votre air me rend plus inquiet,
Vous êtes agitée.

LUCILE.

Et j'en ai bien ſujet!
Il veut que de Fierval je devienne la femme.
Sur le juſte délai que demande mon ame,
Il m'oſe ſoupçonner du plus noir des oublis,
Et croit que ſes malheurs excitent mes mépris.
Je n'ai pu l'arracher à cette erreur fatale;

Jugez de ma douleur, il n'eſt rien qui l'égale.

LE CHEVALIER.

J'en ſuis tout pénétré. Quel parti cependant....

LUCILE.

En puis-je prendre aucun, dont mon cœur ſoit content ?

LE CHEVALIER.

C'eſt pourtant ce cœur ſeul qu'il faut chôiſir pour guide.

LUCILE.

Il eſt trop partagé ; le moyen qu'il décide !

LE CHEVALIER.

J'ai cru, vers le Marquis, que vous penchiez un peu.

LUCILE.

Il a dans ſon abord, je vous en fais l'aveu,
Il a dans ſes diſcours ce charme inexprimable,
Qui fait dire auſſi-tôt: ce jeune homme eſt aimable.
Mon cœur le choiſiroit s'il en croyoit mes yeux ;
Mais il joint par malheur, à ces dons gracieux,
L'eſprit vain & léger des Marquis de ſon âge,
Et la malignité ſur-tout eſt ſon partage.
Vous qui parlez pour lui, vous a-t-il reſpecté ?
Ma préſence, Monſieur, ne l'a point arrêté,
Il eſt incorrigible. En étant convaincue,
Sur lui, pour un tel choix, puis-je jetter la vue ?
J'armerois contre moi mon pere prévenu,
Qui m'a fait, de l'exclure, un devoir abſolu :
Ce feroit lui manquer, bien plus, le compromettre ;
Et je mourrois plutôt que de me le permettre.

LE CHEVALIER.

Il eſt vraiment épris.

LUCILE.

Dites qu'il le paroît.
Tout parle de l'amour & rien ne le connoît.
Il me reſpecteroit, s'il étoit vrai qu'il m'aime.
Mon goût, & mes conſeils feroient ſa loi ſuprême ;
Il les mépriſe tous, & dès le premier jour :

Et vous osez, Monsieur, me vanter son amour ?

LE CHEVALIER.

Sur l'esprit du Marquis, que n'ai-je plus d'empire !

LUCILE.

Que n'a-t-il les vertus que mon cœur lui desire !
Dans l'excès de mon trouble & de mon embarras,
Conseillez-moi vous-même, & conduisez mes pas.
Sûre de votre cœur & de votre droiture,
Je m'en rapporte à vous dans cette conjoncture.
Si vous me répondez vous-même, en ces momens,
De l'amour du Marquis & de ses sentimens,
En votre probité ma confiance est telle
Que je me lie à lui d'une chaîne éternelle,
Et que, sur votre foi, pour en venir à bout,
Je fléchirai mon pere & surmonterai tout.

LE CHEVALIER.

Confiance qui m'est plus chere que la vie !
Votre estime pour moi ne sera point trahie.
Vous pouvez de ce choix vous reposer sur nous;
J'y serai mille fois plus févere que vous.
Le bonheur de vos jours est l'objet qui me guide.
Ce n'est plus en parent, c'est en censeur rigide,
Que je vais du Marquis examiner l'ardeur.
Si son ame toujours persiste en son erreur,
Et si de mes conseils sa malice se joue,
Ma bonté l'abandonne, & je le désavoue.
Adieu, je fais serment d'adopter pour neveu
Celui qui se rendra digne de notre aveu.
Les nœuds de la vertu qui tous deux nous attachent,
Surpassent ceux du sang qui souvent se relâchent.
L'honneur, la probité, les mœurs, les sentimens,
Sont mes premiers amis & mes plus chers parens.

Fin du troisieme Acte.

ACTE IV.

SCENE PREMIERE.

LISIDOR, ISABELLE.

LISIDOR.

OUi, charmante Isabelle, oui, pour votre avantage,
Je viens presser l'instant de votre mariage.
L'époux qui vous recherche, & dont je tais le nom,
Brûle de voir former cette heureuse union.
Votre tante est, de tout, secrétement instruite,
Et nous avons choisi le château qu'elle habite
Pour célébrer un nœud qui doit vous enrichir.
Le silence est un point important à remplir.

ISABELLE.

Il suffit. Je tiendrai la chose très-secrete.

LISIDOR.

Nous la divulguerons quand elle sera faite.
D'une nôce publique, un vieillard craint l'éclat.
Votre amant, pour la sienne, est d'ailleurs délicat:
Il veut qu'avec le goût, le mystere l'apprête,
Et n'avoir pour témoins d'une si douce fête,
Que des amis de choix, non un tas de cousins,
Convives affamés, aussi sots que malins.

ISABELLE.

Mais ne pourrai-je pas en instruire mon frere ?

LISIDOR.

Vous pouvez l'en prier, mais qu'il songe à se taire,
Et ne mene sur-tout nulle suite avec lui.
On craint également la censure & l'ennui.
Je vais sans différer prier la compagnie

Qui doit être ce soir de la cérémonie ;
Puis je reviens vous prendre, & conduire vos pas
Où vous attend un sort digne de vos appas.

SCENE II.

ISABELLE, *seule.*

DU Marquis, pour le coup, les vives railleries,
En douces vérités se trouvent converties ;
Du riche Lisidor je triomphe aujourd'hui ;
Ma beauté fait ma gloire, & devient mon appui.
Cet époux anonyme, & dont l'amour extrême
Veut me combler de biens, n'est autre que lui-même.
L'âge, la ressemblance on trop dû me frapper ;
Ses yeux me l'ont mieux dit : je ne puis m'y tromper.
Tout me porte à conclure une si grande affaire,
J'assure ma fortune & le bonheur d'un frere.
Il doit se rendre ici. J'attends.... Mais je le voi.

SCENE III.

ISABELLE, LE BARON.

LE BARON.

MA sœur, qu'avez-vous fait ? Parlez. Instruisez-moi.

ISABELLE.

Calmez un peu vos sens. Vous voilà hors d'haleine.

LE BARON.

Non, plus j'attends, & plus je respire avec peine.
Pour mon soulagement, de grace, expliquez-vous :
Puis-je enfin de Lucile espérer d'être époux ?

ISABELLE.

Oui, vous pouvez, mon frere, & vous devez l'attendre.

LE BARON.

Croirai-je, juſte Ciel ! ce que je viens d'entendre ?
Ne me trompez-vous pas ?

ISABELLE.

Non, je puis, en ce jour,
Aux yeux de vos rivaux, couronner votre amour.

LE BARON.

Eſt-il bien vrai ?

ISABELLE.

J'en ſuis la maîtreſſe abſolue.

LE BARON.

Ma joie en ce moment ne peut être rendue ;
J'implore vos bontés, ma ſœur, ma chere ſœur,
Puiſqu'il dépend de vous, faites donc mon bonheur !

ISABELLE.

Quelqu'effort qu'il en coûte à mes ſens qui combattent,
Je les vaincrai pour vous.

LE BARON.

Ces ſentimens me flattent.
Mais parlez clairement, je ne vous entends pas.

ISABELLE.

Il faut vous l'avouer, malgré mon embarras,
Puiſque c'eſt un ſecret qui vous eſt néceſſaire.
Liſidor....

LE BARON.

Eh bien ?

ISABELLE.

M'aime.

LE BARON.

Il vous aime !

ISABELLE.

Oui, mon frere.

LE BARON.

Mais, où cet amour-là conduira-t-il le mien ?

Voilà ce qu'entre-nous mon œil ne voit pas bien.

ISABELLE.

Il eſt peu pénétrant dans cette conjonƈture ;
La choſe eſt pourtant ſimple, & n'eſt rien moins qu'obſcure.,
Dès que Liſidor m'aime, il prétend m'épouſer ;
Lui-même pour ce nœud, vient de tout diſpoſer.
Et de votre bonheur ma main ſera le gage.

LE BARON, *d'un air froid.*

Je comprends, & je dois vous en remercier.

ISABELLE.

Oui, votre ſœur pour vous veut ſe ſacrifier ;
Car je vous l'avourai, c'eſt avec répugnance
Qu'à mon âge je forme une telle alliance.
Pour unir ma jeuneſſe au deſtin d'un vieillard,
Il faut, mon frere, il faut, à vous parler ſans fard,
Que vous me ſoyez cher, mais autant que vous l'êtes.

LE BARON.

Rien n'eſt ſi beau, ma ſœur, que l'effort que vous faites,
Et je ſuis pénétré de votre affeƈtion.
Mais vous allez forcer votre inclination,
Et pour me rendre heureux, vous ſerez miſérable.
Je n'y puis conſentir ; cette image m'accable.

ISABELLE.

Mon frere, ſur mon ſort, ne jettez point les yeux....
Je fais votre bonheur ; c'eſt le plus précieux.

LE BARON.

Vous ne le ferez point aux dépens de vous-même ;
Quels que ſoient les attraits de Lucile que j'aime,
Votre frere, à ce prix, ne veut point de ſa main.

ISABELLE.

Ce refus affermit mon cœur dans ſon deſſein.
Vous êtes généreux, votre exemple m'anime,
Et pour vous ſurmonter, je ſerai magnanime.

LE BARON.

Non, ne vous flattez pas de me vaincre en bon cœur,

ISABELLE.

Adieu, je vais presser...

LE BARON.

N'en faites rien, ma sœur.

ISABELLE.

Dans mon noble projet il n'est rien qui m'arrête,
Et Lucile au plutôt sera votre Conquête.

(*Elle sort.*)

SCENE IV.

LE BARON, *seul.*

L'Hypocrite me joue, & j'étouffe en secret;
Ce n'est pas mon bonheur qui la touche en effet.
Le bien de Lisidor lui seul la détermine.
De Lucile, ce nœud va causer la ruine.....
Ciel! Quel coup! Mais au fond je suis riche, & mon bien....
Plaisant raisonnement! Perd-elle moins le sien;
Je sens contre ma sœur des mouvemens de rage;
Il faut que je les cache. Ah! fatal mariage!

SCENE V.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE.

LE MARQUIS.

Oui, la sœur de Fierval se marie aujourd'hui.
C'est l'entretien du jour.

LUCILE.

Savez-vous avec qui?

LE MARQUIS.

Non, voilà justement ce qu'on n'a pu me dire.

LUCILE.

J'apperçois le Baron, qui va nous en instruire.

(*Au Baron.*)

L'hymen de votre sœur est-il vrai ?

LE BARON.

Trop certain,
Et j'en ressens pour vous un sensible chagrin.

LUCILE.

Pour moi ! De son bonheur, je ne suis point jalouse.

LE BARON.

D'honneur, c'est malgré moi que votre oncle l'épouse.

LUCILE.

Mon oncle !

LE MARQUIS, *à Lucile.*

Avois-je tort de rire à leurs dépens ?

SCENE VI.

LE BARON, LE MARQUIS, LUCILE, FINETTE.

FINETTE, *à Lucile.*

De la part de Monsieur, on vient dans ces instans,
Vous prier de vouloir prêter vos pierreries.
C'est pour parer ce soir une de vos amies
Qui doit être d'un bal.

LE BARON.

C'est ma sœur sûrement,
C'est elle à qui votre oncle en veut faire un présent.

LE MARQUIS.

Mais ce bal eſt aſſez intéreſſant pour elle,
Et voilà qui confirme encor mieux la nouvelle.

LUCILE, *à Finette qui rentre.*

Je vais les envoyer.

SCENE VII.

LE MARQUIS, LE BARON, LUCILE.

LE BARON, *à Lucile.*

EST-il permis, ô Ciel !
Que Liſidor vous faſſe un tour auſſi cruel ?

LUCILE.

Il eſt maître de tout, il peut ſans injuſtice....

LE BARON.

Eh ! N'eſt-ce pas aſſez que ma ſœur vous raviſſe
Tout le bien de cet oncle ? Et quel bien ! J'en frémis ;
Le plus beau, le plus grand qui ſoit dans le pays ;
Cela me fend le cœur !

LE MARQUIS.

On n'y tient point, Madame,
Et Monſieur m'attendrit juſques au fond de l'ame.

LUCILE, *au Baron.*

Conſolez-vous, Monſieur, & ſoyez moins chagrin.
Si j'éprouve aujourd'hui ce revers du deſtin,
N'ayant point mérité ma diſgrace imprévue,
Je la ſupporterai ſans en être abattue ;
J'ai du moins ma vertu que rien ne m'ôtera,
Et dans tous mes malheurs elle me ſuffira.

LE BARON.

Cette perte pour vous me rend inconſolable.

LE MARQUIS.

Moi, de la réparer, je me ſens très-capable ;
Mais, pour en témoigner un chagrin ſans égal,
Cette gloire étoit due à Monſieur de Fierval.

LE BARON.

Un pareil compliment a lieu de me ſurprendre,
Et je ne ſai, Monſieur, comment je dois le prendre.

LE MARQUIS.

Monſieur, la modeſtie ajoute à vos vertus.
Mon eſtime s'accroît.

LUCILE.

Finiſſons là-deſſus.
Venez, Marquis.

LE MARQUIS.

Je ſuis à vos ordres, Madame.
Monſieur, je ſors charmé de votre grandeur d'ame.

LE BARON.

A d'autres ! Le ſerpent eſt caché ſous les fleurs ;
On vous connoît ici comme par-tout ailleurs.

LE MARQUIS.

La franchiſe eſt ſouvent traveſtie en malice :
La libéralité paſſe pour avarice,
Vous le ſavez, Monſieur.

LUCILE.

Vous pourſuivez toujours
Sans égard....

LE MARQUIS.

Je réponds, Madame, à ſes diſcours.

LE BARON.

Il eſt vrai que le monde eſt bien méchant, bien traître.

LE MARQUIS.

Oui, méchant, juſtement ; c'eſt là le bien connoître,

Et les particuliers feroient tous bons fans lui,
Vous-même vous allez l'éprouver aujourd'hui.
Votre douleur eſt vraie.

LE BARON.

Autant que violente.

LE MARQUIS.

Elle part d'un cœur noble, & d'une ame excellente.
Mais le monde qui donne à tout un mauvais tour,
Va, ſur cette douleur, plaiſanter dans ce jour.
Il dira, j'en ſuis ſûr, que préférant l'utile,
Vous plaignez beaucoup moins le malheur de Lucile,
Que vous ne regrettez les biens de Liſidor,
Ses terres, ſes châteaux, & tous ſes monceaux d'or
Qui vous ſont enlevés par l'hymen d'Iſabelle,
Et pour qui vous brûlez d'une flamme ſi belle.

LE BARON.

Vous m'offenſez, Monſieur, de me parler ainſi.

LE MARQUIS.

Monſieur, ce n'eſt pas moi, c'eſt tout ce pays-ci
Qui tiendra ce diſcours.

LUCILE, *au Marquis.*

Pour railler de la ſorte,
Monſieur prend bien ſon tems.

LE MARQUIS.

Votre intérêt m'y porte.

LUCILE.

Un autre ſoin devroit occuper votre eſprit,
Et je ne puis tenir contre un juſte dépit.
Vous venez, comme lui, l'amour n'eſt point le maître.
Votre gaieté le prouve autant que ſon chagrin,
Et ce n'eſt pas ainſi qu'on obtiendra ma main.

(*Elle ſort.*)

SCENE VIII.

LE MARQUIS, LE BARON.

LE MARQUIS, *à part.*

Le mépris est pour lui ; pour moi seul la colere :
Plus elle est vive, & plus je suis sûr de lui plaire.

SCENE IX.

LE MARQUIS, LE BARON, CLÉON, LE CHEVALIER.

CLÉON, *au Chevalier.*

Non, vous prenez, vous dis-je, un inutile soin ;
Je suis instruit, je sai d'un fidele témoin
Qui les a vus partir dans un même carrosse,
Qu'au moment où je parle, on célebre leur noce.
Le malheur de ma fille est signé sans retour ;
Je le savois bien, moi, qu'avant la fin du jour,
Je serois accablé par un nouveau désastre !
A cet acharnement je reconnois mon astre :
Sur les jours de ma fille il étend sa noirceur.
Ah ! Fierval, vous voilà. Partagez ma douleur,
Ma fille voit son bien ravi par Isabelle ;
Je vous la destinois, vous y perdez comme elle.

LE BARON.

Je suis, à ce malheur, plus sensible que vous.

CLÉON.

De votre part, Baron, ce sentiment m'est doux ;
Votre amitié sincere, en un jour si funeste,

De tous les biens du monde, eſt le ſeul qui me reſte,
Et qui peut adoucir la rigueur de mes maux.

LE BARON.

A peine, à ce diſcours, je retiens mes ſanglots.
Par votre affliction la mienne eſt trop accrue,
Je ſens que je ſuffoque, & je fuis votre vue.

CLÉON.

Comment ! Vous me quittez ?

LE BARON.

Hélas ! C'eſt malgré moi ;
Je ne puis ſoutenir l'état où je vous voi.

(*Il ſort.*)

SCENE X.

LE MARQUIS, CLÉON, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS.

SA ſortie eſt touchante, & ſa douleur eſt rare.

CLÉON.

Tu me gardois encor ce trait, ô ſort barbare !
Le ſeul homme ici-bas ſur qui j'avois compté,
Me fuit tout le premier dans mon adverſité.
L'aſpect d'un malheureux eſt un trait qu'on évite,
Dans ſes meilleurs amis, ſa planette maudite
Etouffe la tendreſſe, éteint les ſentimens,
Et fait exprès pour lui les malhonnêtes gens.

LE CHEVALIER.

Elle ne les fait pas, mais elle les dévoile ;
C'eſt la faute du cœur, & non pas de l'étoile.

CLEON.

L'avare eſt démaſqué comme le faux ami ;
L'intérêt le guidoit alors qu'il m'a ſervi.

LE MARQUIS, *d'un air gai.*

Pour moi, je vous tiendrai fidelle compagnie ;
Il faut moins s'affliger des revers de la vie ;
Sur-tout, un Militaire, un homme comme vous,
Du sort plus fiérement doit soutenir les coups.
Je dis plus ; cet hymen, Monsieur, qui vous chagrine,
Offre un côté plaisant.

CLÉON.

Plaisant !

LE MARQUIS.

Des plus plaisans :
Votre cadet malin, à soixante-dix ans,
Par un trait rafiné de vengeance secrete,
Pour punir un avare, épouse une coquette ;
Et comme votre fille a dit, par un bon mot,
Fierval en est la dupe, & Lisidor le sot.

CLÉON.

Qu'entends-je ! Quoi ! Ma fille a tenu ce langage ?

LE CHEVALIER, *à Cléon.*

Je réponds du contraire, & Lucile est trop sage.
(*Au Marquis.*)
Vous la faites parler, vous êtes bien hardi.

LE MARQUIS.

Mais elle a pu le dire, & le mot est joli.

CLÉON.

Tant d'audace m'irrite, il est épouvantable,
De l'avoir inventé vous êtes seul capable....

LE CHEVALIER, *retenant Cléon.*

Ah ! tous justes qu'il sont, modérez vos transports.
(*Au Marquis.*)
Et vous, sans repliquer, retirez-vous,

LE MARQUIS.

Je sors.
Et malgré qu'il en ait, je saurai par mon zele,
Lui prouver qu'il n'a point un ami plus fidele.

SCENE XI.

CLÉON, LE CHEVALIER.

CLÉON.

IL fait bien d'éviter l'effet de mon courroux.

LE CHEVALIER.

Je me sens contre lui révolter comme vous :
Mais, Monsieur, il est jeune, excusez son audace.

CLÉON.

Aux rechûtes jamais je n'accorde de grace.

LE CHEVALIER.

Votre ame.

CLÉON.

Est inflexible. En parler seulement,
C'est irriter ma peine & mon ressentiment.
Prenez, à son égard, un soin plus salutaire;
Pour le repos commun il devient nécessaire.
Craignez d'autres écarts, courez les prevenir;
Pour plus de sureté, pressez-le de partir;
Avec soin désormais, dites-lui qu'il m'évite,
Ou je ne réponds pas de moi ni de la suite.

LE CHEVALIER.

Je cede à ce conseil, & je cours l'arrêter;
Mais dans votre chagrin je crains de vous quitter.

CLÉON.

Il seroit aggravé par le coup dont je tremble.
Ma fille vient, laissez les malheureux ensemble.



SCENE XII.

CLÉON, LUCILE.

LUCILE.

MOn pere, jusqu'à moi vos cris sont parvenus,
D'une juste frayeur tous mes sens sont émus.

CLEON.

Ma fille, tu me vois dans un trouble effroyable.
La douleur me pénetre, & le chagrin m'accable.
Parens, amis, tout s'arme & s'unit contre moi.
Mon frere marié me fait gémir sur toi,
Le Baron m'abandonne, & le Marquis m'offense.
Il t'outrage toi-même. il a l'impertinence
De lancer sur ton oncle un trait des plus méchans,
Et dit qu'il vient de toi.

LUCILE.

Ciel! Qu'est-ce que j'entends?
Le Marquis à ce point ose noircir ma gloire?
Vous ne me faites pas l'injure de le croire!

CLEON.

Non, je ne le crois pas, mais je crains que ton cœur
Ne protege en secret son calomniateur.

LUCILE.

Il a par trop d'endroits mérité ma colere;
Je n'ai des sentimens que pour plaindre mon pere.
Mon cœur, dans son devoir, est trop bien affermi;
Et dès qu'on vous offense, on est mon ennemi.
Ma parole....

CLÉON.

Suffit. Elle te justifie,
Ton état met le comble aux horreurs de ma vie.
Mes malheurs personnels jusques à ces momens,
Ne m'avoient arraché que des emportemens;

Les tiens seuls font couler des pleurs de mes paupieres.
Sens ces larmes, ma fille, elles sont mes premieres,
Ma juste affliction redouble en te voyant;
Ta fortune est changée en un sort effrayant:
Il ne te reste plus à partager au monde
Que ma misere affreuse, & ma douleur profonde.

LUCILE.

J'ai lieu de me flatter, mon pere, dans ce jour,
Que j'obtiens votre estime, & que j'ai votre amour.

CLÉON.

Les larmes dont tu vois mes yeux encore humides,
De ma forte amitié sont les preuves solides.

LUCILE.

Ces garants sont pour moi plus précieux que l'or,
Votre fille est trop riche avec un tel trésor;
Ce bien est tout pour moi, c'est le seul que je goûte,
Et pour le conserver, il n'est rien qui me coûte.

CLÉON.

Quoi! Tu quitteras tout pour venir avec moi?
Parle.

LUCILE.

Oui, je le souhaite autant que je le doi.
Loin que la solitude ait rien qui m'épouvante,
Je me fais de la vôtre une image charmante.
Venez, partons, mon pere, & retirons-nous-y,
Je n'ai pas de mérite à prendre ce parti:
Abandonner le monde en ce revers propice,
Est un plaisir pour moi, non pas un sacrifice.
Je préviendrai vos vœux, je vous consolerai,
En partageant vos maux, je les adoucirai;
Je mettrai tous mes soins & mon bonheur suprême
A vivre, à respirer pour un pere que j'aime.

CLÉON.

Un retour si parfait, si rempli de vertu,
Vient redonner la force à mon cœur abattu.
Qu'une fille si tendre a droit de m'être chere!
Je ne connoissois pas ton noble caractere;

Ta tendreſſe devient ma richeſſe à ſon tour:
Allons tout diſpoſer pour quitter ce ſéjour.
Appui de ma vieilleſſe, & gloire de ma vie,
Viens, tu fais éprouver à mon ame ravie,
Que les cœurs vertueux dans le ſein des malheurs,
Goûtent en s'uniſſant les plus grandes douceurs.

Fin du quatrieme Acte.



ACTE V.

SCENE PREMIERE.

LE CHEVALIER, FINETTE.

LE CHEVALIER.

QUoi ! De tous ſes amans, la troupe eſt diſparue ?

FINETTE.

Oui, Lucile, Monſieur, ne craint plus la cohue,
La ſolitude regne en ſon appartement.

LE CHEVALIER.

Comment ! elle eſt donc ſeule ?

FINETTE.

Oui, ſeule exactement ;
Elle attend, pour partir, que ſon pere revienne,
Sans craindre qu'à préſent perſonne la retienne.

LE CHEVALIER.

Quel ſort ! Le Marquis ſeul eut pû le rétablir ;
Mais il s'en rend indigne. Au lieu de ſe remplir
Du ſoin de conſoler la fille & de lui plaire ;
Pour réparer le tort qu'il s'eſt fait près du pere
A plaiſanter Fierval, il perd ſon tems ailleurs,
Et rit de mes conſeils comme de leurs malheurs.

FINETTE.

Cette façon d'agir n'eſt pas bien réguliere :
Mais on s'oublie un peu quand on eſt ſûr de plaire.
Je rentre.

LE CHEVALIER.

Attendez-là. Pour écrire un billet,
Dont je vais vous charger, j'entre en ce cabinet.

FINETTE.

Cela suffit, Monsieur.

(Le Chevalier entre dans le cabinet.)

SCENE II.

FINETTE, *seule.*

LE sort de ma maîtresse
Me remplit d'une juste & profonde tristesse.
Mon état est plus sûr, s'il fait moins de fracas:
Finette, pour tomber, est assise trop bas;
Et je puis défier la fortune, à tout prendre,
Elle peut m'élever, non me faire descendre.

SCENE III.

LUCILE, FINETTE.

FINETTE.

VOus accompagnez donc votre pere qui part?

LUCILE.

Oui, nous quittons ces lieux dans une heure au plus tard,
Et j'attends cet instant avec impatience.

FINETTE.

Il m'afflige pour vous; j'en soupire d'avance;
Je voudrois & ne sai comment vous consoler,
Du poids de vos malheurs je me sens accabler.

LUCILE.

Ils dévoilent le cœur de mes amans avares;
Ils sont un bien pour moi.

FINETTE.

Les vrais amans sont rares.

LUCILE.

Une fille sans bien, d'ailleurs riche en vertu,
Et dont l'amour d'un pere est le guide absolu,
Est cent fois plus heureuse en sa noble indigence,
Que ne l'est dans le sein d'une haute opulence,
Une femme liée au destin d'un mari,
Dont l'argent qu'elle apporte est l'objet favori,
Et qui donnant au bien tout son soin mercenaire,
Est bien moins son époux que son homme d'affaire.
L'Hymen est à mes yeux le comble du malheur,
S'il n'est fait par l'estime, & lié par le cœur.

FINETTE.

Mais le Marquis vous reste, il est le plus aimable.

LUCILE.

Finette, à mes regards il est le plus coupable;
Je n'ai pour ses rivaux qu'un tranquille mépris,
Mais il a justement soulevé mes esprits.
Qu'on m'ôte tous les biens dont on m'avoit flattée,
Je me tais, & j'en suis foiblement agitée :
Mais il veut m'enlever l'amour de mes parens,
L'estime de mon pere, & des honnêtes gens;
Me prêtant les noirceurs que contre eux il débite,
Me ravir tout le fruit de ma bonne conduite,
Le seul trésor enfin que le sort m'ait laissé,
Voilà ce qui jamais ne peut être effacé :
C'est un crime à ma vue, une mortelle offense,
Dont avant mon départ je veux tirer vengeance;
Je pretends qu'elle éclate aux yeux de tous les miens.

FINETTE.

Vous vous radoucirez, c'est moi qui le maintiens.

LUCILE.

Moi, Finette, jamais, & je suis trop piquée.

FINETTE.

S'il vous étoit moins cher, vous seriez moins choquée.

LUCILE.

Non, il ne me l'eſt point.

FINETTE.

Mais s'il eſt repentant,
S'il vous offre ſa main avec un ſort brillant ?

LUCILE.

Je le ſouhaiterois pour me faire connoître.

FINETTE.

Oui, je le ſai; d'abord vous lui ferez paroître
Un dépit éclatant; les reproches ſuivront.

LUCILE.

M'abaiſſer juſques là ! Je me ferois affront.
Il m'a trop offenſée auſſi-bien que mes proches,
Il ne mérite pas l'honneur de mes reproches;
Ce ſeroit un triomphe, & non un châtiment,
Je lui dois, & lui garde un autre traitement.
Puiſqu'enfin l'ironie a pour lui tant de charmes,
Je le veux imiter & battre de ſes armes;
C'eſt l'accueil qu'il mérite, & qu'il aura de moi,
Pour réparation de ce que je me doi.

FINETTE.

Son oncle....

LUCILE.

Ma vengeance eſt ſage, eſt équitable,
Et pour la condamner, il eſt trop raiſonnable.

FINETTE.

A propos, j'oubliois qu'il écrit là-dedans,
Mais le voilà qui ſort dans ces mêmes inſtans.

SCENE IV.

LUCILE, FINETTE, LE CHEVALIER.

LE CHEVALIER, *à Lucile, croyant parler à Finette.*

FInette, vous rendrez ce billet à Lucile.

LUCILE.

Je n'y manquerai pas.

FINETTE.

Je vous ſuis inutile.

LE CHEVALIER.

Lucile, c'eſt vous-même ! Excuſez mon erreur.

LUCILE.

Le mal n'eſt pas bien grand ; mais dites-moi, Monſieur,
Si la lettre qu'ici vous venez de me rendre,
Demande réponſe ?

LE CHEVALIER.

Oui. Je reviendrai la prendre.
(Il s'en va.)



SCENE V.

LUCILE, FINETTE.

FINETTE.

ALlez-vous au billet que vous lisez tout bas,
Répondre sur le champ?

LUCILE, *après avoir lu.*

Cela ne presse pas.
Le Marquis sentira.... Mais je le vois paroître.

SCENE VI.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE.

LE MARQUIS.

JE triomphe, & du champ me voilà seul le maître;
Mes indignes rivaux ont tous fui sans retour,
J'ai mis leur ridicule & leur honte au grand jour:
Je remporte sur eux une pleine victoire,
Je les livre au mépris, & venge votre gloire.

LUCILE.

Ce soin est généreux, & je vous dois beaucoup.

LE MARQUIS.

Je crois, je vous l'avoue, avoir fait un grand coup.
Contre de tels revers les plaintes & les larmes
Sont, entre vous & moi, les plus mauvaises armes;
Rien n'est plus dangereux que de faire pitié;
Quand ce malheur arrive, on est perdu, noyé,
Chacun fuit notre aspect par l'ennui qu'il apporte.
Des disgraces, c'est là, selon moi, la plus forte:

Il vaut mieux qu'un front gai déguise nos douleurs,
Et de notre côté mette tous les rieurs.
L'incident le plus triste a sa face plaisante,
Il faut toujours la prendre en personne prudente.
Sur les auteurs du mal, s'étendre, s'égayer;
Et rejetter sur eux le ridicule entier.
Voilà ce que pour vous mon amour vient de faire;
Rien n'est plus efficace, & n'est plus nécessaire
Que la plaisanterie employée à propos;
Et deux mille soupirs font moins que trois bons mots.

FINETTE.

Il s'excuse fort bien.

LUCILE, *au Marquis.*

J'en suis persuadée,
Et de tout mon esprit, j'entre dans votre idée.
On ne peut trop railler ceux qui nous font du tort;
La maxime est si juste, elle me plaît si fort,
Que je veux à mon tour moi-même en faire usage.

LE MARQUIS.

Votre bouche me charme en tenant ce langage:
Mais est-il vrai?

LUCILE.

Bientôt je vous le prouverai.

LE MARQUIS.

C'est peu de vous aimer, je vous adorerai.
Vôtre esprit contre moi n'a donc plus de rancune?

LUCILE.

Non, j'ai changé d'humeur, depuis mon infortune;
Il faut que je sois gaie, & même par raison;
C'est contre la disgrace un sûr contre-poison.

LE MARQUIS.

Ce trait seul vous manquoit pour être en tout charmante.
L'enjouement vous rendra quatre fois plus piquante.
L'agrément fut toujours enfant de la gaité.

LUCILE.

Ah! Vous intéressez par-là ma vanité.

LE MARQUIS.

Mon amour est pour vous au dernier période.

Nous n'avons plus d'obstacle, & rien ne m'incommode,
Nos esprits sont d'accord. Venez, pour mon bonheur,
Dire ce oui si doux, alors qu'il part du cœur.

LUCILE.

Mon sort est maintenant trop au-dessous du vôtre.

LE MARQUIS.

Adressez ce discours à Fierval, à tout autre;
Non pas à moi qui pense autrement là-dessus;
Vous cessez d'être riche. Ah! C'est un bien de plus;
Et j'aurai la douceur de réparer vos pertes;
Ce plaisir vaut pour moi cent richesses offertes.

FINETTE, *bas à Lucile.*

Le choc est dangereux. La générosité
Parle dans le Marquis.

LUCILE, *bas à Finette.*

Non, c'est la vanité.

LE MARQUIS.

Mon amour, à ce but, ne borne point sa course,
Il veut que vous puisiez le bonheur dans sa source;
Ce malheureux pays n'offre plus désormais,
A vos yeux révoltés, que de fâcheux objets:
Des sots qui dans le tems qu'à rire ils vous excitent,
Craignent la raillerie autant qu'ils la méritent;
Des femmes sans esprit, & des maris brutaux,
Qui traitent leurs moitiés plus mal que leurs vassaux.
Fuyons le mauvais air, & quittez, pour me suivre,
Un séjour où l'ennui forme le savoir-vivre.
Venez, venez régner dans un lieu ravissant
Où mon sexe est du vôtre un sujet complaisant:
Paris est fait pour vous, pour lui vous êtes née,
Et c'est là qu'une femme est Reine couronnée,
Qu'elle voit tous les jeux obéir à sa voix,
Et n'a, dans les plaisirs, que l'embarras du choix.

FINETTE.

Ah! Madame, partons. Quelle image charmante!

LUCILE, *au Marquis.*

Je ne puis le cacher, tant de bonheur m'enchante:

Mais, Marquis, croyez-vous, parlez ſans me flatter,
Que je plaiſe à Paris, qu'on puiſſe m'y goûter ?

LE MARQUIS.

Oui, vos charmes ſont tels que rien ne les égale,
Et cet ornement-là manque à la Capitale.

LUCILE.

Un pere me retient.

LE MARQUIS.

Nous en viendrons à bout ;
Il eſt prompt, emporté : mais bon-homme après tout.

LUCILE.

Il eſt vrai : s'il conſent à notre mariage,
Vous devez être sûr d'obtenir mon ſuffrage ;
L'avez-vous vu depuis ?

LE MARQUIS.

Il me bat un peu froid.
Mais je ferai ma paix.

LUCILE.

Oui, mon eſprit le croit.

LE MARQUIS.

Quitte pour eſſuyer de ſa part un reproche :
Mon oncle m'aidera... L'un & l'autre s'approche.

SCENE VII.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE, CLÉON, LE CHEVALIER.

LE MARQUIS, *à Cléon.*

JE viens en ſuppliant me préſenter à vous ;
Je ſuis fâché d'avoir cauſé votre courroux.
C'eſt peu d'oſer, Monſieur, vous demander ma grace ;
Mon eſpoir va plus loin, & je porte l'audace
Juſqu'à ſolliciter la plus haute faveur ;
Daignez, de votre choix, honorer mon ardeur,

Mon sort dépend de vous, je brûle de l'apprendre;
J'attache mon bonheur au nom de votre gendre.

CLÉON.

Monsieur, dans un moment mon frere va venir;
Il veut, avec ma fille, ici m'entretenir:
Il est bon qu'il s'explique, avant que je prononce.
Il entre. Devant lui vous saurez ma réponse.

SCENE VIII.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE, CLÉON, LE CHEVALIER, LISIDOR.

LISIDOR.

Pour vous tirer d'erreur, vous me voyez ici.
Remettez-vous, mon frere, & vous ma niece aussi,
D'une alarme si fausse, & qui me fait injure.
L'hymen qui l'a causée, & qu'on vient de conclure,
N'est point du tout le mien, mais celui de Damon;
Il ne se cache plus, je puis dire son nom,
A présent qu'il se voit le mari d'Isabelle,
Et j'avois emprunté tes diamans pour elle.

FINETTE.

Je respire!

CLÉON.

Damon est cet époux!

LISIDOR.

C'est lui;
Il faut qu'après avoir marié mon ami,
Je couronne ce jour par l'hymen de ma niece,
Et qu'une riche dot lui prouve ma tendresse:
Je lui veux assurer tous mes biens après moi.

(*à Lucile.*)

Eh bien, as-tu trouvé quelqu'un digne de toi?

D'un attachement vrai, t'a-t-on donné la preuve?
Ton malheur prétendu t'a dû servir d'épreuve;
Parle. Pour terminer, je n'attends que cela.

LUCILE.

Oui, mon oncle, je viens d'avoir ce bonheur-là;
Ce qui va vous paroître encore peu croyable,
C'est au jeune Marquis que j'en suis redevable.
Je n'aurois pas sans lui découvert ce trésor.

LE MARQUIS.

Mon cœur seul m'a guidé, j'ai suivi son essor;

LUCILE.

Oui, c'est un bien, Marquis, que je dois à vous-même,
Je goûte à vous le dire, une douceur extrême.

LE MARQUIS.

Par cet aveu public vous comblez mon bonheur.

LUCILE.

Mon pere, & vous mon oncle, ayez moins de frayeur,
Le cœur que Monsieur vient de me faire connoître,
Est vrai, noble, sincere autant qu'on le peut être;
Et je veux vous forcer de convenir tous deux,
Qu'autant que votre estime, il mérite mes vœux;
Ce cœur brûle pour moi d'une ardeur véritable,
Et j'en ai par écrit la preuve incontestable;
La voici. Vous allez sur elle prononcer.

CLÉON.

Voyons donc ce billet.

LE MARQUIS, *à part.*

Je ne sai que penser.

LISIDOR.

Ma niece, hâtes-toi d'en faire la lecture.

FINETTE.

Ceci pour le Marquis n'est pas d'un bon augure.

LUCILE, *lit.*

Votre état me jette dans un trouble que je n'ai jamais senti. J'avois cru jusqu'ici n'avoir pour vous qu'une estime parfaite, votre malheur me désabuse; il m'apprend que je vous adore. Pardonnez-moi ce mot, la force de la dou-

leur me l'arrache. Je ne puis sans mourir vous voir un seul jour malheureuse. Je vous offre ma fortune, je n'ose dire ma main. Belle Lucile, acceptez-la premier, ma vie en dépend.

LISIDOR.

Voilà ce qui s'appelle aimer parfaitement!

LE MARQUIS, *à part.*

Qui peut l'avoir écrit?

CLÉON.

Quel que soit cet amant,
Pour lui je me déclare.

LISIDOR.

Et pour lui je prononce.

LUCILE.

(*au Chevalier lui donnant sa main.*)
Marquis, je vous dois trop. Vous, voilà ma réponse.

LISIDOR, *avec joie.*

Le Chevalier?

LE MARQUIS, *avec surprise.*

Mon oncle!

LE CHEVALIER, *à Lucile.*

Ah! Mes sens sont ravis!

LUCILE, *au Chevalier.*

Vos nobles procédés sont dignes de ce prix.

LE CHEVALIER.

Rien ne peut jamais l'être.

LE MARQUIS.

Est-ce une raillerie?

LISIDOR.

Je le voudrois, ma joie en seroit infinie,
Elle viendroit bien juste, & qui s'est égayé,
Marquis, à nos dépens, doit être ainsi payé.

LUCILE.

S'il est vrai dans ce jour que je m'y sois livrée,
Il faut bien que Monsieur se la soit attirée;
Et par devoir peut-être ai-je dû l'employer,
Pour détromper mon pere, & me justifier.

CLÉON.

Pour le coup j'applaudis. Bonne plaisanterie !
C'est la premiere fois que j'ai ri de ma vie.

LISIDOR, *à Lucile.*

Ton esprit, ta raison, ton choix comblent mes vœux,
Les oncles aujourd'hui valent bien les neveux.

CLÉON.

Mais il est obligé beaucoup à ma famille,
Il reçoit des leçons du pere de la fille.

LE CHEVALIER, *au Marquis.*

Je suis par votre faute heureux dans ce moment,
Vous direz.....

LE MARQUIS.

Qu'en Province on est mauvais plaisant.
Adieu. L'on n'y sent point le prix des gens aimables,
Et je revole aux lieux où brillent mes semblables.

(*Il sort.*)

SCENE DERNIERE.

LUCILE, LE MARQUIS, FINETTE, CLÉON, LE CHEVALIER, LISIDOR.

CLÉON, *à Lucile.*

Viens, embrasse ton pere ; il n'est plus malheureux,
Et le mérite seul va vous unir tous deux.

Fin du sixieme Tome.


TAYLOR INSTITUTION
DOMI NUS ILLU MINA TIO MEA

